

**A  
lk  
mst**

A decorative graphic featuring a stylized branch with several dark, rounded leaves and a small flower bud. The branch curves upwards and to the right, partially overlapping the letters of the text.



# L'Alchimiste



*Totum*  
— de pierre et d'herbe



*À ceux qui cherchent la sérénité,  
dans le silence et la tempête,  
  
et confient à la terre  
ce qu'ils voudraient transmettre.*

*Une pousse confiée au vent.*



# I

L'embrun salin déposait sur ses lèvres l'empreinte de la mer. Ses pas s'enfonçaient légèrement dans le sable humide, à peine sorti de la marée descendante qui libérait la plage d'Iomaidh, d'un gris aux reflets dorés. Autour de lui, le clapotis murmuré des vagues caressait le rivage, se fondant dans l'exhalaison marine et sculptant des formes éphémères qui s'effaçaient dès que l'eau se retirait. La mer semblait s'être infiltrée dans la terre, pénétrant profondément, comme pour y étendre son domaine.

Dans son mouvement lent et régulier, l'eau heurtait les rochers, laissant en suspension une brume infusée d'écume qui s'évanouissait dans l'air frais. Imposant, le silence n'était troublé que par le cri lointain, rauque et grinçant d'un fulmar, planant sans effort dans la brise d'août. Il sonnait le glas d'une saison dont le souvenir planait encore sur la côte.

Son chemin continuait à travers la péninsule d'Eachrois. Ici, la plage laissait place à un sol accidenté, où l'odeur de la terre se mêlait à celle des ajoncs. Les herbes hautes et la bruyère s'élevaient par endroits à hauteur de ses genoux, ondulant comme une mer végétale sous les rafales douces du souffle océanique. Les nuages, épars, défilaient taciturnes, enveloppant la scène d'une lumière tamisée. À mesure qu'il avançait, le paysage respirait à l'unisson avec ses propres pensées, entre souvenirs, songes et rêveries, dans l'incertain d'une marche qui lui semblait n'avoir aucun but. Marchait-il pour répondre à un secret appel de la nature, pour taire l'inquiétude ou pour apaiser un vide qu'il ne savait nommer ?

L'Alchimiste s'arrêta un instant, scrutant les détails du paysage

irlandais qui s'étendait devant lui, structuré par des murets de pierres sèches, véritables cicatrices de pierre posées par la main de l'homme pour dompter la lande. À perte de vue, le sol formait un agrégat de parcelles irrégulières, où la terre nue alternait avec des touffes de graminées. Ces découpages quadrangulaires, servant à la délimitation des pâturages, des terres familiales, autant que de sobre défense contre le vent et l'érosion, trahissaient l'ancienneté du travail paysan. Une histoire qui semblait passée, déjà lointaine. Ne pâturaient là que quelques bêtes, et le silence du vent qui balayait le chemin poussiéreux, serpentant entre les clôtures de pierre. Dans cette géométrie naturelle, à l'allure de labyrinthe, poussait une végétation discrète : des petites fleurs sauvages, parmi lesquelles centaurées, trèfles et chardons, et de plus généreux genêts, apparaissaient au pied des murets, défiant les éléments. Le paysage ne semblait structuré que par ces délimitations humaines, la sinuosité de la route asphaltée, et le morcellement de la côte, aux contours irréguliers.

Il atteignit bientôt T'lelaith'R, et, de là, en longeant la minuscule langue de terre, Roeillaun, sa destination du jour. Il n'y avait en cet endroit rien d'autre à savourer que l'éloignement, l'espace et la vue sur la mer que ponctuaient les reliefs légers des îles esseulées qui lui faisaient face.

Il songeait au temps où ces îles avaient été colonisées par des ermites et des communautés monastiques au début de la période chrétienne. C'était le cas d'Ardoiléan, qu'il apercevait plus à l'ouest. Depuis le septième siècle, Ardoiléan avait été le site d'un ancien monastère ou ermitage, réputé fondé par saint Feichín de Fore. Moine ascétique des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, dont le nom gaélique signifiait « petit corbeau », saint Feichín avait fondé plusieurs établissements religieux, dont ceux de Fore et de Iomaidh, et était associé à plusieurs miracles et légendes locales.

Il saisit son carnet, un vieil ouvrage dont les pages gondolait légèrement. Entre ses mains, ces feuillets annotés semblaient contenir

plus qu'un itinéraire de sites à traverser : des références, des anecdotes, des curiosités à constater. Chaque lieu consigné sur ces pages était à son estime digne d'intérêt, et il savait qu'il ne pourrait tous les visiter. Il avait pris soin de préférer à leur appellation anglaise leur nom gaélique : Eachrois plutôt qu'Aughrus, Iomaidh en lieu d'Omey Island, et Ardoiléan pour High Island. Ces noms, plus anciens, résonnaient d'une profondeur qui échappait aux cartes modernes ; ils évoquaient un lien intime, viscéral, avec la terre, comme si ces syllabes millénaires préservaient une part de l'âme des lieux. Enfouie sous le palimpseste de la topographie, cette racine rappelait leur identité lointaine.

Ces lambeaux de terre surgissant de la mer lui inspiraient une impression d'apaisement que rien ne semblait pouvoir troubler, pas même les tourments du monde présent. Comme si le temps n'avait aucun effet sur elles, chacune de ces îles était restée une terre d'oubli, là où les vents déposaient les pensées, les soupirs et les regrets des hommes.

La brise elle-même emporta le souvenir de Feichin, par-delà ces terres lointaines, ramenant l'Alchimiste au présent. Ce n'était pas la mémoire de ce moine qui l'avait conduit à traverser le Connemara, mais celle d'une autre figure, tout aussi ancienne, issue de la même époque et des mêmes rivages : Foillan — dont il venait d'apprendre la racine gaélique : Fáelán, « petit loup ». Personnage central dans la quête qu'il avait menée des années durant autour de l'énigmatique Ampolline, Foillan était le patron tutélaire de la confrérie qui avait attribué à l'Alchimiste son ombreux sobriquet, et il n'avait pas encore fait toute la lumière sur ce personnage dont les récits locaux, ici et là, cultivaient la mémoire.

Il rangea son carnet dans la poche intérieure de sa veste, se rappelant qu'il devait être rentré avant la fin de l'après-midi. Le lieu l'appelait à une contemplation prolongée, mais il savait que, malgré le répit mérité, il ne pouvait s'attarder. Un rendez-vous l'attendait : celui avec M<sup>r</sup> Mortensen, sur l'île d'Inchiquin.

C'était de cette île, au cœur du lac Corrib, qu'était originaire Foillan. Une saison plus tôt, ses confrères avaient entrepris un voyage

mémoriel en ce lieu, partant du Rœulx, en terre de Haine, sur le continent, pour un pèlerinage singulier où la mémoire des anciens se mêlait aux plaisirs des vivants. C'était une tradition : une fois par décennie, ils s'accordaient ce périple teinté de curiosité, de recueillement et de convivialité. Les aléas de la vie l'avaient empêché de les rejoindre, cette année, rompant un rituel dont il était habituellement le fidèle compagnon, ne serait-ce que pour une partie du voyage, partageant quelques aventures sur les traces de Foillan et de ses origines. Chaque séjour se terminait par un banquet pittoresque, où l'ombre des moines d'antan flottait entre les coupes levées et les rires sonores, comme une dernière bénédiction.

Son regard se perdit sur les rochers épars. Il contempla les lignes brisées des pierres qui se dressaient le long du rivage, et du pied, il fit rouler sur le chemin un galet que l'eau et le temps avaient poli. L'éclat humide de la pierre, lisse et sombre, lui renvoya un reflet vacillant, et il demeura là, immobile, à observer ce petit fragment d'éternité, songeur.

Il se baissa et saisit la pierre dans sa main, sentant le poids discret de l'histoire contenue dans sa forme. Il la tourna, la fit glisser entre ses doigts, et une série de pensées l'effleura. Mille récits, entendus ou étudiés, lui revenaient en mémoire : des pierres sacrées autour desquelles les hommes avaient dansé, chanté, prié ; fièrement plantées, défiant le ciel et portant les légendes ; gravées de signes perdus ; levées en témoignages des cultes anciens ; et d'autres, vénérées, auxquelles des secrets avaient été confiés.

Les cailloux qu'il foulait, fragmentés par le temps et la contrainte des éléments, savaient attendre. Là où tout semblait éphémère, ils résistaient, témoins du passage des jours, des saisons et des siècles.

Dans ce moment suspendu, le bruissement de la mer lui parut alors moins un appel qu'une permission. Au fond, il pouvait bien s'accorder un instant de repos.

Il s'assit à terre, sur l'herbe rase qui résistait au vent, le regard

tourné vers l'horizon où les îles solitaires se dessinaient dans la lumière de l'après-midi. Jetant son regard dans le vague du littoral, il songea que bien des histoires commençaient avec des pierres.



## II

L'Alchimiste arriva sur l'île d'Inchiquin en fin d'après-midi, alors que la lumière déclinante étendait sur le paysage ses ombres longues, contrastant avec les reflets scintillants du lac. On accédait à l'île par une étroite langue de bitume, parfaitement droite, qui s'avancait sur le *lough* comme une digue tendue entre deux rives, coupant les eaux tranquilles dans un calme modeste, à l'image de l'île elle-même, discrète malgré l'étendue du paysage. Il poursuivit sa marche jusqu'au terrain où une stèle de pierre, dressée sobrement, marquait le souvenir du passage de Foillan et de ses frères, Fursy et Ultan. C'est là que l'attendait M<sup>r</sup> Mortensen, debout dans l'herbe basse, près du monument commémoratif. L'Alchimiste l'aperçut de loin, figé dans l'attente, le regard tourné vers lui, comme s'il guettait son approche depuis déjà un moment.

L'un et l'autre s'étaient croisés à plusieurs reprises dans la petite ville du Rœulx, mais leurs échanges étaient restés superficiels, par-delà quelques politesses et une cordialité d'usage. Ils se retrouvaient à présent dans ce coin reculé de l'Irlande, un lieu que Mortensen connaissait bien. L'homme, grand et élancé, approchait de la septantaine, mais son allure demeurait élégante et sa stature imposante. Son visage, marqué par les voyages, portait une expression accueillante, empreinte d'une sagesse acquise à force d'errances entre la Belgique, la Nouvelle-Calédonie et cette île qu'il semblait connaître par cœur. Il portait l'essence du lien entre la confrérie de Saint-Feuillien du Rœulx et l'île de leur patron tutélaire, qui était pour chacun un point d'ancrage historique, mais aussi, pour certains, spirituel. Il était surtout, pensait l'Alchimiste, un moyen de tisser du lien et du sens, entre des époques, des lieux et des gens. Ce sont ces liens qu'il jugeait nécessaire de cultiver et de nourrir,

bien davantage que le culte de la personne. Les vénération aveugles ne sont pas seulement futiles, elles peuvent effacer l'essence même de ce qui a véritablement valeur.

Les deux hommes se serrèrent la main avec une simplicité chaleureuse. Tandis qu'ils marchaient, au doux bruissement des herbes sous le vent, ils échangèrent sur l'histoire de la fratrie, originaire de l'île. Ils évoquèrent la mémoire de ces moines anciens, leurs fondations et leurs voyages, qui avaient marqué à la fois l'Irlande et, au-delà, l'Est-Anglie, la Neustrie et l'Austrasie. La conversation, fluide et enrichissante, s'étendit au fil du chemin, entrecoupée de silences pensifs.

Assez rapidement, cependant, ils décidèrent de se rendre sur le terrain de Tadhg Ó Maoláin, un habitant local, que l'Alchimiste avait voulu rencontrer.

Ce qui avait motivé cette rencontre tenait à une confiance rapportée par son confrère l'Historiographe, quelques mois plus tôt. Ce dernier lui avait relaté une discussion tenue avec l'homme, à l'occasion de la célébration confraternelle consacrée à ces lieux de mémoire chrétienne en milieu rural. Ó Maoláin avait évoqué l'existence de pierres anciennes, incisées de signes, qu'on avait retrouvées à peine enfouies dans l'une des pâtures qu'exploitaient jadis ses parents, et qu'il entretenait encore. Il assurait que ces pierres avaient toujours été là, comme si elles s'étaient fondues depuis toujours dans le paysage.

Les marques gravées, disait-il, avaient tout l'air d'être de l'ogham, un ancien alphabet utilisé en Irlande durant les premiers siècles de notre ère. Composé de traits verticaux et obliques inscrits le long d'une arête de pierre, l'ogham servait principalement à consigner des noms, des filiations, ou à marquer des limites de territoire. Les plus anciennes inscriptions dataient du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle, mais certaines pouvaient encore avoir été tracées à l'époque de Foillan, voire plus tard, dans des contextes dévotionnels ou symboliques.

L'évocation de ces signes anciens, cachés dans l'herbe d'un terrain modeste, avait éveillé l'intérêt de l'Alchimiste. Il avait immédia-

tement noté ce lieu dans les marges de son carnet, et avait estimé que, s'il en avait l'occasion, une visite s'imposerait. La circonstance l'autorisant, c'est Mortensen, en bon entremetteur, qui s'était chargé de faciliter la rencontre, planifiant ce détour hors des sentiers battus, et prenant soin de prévenir l'homme qu'un visiteur viendrait l'interroger sur les pierres et leur mémoire.

Le trajet fut bref — quelques kilomètres tout au plus — à bord de la voiture de Mortensen, un vieux modèle dont le cuir usé et le tableau de bord patiné semblaient raconter leurs propres histoires de routes empruntées. À l'image de son propriétaire, le véhicule avait vécu, mais sans jamais renoncer à sa tâche.

L'homme leur avait dit de passer en fin de journée, et il devait être dix-huit heures quand ils arrivèrent.

Ils s'arrêtèrent devant une petite maison à l'allure ancienne, dont le crépi défraîchi témoignait d'un entretien modeste, sinon absent. La porte, de bois grisé, portait les traces des saisons passées. Ils frappèrent, et attendirent un instant. Ils appelèrent autour de la chaumière. Contournant la bâtisse, ils jetèrent un œil dans le hangar voisin, abrité sous une toiture de tôle rouillée qui grinça légèrement sous la brise. Une forte odeur de métal humide et de vieux bois saisit l'Alchimiste, lui évoquant un souvenir d'atelier oublié. Là, entassés sans ordre apparent, reposaient des machines agricoles usées, des planches, des outils, comme en attente d'une hypothétique remise en service.

Avançant un peu plus loin sur la propriété, ils finirent par l'apercevoir : une silhouette voûtée, coiffée d'une casquette, occupée près d'une clôture. L'homme semblait absorbé par sa tâche. Ils approchèrent.

Les salutations furent brèves mais cordiales. L'homme gardait l'esprit occupé, visiblement contrarié par un détail technique que ni Mortensen ni l'Alchimiste ne parvenaient à cerner tout à fait. S'agissait-il d'un problème de clôture, ou de cette vieille machine posée là, contre la haie ? L'Alchimiste avait peine à comprendre ; le dialecte anglais,

marqué par l'accent rugueux de l'Ouest irlandais, brouillait les pistes. Peu importait, au fond.

L'homme ne semblait pas se souvenir de leur visite. Mais sans faire de manières, d'un geste large et d'un sourire esquissé dans les plis du visage, il les invita à le suivre, tout en continuant à converser avec Mortensen. Il livrait sans filtre ses tracas qu'il ponctuait visiblement de plaisanteries, trahissant une bonhomie rustique révélant une forme de sagesse brute, forgée au rythme des travaux des champs.

L'Alchimiste les écoutait, en retrait, avec cette admiration qu'il réservait aux paysans philosophes. Non ceux qui dissertent en termes choisis, mais ceux qui, plein d'expérience accumulée dans le creux de la main, et entre deux silences, laissent sans prévenir s'échapper une parole aussi tranchante qu'une faucille bien affûtée. Il y a dans certaines existences rustiques une lucidité simple, dénuée d'arrogance, et que le monde moderne peine à reconnaître.

Ils traversèrent une vaste prairie où paissaient tranquillement quelques poneys du Connemara — des animaux robustes et compacts, parfaitement adaptés à ces landes humides et battues par le vent.

Après quelques minutes de marche, ils parvinrent à une petite parcelle, envahie de broussailles.

« C'est là », dit simplement l'homme. « Quelque part ici ».

Son bras désigna une zone vague, un enchevêtrement de ronces, de fougères et de jeunes arbrisseaux qui recouvraient le sol. Rien n'affleurait. Aucune trace visible de pierre.

Un souffle de déception gagna l'Alchimiste. Les pierres n'émergeaient plus, étouffées sous l'élan du végétal, englouties dans la mémoire vivante du terrain.

\*

Cela faisait près d'une heure que l'Alchimiste s'échinait à débroussailler la parcelle, maniant une vieille faux d'Ó Maoláin, au

tranchant émoussé. Sur base des indications que ce dernier lui avait données le soir même, il était revenu de bonne heure, le lendemain, décidé à explorer la zone, ce que l'homme avait accepté, sans la moindre objection. Cela l'arrangeait, en vérité : un nettoyage gratuit de ce coin envahi de ronces qu'il n'avait plus le cœur de maintenir.

Il s'était concentré sur une zone en léger dénivelé, là où la roche semblait affleurer sous le tapis d'humus et de végétation. À force de gestes patients, l'Alchimiste mettait à jour un léger renflement du terrain, où courraient les racines sur une terre moins aride qu'il n'y paraissait. C'était là, pensait-il, que quelque chose attendait.

Tout se confondait dans l'épaisseur verte, dans les replis du sol. Le seul indice dont il disposait était une vieille photographie qu'Ó Maoláin avait tirée d'un classeur jauni. Cette image, qu'il gardait en mémoire, l'aidait à se faire une idée plus précise de ce qu'il espérait retrouver.

Il ne cessait de repenser aux récits partagés la veille par le vieil homme, avec qui Mortensen et lui avaient passé une partie de la soirée, autour d'un thé fort, d'une bière rousse et de quelques restes de pain brun.

De son enfance lui restait l'image de quelques passionnés revenant sans cesse sur la parcelle, fascinés par les pierres : des amateurs d'histoire, férus de culture celtique, qui semblaient entretenir pour elles un intérêt particulier. Ils venaient toujours à la même période de l'année, s'attardaient longuement, prenaient des notes, observaient, parfois même semblaient simplement écouter. C'étaient eux qui avaient un jour expliqué à ses parents que les marques sur les pierres — qui apparaîtraient au profane pour être de simples griffures de l'érosion ou des jeux de mousse — étaient en réalité les vestiges d'une écriture ancienne : l'ogham. Depuis ce jour, les pierres avaient cessé d'être de simples cailloux dressés dans l'herbe. Elles avaient acquis, aux yeux du jeune Ó Maoláin, une épaisseur nouvelle — celle des choses qui parlent, mais dont on ne comprend plus ou pas encore la langue. Et puis, à son tour, il les avait un peu oubliées, ensevelies sous le poids du temps, de

l'habitude et des végétaux.

C'est à l'une de ces visites que remontaient les photographies qu'il leur avait montrées — des tirages anciens, conservés dans un classeur usé. Sur l'une d'elles, cinq personnes posaient autour des pierres, assises ou accroupies. L'instant évoquait un pique-nique ou un délassement en plein air, simple et convivial. On y reconnaissait, à l'arrière-plan, près de ses parents, un jeune garçon — Tadhg Ó Maoláin lui-même. À leurs côtés, un homme aux cheveux blancs et au sourire large, visiblement le meneur du groupe. L'image datait d'une autre époque, à en juger par les vêtements et le grain du tirage. On y devinait l'esprit joyeux du groupe, visiblement nommé *The Eolas Circle*, ainsi que le traitait une mention manuscrite, dans la marge de la photo. Et puis, un jour, expliqua le vieil homme, ils avaient cessé de venir.

— Je ne les ai plus revus, termina l'agriculteur, et mes parents sont décédés peu après.

Sous un épais tapis de ronces, la lame racla une surface dure puis buta plus violemment contre une pierre saillante. L'Alchimiste se pencha aussitôt, écarta les herbes avec précaution, et mit davantage d'énergie à déblayer la zone. La pierre se tenait à la verticale, trop nette pour être le fruit du hasard — dressée, elle avait sans doute été placée là. C'est du moins ce qu'il espérait, n'ayant pas l'intention de nettoyer toute la pâture. L'espoir monta en lui. Il redoubla d'efforts, reprenant son nettoyage par cercles concentriques, s'aidant des repères qu'il avait en tête. Deux autres pierres devaient se trouver à proximité, à quelques mètres à peine.

Dix minutes plus tard, il les avait trouvées.

Trois pierres, dressées, dans un alignement légèrement courbe. Elles émergeaient du sol, vestiges dressés dans la terre, polis par les saisons, silencieux et patients. L'Alchimiste s'assit un instant, le souffle court, non de fatigue mais d'émotion. Il posa sa main sur l'une d'elles, encore humide de la rosée que les ronces avaient retenue.

Elles étaient modestes dans leurs proportions. La plus haute ne dépassait guère un mètre, la plus petite à peine cinquante centimètres, en partie enfoncée dans la terre. Rien d'imposant, rien de spectaculaire. Mais elles étaient là, debout, obstinées.

L'Alchimiste s'agenouilla, et entreprit de nettoyer la surface des pierres. Il frotta d'abord doucement, puis plus franchement. Il se saisit de la faux, et se mit à gratter, en prenant soin de n'abîmer ni la pierre, ni la lame. « Au point où elle en est, pensa-t-il, un peu plus d'usure ne fera pas grande différence ».

Un peu de terre sèche se détacha, mêlée à une mousse fine et à un voile de lichen blanchâtre — ces couches lentes que le temps dépose sans hâte. Il poursuivit, méthodique. Peu à peu, la surface reprenait forme. Des aspérités se dessinaient. Des stries. Des marques.

Il plissa les yeux. Au début, rien n'était sûr : ces traits pouvaient n'être que le fruit du hasard, des plis et des fissures naturelles, des coups du gel ou du vent. Et puis, au fil des secondes, son regard s'adapta. Les lignes se précisaient. Certaines étaient droites, obliques, parallèles. Trop nettes, malgré leur usure, pour n'être que l'œuvre du hasard.

Il y en avait peu. Trois, peut-être quatre groupes de traits à peine discernables, sur la face étroite d'une des pierres. Mais leur présence, même ténue, suffisait. Il y avait là quelque chose. Une inscription. Une intention. Il passa lentement la main sur la surface gravée, comme pour saluer ce message ancien, oublié, et pourtant encore lisible.

Il examina les autres pierres, et après un moment reconnut des marques semblables, qu'il prit soin de photographier. Il s'interrogea sur leur âge véritable et sur la dernière fois où quelqu'un les avait remarqués.

Il prit encore un instant.

Après tant d'efforts à débroussailler, il se trouvait maintenant devant les pierres, sans savoir quoi en faire. Le silence qui les entourait ne réclamait ni geste ni parole. Il se contenta de les contempler, immo-

bile, comme on reste devant quelque chose de rare, de fragile, dont on ne sait s'il faut le préserver, l'interroger ou le laisser en paix.

Il se délecta de ce moment suspendu, intime, presque secret. Puis, il reprit son pull, roulé à côté de lui, et l'enfila. Les nuages, jusqu'alors tenus à distance, commençaient à s'épaissir, et la lumière du matin s'émoussait. Il sentit tomber les premières gouttelettes de la journée. Il rabattit son chapeau.

Il lui restait encore quelques jours à passer sur les chemins de l'Irlande, avant le retour. Son passage dans le Connemara touchait à sa fin, et déjà il réfléchissait à l'étape suivante. D'autres lieux qui l'attendaient, inscrits dans son carnet, pointés sur la carte. Mais sans doute seraient-ils moins surprenants. Le fil de son séjour était tracé, assez soupagement pour accueillir les imprévus, mais suffisamment tendu pour guider sa marche. Ce qu'il venait de redécouvrir — tout à fait littéralement, comme on enlève ce qui couvre — au beau milieu d'un champ broussailleux avait toutefois la saveur d'un cadeau. Une offrande faite par le hasard, ou peut-être par la mémoire des lieux elle-même, qui sait ?

Ils s'étaient approchés sans bruit, attirés par l'odeur douce des herbes fraîchement coupées. Quelques touffes encore humides jonchaient le sol en bordure de la parcelle, et les poneys s'en régalaient sans méfiance, mâchant lentement, paisiblement. Ils levaient parfois la tête, le museau encore couvert de brins, comme pour s'assurer de la tranquillité des lieux, puis reprenaient leur repas en silence.

L'Alchimiste rassembla ses affaires, saisit son sac, jeta un dernier regard aux pierres, et s'éloigna doucement, laissant derrière lui la parcelle à ses nouveaux occupants. Même s'il n'en attendait rien, il savait qu'il lui serait impossible de tourner la page sans chercher à comprendre — c'était dans sa nature. Il lui faudrait, encore, trouver comment lire ces signes, cueillis là. Ou du moins les comprendre assez pour qu'ils ne se taisent pas tout à fait.

# III

Il longeait un champ bordé de haies basses, à l'orée du village de Wéris, niché entre la Fagne-Famenne et les Ardennes. Le vent avait cette douceur résiduelle des fins d'été, mêlée d'un avant-goût de terre humide. En contrebas, stationnée dans l'herbe haute, une camionnette blanche portait le logo discret de la Région wallonne — *Agence du Patrimoine*. Son capot luisait à peine sous le ciel laiteux.

C'était là.

En bordure du champ, une clôture sommaire délimitait un périmètre de fouille. Trois personnes s'y activaient, concentrées, silencieuses. L'une, accroupie, consultait un niveau à bulle posé sur une latte, tandis qu'un autre notait des mesures sur un carnet rigide. Le troisième, en retrait, balayait délicatement une large pierre à l'aide d'un pinceau large, révélant ses contours avec une précision millimétrique. On aurait cru une opération chirurgicale menée à ciel ouvert.

À moitié enfoncées dans la terre brune, des dalles imposantes apparaissaient, longues, irrégulières, mais ordonnées dans leur disposition. La terre avait été excavée avec soin autour d'elles, dessinant des tranchées nettes aux arêtes droites. Il y avait là une géométrie muette, mais impressionnante. Le site de Wéris s'en trouvait agrandi, enrichi, densifié. De simples prés se métamorphosaient sous les outils en un territoire à haute densité symbolique.

Cette représentation à découvert était d'autant plus surprenante que les chantiers archéologiques étaient rares en Wallonie, où l'archéologie survivait plus qu'elle ne prospérait, entre budgets restreints et personnel dispersé. Les opérations de terrain relevaient de l'exception.

L'Alchimiste observa un moment, immobile, le chantier bai-

gner dans sa tranquillité.

Ces pierres couchées allaient être redressées, réalignées peut-être, réintégrées à l'ensemble mégalithique. Wéris, déjà connu pour ses menhirs et dolmens épars, s'affirmait peu à peu comme un centre majeur, une matrice monumentale intégrée au paysage.

Depuis longtemps, ces pierres dressées exerçaient sur lui une fascination particulière. Adolescent déjà, il s'était mis à lire tout ce qu'il trouvait sur leur énigme : manuels poussiéreux, guides régionaux, études trop savantes pour son âge mais qu'il déchiffrait à sa manière. Plus tard, chaque voyage lui offrait un nouveau prétexte : il traçait sur la carte les lieux-dits où l'on signalait un menhir, un dolmen, un cromlech oublié. Il s'y rendait comme d'autres partent en pèlerinage, cherchant moins une explication qu'une rencontre. Parfois, c'était un géant de pierre surgissant au détour d'un champ ; d'autres fois, une simple dalle perdue sous les ronces, ou un bloc banal qu'un panneau désignait comme témoin du passé. Monument ou anecdote, peu importait : chacune de ces pierres lui paraissait tenir sa part de mystère, et toutes lui donnaient le sentiment d'entrer dans un dialogue avec le temps.

Sa venue ici, toutefois, n'avait rien de touristique — quoiqu'il fût bien en peine de dire ce qu'il était venu chercher.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis son retour d'Irlande. Le quotidien avait doucement repris ses droits – mais comme à chaque retour, il le vivait avec cette sensation étrange d'être resté partiellement ailleurs. Une part de lui, silencieuse, arpentait encore les landes d'Eachrois.

Et, depuis, un nom revenait, insistant — celui du Eolas Circle, inscrit à la main sur la marge d'une photographie jaunie.

Il s'était plongé dans les catalogues en ligne des bibliothèques universitaires, explorant des entrées oubliées, des bulletins de sociétés locales, des comptes rendus de conférences passées de mode. Peu à peu, il avait glissé des recherches classiques aux zones grises du savoir : ces

publications semi-confidentielles, à mi-chemin entre le folklore, l'érudition marginale et l'archéologie amateur. Des revues au papier jauni, souvent mal numérisées, au sommaire aussi hétéroclite qu'intrigant : *Celtic Heritage Review*, *Folklore & Symbol*, *The Antiquarian Path*...

C'est là, dans les notes de bas de page d'un article consacré aux survivances du druidisme populaire en Angleterre, qu'était apparue la mention de l'Eolas Circle, associé aux travaux d'un certain Harold P. Windham. Une simple référence, d'abord, puis d'autres apparitions de ce nom, éparées. Rien de central, jamais une étude consacrée, mais toujours à la lisière, en citation ou en référence oblique. Comme si l'homme avait laissé des empreintes plus que des textes.

Ce nom surgissant ici et là, il avait fini par le traquer, comme on suit une ombre dans les marges. Il découvrit alors qu'Harold P. Windham était considéré, dans certains cercles restreints, comme une figure singulière de l'archéologie parallèle des années 1950 et 1960. Autodidacte, féru de langues anciennes, de traditions celtiques et de géométries sacrées, il n'avait jamais occupé de poste officiel, mais ses travaux circulaient, confidentiels, parmi quelques sociétés antiquaires du sud de l'Angleterre, et dans les milieux néo-druidiques de l'époque.

Ainsi que l'expliquait un court article de Benedict H. Seldon intitulé « *Fragments of a Celtic Memory: Between Science and Rite* », paru dans un numéro spécial de *Folklore & Symbol*, à l'automne 1971, Windham avait fondé le Eolas Circle vers 1956, avec un petit noyau de chercheurs indépendants, pour la plupart issus d'univers variés — enseignants, anthropologues, botanistes, architectes, médecins ruraux, quelques prêtres aussi, semblait-il. Tous animés par une même conviction : celle que l'ancien savoir celtique n'avait pas entièrement disparu, mais qu'il s'était simplement dispersé, fragmenté entre les pierres, les arbres, les récits paysans et les rites oubliés. Et qu'il était encore possible de le reconstituer, morceau par morceau.

Loin de se cantonner aux îles britanniques, les membres du Eolas Circle poursuivaient leurs recherches jusque sur le continent, là où

certains vestiges continuaient de résister à l'interprétation.

C'est au détour d'un bulletin local, retrouvé dans un recueil de presse régionale soigneusement relié mais à demi effrité par les années, que l'Alchimiste découvrit ce qui allait l'amener à Wéris. Une mention courte, presque anodine, nichée dans la rubrique culturelle d'un feuillet daté du printemps 1967. On y évoquait — sans emphase, sans titre accrocheur — la tenue prochaine d'une conférence dans le village par un groupe britannique, le Eolas Circle.

L'article, rédigé dans un style appliqué mais sec, signalait que ces « chercheurs venus d'outre-Manche » proposeraient une lecture originale des alignements mégalithiques du village : ces structures anciennes ne devaient pas être interprétées uniquement à l'aune des phénomènes célestes — tels que les solstices ou les levers d'astres — mais envisagées dans leur dialogue avec le paysage environnant, intégrant le relief, les courbes du terrain, les mouvements naturels du sol, mais aussi la disposition des haies et des bois.

Il demeura un moment penché sur la page, relisant le passage à plusieurs reprises. L'encre un peu pâlie, les phrases alourdies de subordonnées maladroitement, les noms propres que personne ne semblait avoir jugé bon de noter plus précisément... Tout cela exhalait un parfum d'effacement, comme si la mémoire de cet événement n'avait tenu que par accident. Et pourtant, c'était là : une preuve que le Eolas Circle avait été actif en dehors des îles britanniques. Et ici même, à Wéris, village niché au creux des hauteurs boisées de la province de Luxembourg, qui abritait le plus vaste ensemble mégalithique de Belgique – près de huit kilomètres de dolmens et de menhirs, dispersés entre forêts, prairies et haies vives.

Il avait donc décidé de s'y rendre. À nouveau. Car Wéris n'était pas pour lui un lieu inconnu. Ce site, il l'avait déjà parcouru par deux fois. Il en conservait quelques souvenirs, morcelés par le temps : une lumière d'automne tombant en biais sur les pierres levées, un sentier bordé de haies, l'odeur acide des sous-bois en fin d'été. Il se rappelait aussi la sensation du vent dans les creux du relief, le calme des

alignements, et cette pierre sombre et rugueuse qu'on trouvait partout ici — le poudingue. Un conglomérat naturel de galets roulés liés par un ciment siliceux, dur comme la volonté des premiers bâtisseurs. C'est de cette matière, arrachée aux sols voisins, que les hommes du Néolithique avaient tiré les dolmens et les menhirs : pierre locale, pierre levée, pierre mémoire.

Mais il cherchait moins à raviver le souvenir qu'à y nouer quelque chose de nouveau — à la lumière de ce qu'il venait d'apprendre.

Il s'approcha encore un peu du chantier, scrutant avec discrétion l'excavation en cours.

L'Alchimiste ouvrit son carnet, et déplia une carte annotée, prise au point d'information du village. Il traça du regard l'axe formé par cette tranchée. Il s'aperçut alors que le dégagement en cours semblait s'inscrire dans un alignement plus large, entre deux autres zones déjà connues du site, et qui se répondaient de part et d'autre d'un léger vallon. Comme si la vallée elle-même — ce creux discret entre deux masses boisées — avait été autrefois pensée comme une ligne directrice, un fil topographique tendu entre les pierres.

Mais il n'avait rien à retirer de cet endroit, pas ici, pas ainsi. Il se refusait à interrompre le travail de ceux qui peinaient sur le sol meuble, ou scrutaient leurs instruments à l'ombre d'un auvent. Il ne voulait pas paraître pour ce qu'il n'était pas — du moins l'espérait-il — : un promeneur trop curieux, un touriste profane en quête d'anecdotes, un amateur de folklore en mal de révélations. Et puis, que dire ? Leur demander s'ils avaient connaissance d'une obscure conférence de chercheurs britanniques tenue ici en 1967 ? Il aurait eu tout de l'excentrique farfelu.

Il resta encore un instant en retrait, puis s'éloigna, contournant la parcelle. Après une marche à travers champs et bosquets, il rejoignit le centre du village.

Wéris lui apparut alors tel qu'il l'avait conservé en mémoire : un village de pierre, paisible et ramassé, aux maisons anciennes, dont la

lumière tamisée soulignait les lignes, les seuils, les murs rugueux.

Il se rendit à la Maison des Mégalithes, un bâtiment discret, accolé à la route principale. Le lieu servait à la fois de centre d'accueil, de point d'information et de musée local. À travers les vitres embuées, il distingua quelques vitrines, des maquettes, des panneaux aux couleurs passées.

Il passa un long moment à fouiller les rayons, à feuilleter des brochures, à examiner les publications en vente, les anciens dépliants empilés dans un coin. Rien n'évoquait le Eolas Circle. Rien, non plus, sur une quelconque conférence en 1967.

Il décida d'interroger le personnel. À l'intérieur, une femme d'âge incertain, aimable mais distraite, tenait à la fois la petite boutique de souvenirs et la buvette attenante, aidée d'une fillette qui faisait manifestement passer là une journée de congé scolaire. L'Alchimiste posa sa question avec délicatesse. On le regarda avec un sourire poli mais un peu vague. Peut-être, lui dit-on, faudrait-il interroger « le monsieur de l'après-midi » qui s'occupe du musée certains jours. Mais pas aujourd'hui.

On sentait que, malgré leur attachement visible au lieu, leur rapport aux pierres était avant tout quotidien, commercial, anecdotique. Après tout, qui, ici, s'attardait encore à chercher la signification profonde de ces blocs muets, issus d'une période au nom barbare — le Néolithique —, et que des siècles de spéculations n'avaient pas su éclairer ?

La cafétéria, attenante, était d'une modestie désarmante. On y servait les produits qu'on sert toujours dans ces endroits : gaufres molles, boissons sucrées, glaces et sandwiches préemballés. L'Alchimiste s'y attabla, son livre à la main — un volume épais qu'il venait d'acheter, compilant les études scientifiques de ces dernières décennies, sur le site.

Il observa la bière qu'il avait commandée, amusé : la *Dolmenius*, en référence évidente au dolmen qui avait fait la renommée du village. Une ambrée locale, brassée à quelques kilomètres de là, par la brasserie Saint-Monon, à Ambly. Sa robe était dense, sa mousse honnête. Il

observa l'étiquette d'un œil attendri : un graphisme maladroit, des couleurs ternes, un logo daté. Mais cela faisait partie du charme. Il avait toujours aimé ces malfaçons locales, qui donnaient aux produits leur vérité rugueuse — un style en soi. Rien n'y trichait.

Il prit une gorgée, puis ouvrit son livre, espérant trouver là une mention de la conférence de 1967, ou toute autre référence au cercle, mais il le referma de sitôt. « Saint-Monon », se rappela-t-il. Né vers 600 et venu d'Écosse ou d'Irlande, il était un moine ermite qui s'était retiré sur le continent, dans la forêt d'Ardenne, à Nassogne, où il fut massacré vers 645, pour avoir, dit-on, renversé des idoles païennes. « Encore un », songea l'Alchimiste, reliant cette histoire à celles d'autres moines celtico-anglo-saxons, venus d'Irlande ou d'Angleterre, devenus saints après un violent épisode de martyre. Ses recherches autour d'Ampolline l'avaient amené à mesurer le rôle décisif qu'ils avaient joué, au VII<sup>e</sup> siècle, dans la lente transition du paganisme vers le christianisme de ces régions de la Gaule Belgique. Dès le IV<sup>e</sup> siècle déjà, les prédicateurs chrétiens avaient intégré certains éléments du culte païen, notamment ceux liés à la nature — sources, arbres, pierres — en leur substituant la figure de saints. Les anciens lieux de culte furent ainsi convertis en sanctuaires chrétiens, souvent dédiés à ces nouveaux intercesseurs, présentés comme l'incarnation de la vertu chrétienne — plus encore s'ils y avaient été martyrisés. Cette stratégie d'assimilation avait permis aux missionnaires et donc à l'Église de s'adapter aux croyances locales, plutôt que de les affronter de manière frontale. Une manière subtile de substituer une foi à une autre.

Un « Monsieur ! » soudainement jeté dans l'air tiède de la cafétéria le tira de sa réflexion. La voix, discrète mais ferme, venait du comptoir. L'Alchimiste leva les yeux. Derrière la caisse, la femme venait de faire glisser un morceau de papier sur le bord du formica, juste à portée, qu'il crut être la note qu'il lui fallait payer. Sur la petite feuille, un peu froissée, figurait un numéro et, plus bas, une adresse électronique dont les lettres hésitaient entre majuscules et tremblements. C'était cela, sans

commentaire : les coordonnées du « monsieur » évoqué plus tôt — celui qui « connaît bien l’histoire des pierres et du coin ». Rien de plus. Pas de nom, pas de promesse.

Au fond, elle se révélait plus dévouée qu’il ne l’avait cru. Et lui, sans doute, un peu trop prompt à juger. Peut-être n’avait-il pas fait tout ce chemin jusqu’à Wéris pour rien.

# IV

Le document était arrivé une semaine plus tôt, glissé dans une grande enveloppe kraft dont le rabat fatigué trahissait un usage ancien. À l'intérieur, la photocopie d'une feuille dactylographiée, accompagnée d'un mot court, d'une écriture penchée, appliquée, presque scolaire : « *Monsieur, Voilà ce que j'ai retrouvé dans nos archives. Ce n'est pas grand-chose, mais peut-être cela vous intéressera* ».

La note portait la signature de J.B., le « monsieur du musée », contacté quelques jours auparavant et qui s'était montré aussi discret qu'efficace. Il avait préféré cette voie lente, concrète, qu'est le courrier postal, au tumulte abstrait des envois numériques — ces manipulations de fichiers volumineux, de machines capricieuses et d'adresses électroniques toujours incertaines. « *Au moins, par la poste, on sait ce qu'on met dans l'enveloppe* », avait-il dit, avec ce mélange de lassitude et de bon sens qu'ont ceux pour qui un timbre reste plus fiable qu'un mot de passe.

Le feuillet avait été tapé à la machine, sur un papier à en-tête du *Cercle d'histoire et d'archéologie de Durbuy-Wéris*. Le compte-rendu, daté du 22 mai 1967, relatait sobrement une conférence tenue dans la petite salle communale, en marge des Journées du patrimoine local. Deux noms figuraient au programme de cette intervention : Harold P. Windham, déjà identifié par l'Alchimiste, et une certaine Élise Kermeur, présentée comme chercheuse indépendante, originaire du Finistère, et membre active du *Eolas Circle*.

Le texte, bien que bref, condensait l'essentiel des propos tenus ce jour-là. Il y était question d'un rapport étroit entre les mégalithes de Wéris et leur environnement immédiat — ce que les auteurs

nommaient *l'écologie intentionnelle du site*. La formulation avait retenu l'attention de l'Alchimiste.

Le document développait l'idée, à première vue classique, selon laquelle certaines pierres, bien que disséminées, semblaient obéir à des logiques d'alignement, orientées selon des axes topographiques précis. Les reliefs environnants, les courbes du terrain, la disposition des cours d'eau ou la forme des bosquets — autant d'éléments qui, selon les intervenants, n'étaient pas anecdotiques, mais déterminants. L'implantation des pierres ne répondait pas seulement à des nécessités pratiques, mais à une lecture symbolique et fonctionnelle du paysage.

Jusqu'ici, songea l'Alchimiste, rien de bien nouveau. Ce type d'interprétation avait été avancé à maintes reprises depuis les années 1950, et continuait d'alimenter des lectures archéo-paysagères sérieuses. Mais une note plus singulière émergeait dans la seconde partie du texte. Windham et Kermeur soutenaient que l'analyse des mégalithes ne pouvait être dissociée d'un autre élément fondamental du site : le végétal.

Leur intervention avançait une hypothèse audacieuse : selon eux, les anciens bâtisseurs avaient intégré dans leur choix d'emplacement non seulement la géographie mais la végétation environnante — arbres, plantes, essences locales. Non comme simple décor vivant, mais comme élément actif de l'harmonie du lieu.

La roche et la plante étaient perçues comme les deux polarités d'un même équilibre : l'inerte et le mouvant, la masse stable et le tissu changeant.

Le végétal, disaient-ils, n'était pas seulement l'arrière-plan naturel du monument, mais sa condition de résonance. Il assurait la permanence du lieu, par la régénération constante, la circulation de la sève, le retour des cycles. *Le végétal est l'impermanent qui rend le monde stable*, affirmait la transcription.

Ils évoquaient aussi le rôle nourricier et médicinal des plantes, bien connu des peuples anciens. Si la pierre était dressée pour marquer, fixer, désigner, la plante, elle, portait le pouvoir d'agir sur le corps, sur

l'humeur, sur l'invisible. Son usage était pratique, mais aussi symbolique et rituel : *nourrir, soigner, enchanter* — les trois fonctions premières du végétal.

Dans cette logique, comprendre un site mégalithique revenait aussi à interroger son écosystème végétal originel. Quelle plante poussait entre ces pierres ? Quel arbre dominait la clairière ? Quelle herbe était cueillie aux alentours ? Quelle fleur apparaissait au solstice ? Et surtout : quels savoirs étaient portés par cette botanique silencieuse, que le temps avait effacée ?

Le document précisait, en note : « Voir correspondances avec ogham — cf. Windham, notes non publiées ». L'Alchimiste relut plusieurs fois cette annotation.

Cette lacunaire mention le confirmait : l'ogham, et son lien supposé avec les mégalithes, ne relevait pas, chez Windham, d'une coïncidence poétique. C'était un axe de recherche, au fondement de ses réflexions. En était-ce la trame même ?

L'Alchimiste, malgré tout, restait perplexe. L'ogham était un système d'écriture datant au plus tôt du IV<sup>e</sup> siècle ; il n'avait pu croiser l'époque des pierres levées, dressées plus de trois mille ans plus tôt. Ils appartenaient à des mondes bien différents : l'un encore englouti dans le Néolithique, l'autre né à l'aube d'une christianisation déjà active. Windham y voyait-il une forme de continuité symbolique ?

La mention « notes non publiées » le taraudait. Il était frustrant d'avoir connaissance d'une recherche consignée mais dont les résultats n'étaient pas accessibles. Pourquoi ces notes n'avaient-elles jamais vu le jour ? Où étaient-elles conservées ? Et surtout : que contenaient-elles ?

Il s'attarda sur cette absence. Il imaginait des carnets, des fragments éparés, un héritage oublié dans une maison vidée à la va-vite. Il y avait toujours, dans les archives d'un homme, des choses qui échappaient – qui n'étaient ni perdues, ni retrouvées, mais dormaient ailleurs, en attente. Et puis, elles pouvaient s'éteindre pour toujours. Un dossier

contenant ces notes était-il préservé, quelque part ?

Il reposa le feuillet sur la table, le front plissé. Il sentait que quelque chose se nouait là. Si le document lui avait permis de cerner la nature des travaux de Windham et de ses collaborateurs, ainsi que le contenu de leur intervention sur le site de Wéris, il ne suffisait pourtant pas à dissiper le flou — l'Alchimiste avait le sentiment de buter sur un mur.

Il reprit les recherches. Cette fois, il décida de creuser la piste d'Élise Kermeur. Il avait saisi son nom dans un moteur de recherche, sans attendre de résultat, mais par habitude de tirer les fils jusqu'au dernier nœud. Et pourtant, presque aussitôt, il était tombé sur une annonce nécrologique, sobre, publiée sur un vieux site de pompes funèbres du Finistère. *Élise Kermeur, née en 1932, s'est éteinte paisiblement en mai 2007, à Plonévez-du-Faou. Elle laisse dans le deuil ses petits-enfants, Léna et Yann.*

La notice était brève, sans photo, sans grandiloquence, comme on en trouve des centaines. Mais cette simple ligne suffisait à tracer une descendance. Restait à vérifier s'il s'agissait bien de la collaboratrice de Windham — ou simplement d'un homonyme. Il ne s'attachait jamais aux coïncidences trop vite, mais il savait aussi que certaines vérités se cachent dans des occurrences banales.

Il entreprit de chercher Léna ou Yann Kermeur, en lien avec la région du Finistère, sans grand espoir. Trop peu d'informations, trop d'homonymes. Il était aussi probable qu'ils portent un autre nom, celui d'un parent non renseigné ici.

Il poursuivit l'exploration par réflexe, passant d'un lien à l'autre, sans méthode stricte, mais avec cette ténacité diffuse qu'il réservait aux figures effacées. Quelques clics plus loin, un site ancien, aux couleurs délavées, le ramena à Élise. Son nom figurait dans un article consacré à la fondation de la Société Française d'Ethnopharmacologie, dans les années 1985-1986.

Cette association ne lui était pas inconnue. Il l'avait découverte

à l'époque où il s'initiait à la pratique de l'herboristerie critique. Dans ce repaire aux fioles sombres aux murs toujours tapissés de livres, parmi les odeurs d'angélique séchée, de résine chauffée, de racines que l'on râpe, son maître l'évoquait comme on cite une instance à la fois savante et dissidente, un bastion fragile entre la science des plantes et les savoirs vernaculaires qu'elle menaçait d'effacer.

Née à Metz dans les années quatre-vingt, à l'initiative d'un pharmacien, Jacques Fleurentin, cette société réunissait des chercheurs, des praticiens, des ethnologues, des médecins, tous désireux de prendre au sérieux ce que l'on appelait les médecines traditionnelles. Non pour les encenser, mais pour les interroger : en tirer l'usage, la structure, l'histoire — et en mesurer la portée, au-delà du folklore.

Elle se donnait pour but, lisait-il maintenant sur le site, de concilier la rigueur des sciences médicales et pharmaceutiques avec la mémoire des peuples, leurs gestes de soin, leurs plantes de seuil, leurs recettes de transmission. Une manière de cultiver une ethnologie active, soucieuse de préserver autant que de comprendre, de relier ce qui guérit aux contextes où cela prend sens.

Élise Kermeur aurait donc participé à la mise sur pied de cette société.

Il continua à fouiller. Pas d'article signé d'elle. Pas de conférence. Pas de portrait. Rien, excepté quelques apparitions de son nom parmi les pionniers de la Société, et une mention dans l'un des articles qui, plus tôt, lui avaient révélé la figure de Windham. Une preuve, pourtant, qu'elle avait été là, au moins un temps, au cœur de cette communauté savante, à un moment précis où l'ethnopharmacologie cherchait encore sa langue.

Il envisagea de s'adresser à la Société, puis, il se ravisa. Il pensa que l'occasion était trop belle ; il allait retrouver celui qui, autrefois, lui avait ouvert un chemin : celui de la pharmacognosie et de la transformation raisonnée des plantes.

\*

« Demain matin, au bord de la Grande Gette. 9 h à l'Ardoisière. Ramène tes bottes. Et ton nez. Et un échantillon de ton dernier cru ».

C'est par ce message laconique que le rendez-vous fut confirmé.

Au fond, l'Alchimiste savait peu de chose de lui. Il doutait même de la véracité de son nom, Anselme d'Orvault, qui paraissait être une fantaisie littéraire plus qu'une attribution de naissance, mais il ne s'était jamais aventuré à poser la question. Cela n'avait d'ailleurs que peu d'importance : tout en lui semblait composé de couches, comme ces racines qu'il passait sa vie à extraire, laver, sécher, broyer — à dénuder patiemment pour en saisir la moelle. Peu importait, au fond, que ce fût son vrai nom ou un masque choisi, car familièrement on l'appelait Silène. Le surnom était venu un jour, dans l'atelier, et il était resté. Il l'avait accepté par habitude, comme on accueille une vérité plus juste que son nom.

Silène était le compagnon de Dionysos, vieux, ventru, toujours ivre, mais porteur d'une sagesse ancienne, paradoxale, déguisée sous le rire et l'excès. Celui qui sait, parce qu'il doute de tout. Excepté pour l'état d'ivresse, cela lui convenait à merveille. Il parlait peu, mais quand il parlait, ses phrases étaient comme tressées : lentes, précises, décantées. Il était de ceux qui préfèrent poser une question plutôt qu'imposer une réponse.

Mais le nom désignait aussi une plante : la silène dioïque, herbe discrète des lisières et des talus, à la fleur rose tirant sur le mauve, fragile et vivace. Une espèce pionnière, qui s'installe là où la forêt s'ouvre, et où l'homme a laissé des traces. Lui-même, à sa manière, était fait de ce double héritage : druide farceur et botaniste de l'ombre, porteur de secrets anciens dans un monde qui ne les écoutait plus.

Anselme d'Orvault consacrait une partie de son temps à une structure associative nommée *Herba Vitae*, dans la vallée de la Thyle,

dans la province du Brabant. L'endroit tenait à la fois du laboratoire improvisé, de la salle de classe et du repaire clandestin. On y croisait des bocaux d'absinthe séchée, des mortiers usés, des plantes en macération, des macérats oubliés sur les étagères, et surtout une bibliothèque impressionnante, ouverte comme un grenier de savoirs indisciplinés : pharmacopées anciennes, traités de botanique, manuels d'herboristerie, études universitaires confidentielles. Et derrière, la bibliothèque fantôme – sa collection personnelle, compilée au fil de nuits solitaires, arrachée aux profondeurs numériques du net, hébergée sur des disques durs scellés comme des grimoires modernes. L'Alchimiste savait que c'était là, dans cette marge pirate, que résidaient les ressources les plus rares, les articles oubliés, les études retirées, les correspondances occultées.

Il s'était garé à quelques centaines de mètres, et avançait tranquillement jusqu'à apercevoir celui qu'il était venu retrouver.

Il se tenait au bord de la Grande Gette, un filet d'eau bien plus modeste que ne le laissait entendre son nom. À peine plus large qu'un fossé, il s'écoulait, sinueux, en bordure du village de Jodoigne, et filait à travers champs. La rivière serpentait entre deux rives basses, semées d'herbes folles et de vieux troncs. De chaque côté, des haies mêlant aubépines, prunelliers et noisetiers, dessinaient une frange végétale irrégulière, que les chaleurs de l'été avaient fait souffrir. Quelques saules s'étaient inclinés vers l'eau, comme pour y chercher leur reflet, les racines dénudées par l'érosion, figées dans une posture de veille.

Le lieu était d'une beauté modeste et d'un caractère pittoresque, rehaussé par la présence du pêcheur, concentré sur sa tâche. À ses pieds, un seau, un filet, un vieux sac de toile. L'Alchimiste n'avait jamais pratiqué la pêche mais était fasciné par la quiétude que ceux qui la pratiquaient venaient y chercher.

— Bonjour, Silène, lui adressa-t-il.

— Tu es à l'heure, dit-il sans bouger. Le vent est bon. La rivière parle bas.

— Elle parle bas, oui... L'été l'a rendue discrète, et réduite à si peu.

— La chaleur l'a épuisée. À cette vitesse, bientôt, elle n'aura plus rien à dire.

Il se tourna vers l'Alchimiste.

— Mais toi, tu as ramené de quoi liquéfier ce moment !

Il désigna d'un coup de tête le sac de l'Alchimiste, qui, à sa demande, lui avait amené son dernier cru.

— Nous n'allons pas nous dessécher, non ! répliqua-t-il avec le sourire, en déposant ses affaires dans l'herbe.

Silène avait l'âge des hommes qu'on ne classe plus : la fin de la cinquantaine, la barbe longue, embroussaillée, d'un gris mêlé de feu. Il portait souvent une veste de laine râpée, une chemise dépareillée, et des lunettes fines qu'il repoussait du bout du doigt quand elles glissaient sur l'arête de son nez. Il parlait d'une voix douce mais tendue, légèrement pincée, avec cette précision lente qui force l'écoute. Il n'imposait rien ; il questionnait. Il aimait que l'autre cherche avec lui.

Pêcheur à ses heures, cueilleur toujours, il se déplaçait dans une camionnette fatiguée où s'empilaient des caisses en plastique, des boîtes métalliques, des sacs de toile, du matériel de distillation, des cannes, des filets, des livres. Parfois, il y dormait, stationné au bord d'une rivière, ou sous une hêtraie profonde. Il avait fait du bivouac un art du retrait.

Mais derrière cette simplicité un peu bohème, l'Alchimiste percevait autre chose. Un goût pour le contrôle, une exigence sans concession sur les dosages, les méthodes, les sources. Et quelque chose

d'ombreux aussi. Il y avait, à l'arrière de son terrain, un coin interdit, ce qu'il appelait son « jardin discret ». On y devinait, entre les planches et les filets, des silhouettes de plantes que peu osaient nommer : belladone, datura, aconit, jusqu'à la ciguë, soigneusement identifiées, gardées à distance. Un jardin des poisons, à la fois laboratoire et testament. Ce n'était pas de la provocation. C'était un savoir qu'il cultivait, sans commentaire. L'Alchimiste s'était souvent demandé pourquoi. Était-ce un geste scientifique ? Une curiosité toxicologique ? Ou bien, plus profondément, la conscience lucide qu'un remède, parfois, prend d'autres formes ?

Il y avait chez Silène une grande douceur d'apparence, une pédagogie généreuse, presque joviale. Mais l'Alchimiste soupçonnait — ou plutôt il ressentait — une mélancolie sourde, quelque chose de l'obscur mêlé à une douleur latente, que les plantes n'apaisaient que pour un temps. Un homme habité par le savoir, mais qui, parfois, n'avait plus foi dans ses usages.

L'Alchimiste lui reconnaissait cette faculté rare d'ouvrir sans s'imposer, de transmettre sans s'expliquer. Il lui devait beaucoup. Il savait qu'en remontant vers lui, il ne cherchait pas une solution, mais une voix qui sache entendre ce qu'on ne savait pas encore formuler.

Silène jeta un œil à sa ligne, fit un geste discret du poignet, puis, sans se tourner, lança d'une voix claire :

— Alors, de retour dans les méandres et profondeurs de la pharmacognosie ?

L'Alchimiste esquissa un sourire. Il restait debout, un peu en retrait, mains dans le dos, attentif aux gestes lents du pêcheur, à la ligne presque immobile sur l'eau.

— Disons que je poursuis un fil.

Il s'interrompit, observa un instant les remous discrets de la rivière, le miroitement du courant sous les feuilles basses des saules. L'Alchimiste tenta d'expliquer. Il évoqua la recherche engagée, le fil suivi depuis les pierres de Wéris, les noms retrouvés dans les marges, et en particulier celui d'Élise Kermeur. Il évita de s'attarder sur l'origine irlandaise de son questionnement, les détails celtiques et les mystères ogamiques, craignant de paraître trop englué dans l'imaginaire. Il préféra insister sur un aspect plus tangible : son besoin de comprendre ce que fut réellement la Société Française d'Ethnopharmacologie, ses origines, son ambition, ses membres fondateurs. Et surtout, ce que cette femme y avait apporté.

Silène, tout en dénouant une ligne prise dans une touffe d'herbe, expliqua avoir visité cette institution, à Metz, et en brossa le plus élogieux portrait. La Société était pour lui davantage une assemblée qu'un lieu ; elle était le fruit de ceux et celles qui s'y consacraient et travaillaient à son maintien et à son développement. Les archives étaient denses, le fonds documentaire étonnamment riche. Mais le nom d'Élise Kermeur ne lui évoquait rien.

Il sembla fouiller un instant dans ses souvenirs, comme on racle le fond d'un mortier pour en extraire la dernière poudre.

— Non, reprit-il. Ça ne me dit rien. Tu dis qu'elle a bossé là-bas ?

— Elle est mentionnée parmi les initiateurs de la Société, au milieu des années 1980. Rien d'autre, ou presque.

Silène hocha doucement la tête, pensif. Il ramena lentement sa ligne, décrocha un brin d'herbe accroché à l'hameçon.

— Tu fais bien de chercher, murmura-t-il. Ce sont des pistes qu'on ne voit pas toujours d'emblée. Les femmes dans ces cercles-là, on les oublie souvent. Ou on les efface. Quoique dans le monde des

plantes, elles ont toujours eu leur place.

Puis il replanta sa ligne dans l'eau, comme s'il venait de jeter avec elle une pensée plus profonde encore.

Silène finit par déposer sa canne et essuya ses mains sur son pantalon cargo, dont l'usure disait le vécu, puis fit un signe bref à l'Alchimiste.

Sans un mot, il s'engagea sur un petit sentier de rive, à peine visible, ourlé d'orties basses et de liseron. Ils longèrent un méandre discret de la Grande Gette, à l'ombre d'un rideau d'aubépines. La lumière filtrait par endroits, douce, mouchetée, rythmée par les branches. L'air sentait la vase tiède, la menthe sauvage et l'humus.

Ils s'arrêtèrent près d'un talus moussu, au pied d'un vieux frêne penché sur la berge. Là, Silène désigna du doigt un bouquet de tiges fines, aux feuilles profondément divisées et à l'inflorescence en ombelle, encore verte.

— *Ceanothe fistulosa*, précisa-t-il enfin, sans hausser la voix. La berle à fistules.

L'Alchimiste se pencha, intrigué. Il savait le genre — la berle — mais pas cette espèce-là, qui ressemblait à tant d'autres et qu'on pouvait si facilement confondre. Silène ne toucha pas la plante. Il se contenta de l'observer un moment.

— Rarissime, par ici, souffla-t-il, comme pour lui-même. Et protégée. Faut pas la cueillir. Elle revient, doucement, quand on lui fiche la paix. Et elle t'apprend à faire pareil.

Puis il se redressa, fit quelques pas de côté, l'air de rien. L'Alchimiste resta un moment accroupi, observant la plante fragile, ancrée au

bord de l'eau comme une idée ancienne qu'on aurait laissée pousser seule.

Silène reprit, sur un ton plus neutre, presque professoral :

— Sa cousine, l'œnanthe safranée, tu connais ? Celle-là, c'est une tueuse. Même famille, même allure. Même genre de nom qui sonne doux, presque joli. Et pourtant... Toute la plante est toxique, surtout la racine. Neurotoxique, pour être précis. L'œnanthotoxine bloque les récepteurs GABA, comme la ciguë. Tu vois le tableau.

Il se redressa, lentement, comme si la simple proximité de la plante imposait de la retenue.

— Celle-ci est moins violente. Mais faut pas s'y tromper. Elle a ses poisons à elle. Moins concentrée, mais toujours prête à mordre. On l'utilisait pour les rats, les taupes... Pas par cruauté. Par nécessité. Et jamais sans respect. Ça, on l'oublie.

Il resta debout un instant, les yeux perdus dans le feuillage. L'Alchimiste, à côté de lui, n'osait pas briser le silence. Il percevait l'importance de ce moment — une leçon qui n'en avait pas l'air, glissée dans le non-dit, comme souvent chez Silène.

— Ce que j'aime chez elle, murmura-t-il enfin, c'est qu'elle avertit. Elle pique la langue avant de tuer. Ce goût amer, c'est un seuil. Une chance. Faut juste l'écouter.

Puis, comme sorti d'un songe, il claqua des doigts, tourna les talons.

— Allez, viens.

Silène l'entraîna par un repli du talus, puis dans un léger contrebas dissimulé par un rideau de frênes et de noisetiers. Là, à l'écart de toute vue, stationnait sa camionnette : une vieille Renault blanche au toit surélevé, usée par les kilomètres, bariolée de traces de boue, de branches frottées, de lichens accrochés aux joints. Un petit monde autonome, fidèle et cabossé, dont les portes grinçantes s'ouvrirent comme une arche vers un intérieur feutré, envahi d'odeurs d'huiles essentielles, de bois séché et de plastique fatigué.

Silène se pencha à l'arrière, fit glisser une caisse en bois, extirpa un ordinateur qu'il alluma à même le siège passager, sur une couverture roulée. Le ventilateur ronronna dans le calme de la berge. Il pianota sans commentaire, puis lança un tableur dont l'ouverture, lente, semblait requérir toute l'attention de la machine.

— L'inventaire documentaire d'*Herba Vitae*, souffla-t-il. Et le mien, surtout.

L'écran se remplit de lignes minuscules : des titres, des auteurs, des dates, des résumés, des mots-clés. Des milliers d'entrées. Des ouvrages rares, d'autres introuvables, parfois même interdits de diffusion — téléchargés à la marge, dans les recoins obscurs du réseau, dénichés sur d'anciens forums, des bases de données universitaires, des dépôts oubliés. Classés méthodiquement, avec une rigueur d'archiviste obstiné. Un savoir souterrain, accumulé au fil des années et conservé là, dans ce ventre de fer et de bois, comme dans une apothicairerie clandestine.

Silène lança une recherche. Il tapa le nom d'« Élise Kermeur ». L'Alchimiste s'approcha, muet, suivant du regard les lignes qui défilaient.

Aucun résultat.

Silène fronça les sourcils, recommença, avec une orthographe modifiée, un accent. Rien. Il tenta encore une dernière fois, en enlevant

le prénom, puis fit défiler les suggestions.

Un seul nom remonta cette fois, en bas de page : Léna Plessis-Kermeur. Trois articles étaient associés : « Dynamiques rituelles et transmission des savoirs botaniques en Europe de l'Ouest » ; « Racines sacrées : ethnopharmacologie et mémoires végétales dans les pratiques rurales » ; « Arbres, seuils, liminalité : une lecture symbolique des usages médicaux des haies anciennes ».

Silène se redressa lentement, fit basculer l'écran vers son compagnon, et d'un simple doigt tendu, désigna la ligne comme on désigne une piste de gibier dans l'humus.

— Voilà, dit-il. On dirait bien que la graine a pris.

L'Alchimiste regardait l'écran sans rien ajouter, comme sidéré. Il repensait à la notice nécrologique. « *Elle laisse dans le deuil ses petits-enfants, Léna et Yann* ». Léna Plessis-Kermeur. Il n'avait pas retrouvé la trace d'Élise, mais, vraisemblablement, celle de sa petite-fille.

# V

Il laissait son regard s'attarder sur les images, comme happé par leur fixité muette.

Un cromlech surgissait d'une brume laiteuse, pierres torses dans la lande ; plus loin, un alignement se découpait sur un ciel orangé de fin de jour, silhouettes noires dressées contre la déchirure de l'horizon ; ailleurs, la masse compacte d'un monolithe noir, bloc d'obsidienne moderne, isolé dans un paysage nu, insolent de solitude.

Ce n'étaient que des étiquettes. Collées au verre, elles faisaient corps avec les bouteilles qu'il avait minutieusement disposées par séries sur l'étagère, en colonnes sombres et régulières. Bouteilles-totems encore pleines, capsulées ou bouchonnées, qu'il ne se résignait pas à ouvrir : une collection patiemment constituée. Les capsules scellées brillaient d'un éclat métallique, les bouchons de liège saillaient d'un grain brun, autant de sceaux qu'il respectait.

Modeste évocation qu'il s'autorisait, scruter ces fragments d'imaginaire satisfaisait sa nature zythosophe. Il les traitait comme d'autres traitent des icônes. Leur design graphique, anecdotique au profane, était pour lui un bel art : condensés de paysages, de mythes et de symboles. Certaines surtout l'avaient saisi d'emblée, parce qu'elles faisaient surgir l'image de pierres levées. La *Dark Island Reserve* de la brasserie Orkney : herbes couchées par le vent d'Écosse soufflant la pierre, une lande âpre où l'œil croit sentir l'odeur du varech. La *Monolith* de Prizm : sobriété d'une masse grise, sans décor, comme arrachée aux fondations de la terre. La *Solstice stout* de Kuhnhen, ou encore l'excellence de Popihn, à l'asperule odorante : un bloc noir dressé au milieu d'un horizon clair, silhouette de basalte échappée d'un rêve moderniste.

Il s'arracha enfin à la contemplation, laissa courir un dernier regard sur les étagères, et reprit le fil de sa pensée. Il se rassit à sa table de chêne, au bois adouci par les jours et les gestes.

Le lien n'était pas encore avéré, mais les thématiques de recherche rendaient l'hypothèse de plus en plus crédible. Il parcourait les résumés avec une concentration accrue, comme on suit un sentier entre les pierres. Les titres seuls suffisaient à éveiller des échos : « Racines sacrées : ethnopharmacologie et mémoires végétales dans les pratiques rurales », « Arbres, seuils, liminalité : une lecture symbolique des usages médicinaux des haies anciennes ».

C'était comme si, sous le vernis universitaire, transparissait quelque chose d'infiniment plus trouble, plus intime. L'Alchimiste relut les titres en silence. Il était traversé par un de ces frissons rares — non ceux de l'effroi ou du froid, mais de ce qu'on pourrait appeler le surgissement du sens. Ces moments où les signes, dispersés, se rassemblent. Où une coïncidence cesse d'en être une pour devenir orientation, appel, évidence.

Était-ce cela, suivre une piste juste ? Il le sentait non par certitude, mais par une forme d'évidence obscure, de celles qu'on ne discute pas. Quelque chose se tissait. Non dans le discours, mais dans son sous-bassement. Il y avait là, sous la forme savante, un motif enfoui. Une mémoire végétale, une écriture de gestes et de plantes, de signes et d'ombre.

Il poursuivit sa recherche. La biographie de Léna Plessis-Kermeur indiquait qu'elle vivait et travaillait toujours en Bretagne. Il ne trouva à son sujet aucun autre détail personnel. Mais un document fit surface, qui retint son attention : le titre d'une thèse, cette fois dans une base universitaire. « Propriétés chimiques et activités bioactives de composés phénoliques issus de taxons eurasiatiques à usage rituel : entre médecine populaire et potentialités thérapeutiques ».

Le texte était disponible en ligne. Il le téléchargea, en fit défiler les premières pages. Dans les remerciements, en première ligne, isolé, et

en italique, figurait un « *À Élise* ». Le cœur battant, il demeura suspendu à ces mots. Cela ne pouvait être une simple coïncidence.

Le vent s'était levé d'un coup, sans prévenir, charriant avec lui une odeur de pluie suspendue, de feuilles retournées, d'herbe froissée. L'Alchimiste releva la tête. Une bourrasque venait de secouer les branches du jardin. Il s'interrompit dans sa lecture. Le ciel, depuis quelques jours, changeait d'humeur avec une instabilité fébrile — un gris, épais, pâle et strié, qui annonçait une amère arrière-saison.

Il se leva, repoussa la chaise du pied et sortit.

Dehors, l'air avait fraîchi, installant cette atmosphère dense, propre aux terres humides. Des exhalaisons montaient des champs tout autour : odeur sombre et vivante de terre retournée, de graminées écrasées, de tiges courbées par la pluie. Il respira longuement.

Puis, il se rappela. Il devait vérifier la température de son distillat.

Son atelier, accolé à la maison, n'avait rien du laboratoire clinique. C'était un lieu à mi-chemin entre l'herboristerie et la brasserie, entre l'athanor et la remise rurale. Une structure modeste, aux murs épais, tapissés d'étagères en bois brut sur lesquelles s'aligeaient bocaux, bouteilles ambrées, sachets d'herbes séchées, inflorescences pendues la tête en bas. L'odeur y était légère, mais on y décelait des traces de mélisse, menthe poivrée, houblon, romarin, cardamome, et ce fond de chaleur sucrée que laisse le malt à demi travaillé.

Au centre, l'alambic chauffait lentement. Il s'approcha, consulta les chiffres sur le thermomètre du ballon. Il était trop tard.

Distrait par ses lectures, il avait manqué un palier. La température avait dépassé le seuil, et avec lui, le méthanol — ce premier extrait, incolore et perfide, s'était mêlé à l'ensemble. Il soupira. L'isolement aurait dû être précis. C'était raté, pour cette fois.

Mais il ne jetait rien. Le liquide recueilli au goutte à goutte — un esprit de bière et de plantes — serait simplement requalifié : non comme base de dégustation, mais pour un autre usage. Un distillat d'alcoolature parfumée, ou brume florale, qu'il nommait habituellement

*brume de jardin* — une essence volatile qu'il produisait à partir de fleurs, de feuilles, de racines, pour en extraire l'empreinte subtile. Celle-ci, qu'il venait de rater pour la bouche, pouvait convenir pour la peau, le linge ou la maison. Le parfum était nuancé : herbacé, résineux, citronné. La mélisse, une pointe d'angélique, un soupçon de verveine. Quelque chose de vert et de frais, comme un souvenir du midi.

Il resta un instant à humer ce processus à l'œuvre.

Parfois, c'était dans ces échecs que les meilleurs mélanges prenaient naissance.

Le vent avait faibli.

Il était décidé à écrire à Léna Plessis-Kermeur.

\*

Ils avaient organisé leur départ en peu de temps. Deux semaines à peine. Les circonstances s'étant présentées, l'Alchimiste avait décidé de les suivre. Le temps, après tout, avait sa propre logique. Du reste, la période convenait fort bien à un séjour en Bretagne. L'automne engagé, la péninsule retrouvait sa palette assourdie : les matins s'emplissaient de brume, les pluies arrivaient par bourrasques, et les vents d'ouest se faisaient plus fermes.

Ils partirent un matin gris, à l'aube, dans la camionnette brinquebalante de Silène, dont les flancs patinés disaient les années de chemins détournés. L'odeur de plante sèche et de tabac froid y régnait en silence. Le coffre était encombré de matériel hétéroclite : caisses en plastique, bocal vides, bassines, un moulin manuel, une réserve de graines, quelques toiles de séchage, une canne à pêche, des bottes, des bouteilles et des fioles étiquetées à la main.

Silène profitait du voyage pour saluer un vieil ami. Il évoquait

cette connaissance avec une pointe d'affection discrète. L'homme avait deux passions : le surf et la musique. Plus jeune, il traînait une douleur au dos, tenace, envahissante, qui s'était muée avec les années en véritable infirmité. Ses nuits, il devait les passer les jambes suspendues. Aujourd'hui, il ramassait du sel sur les côtes du Morbihan. Le mal de dos, disait-il, s'était évaporé. Le sel, la mer, le vent, la patience ou les postures de travail, telles une kinésithérapie de terrain, avaient eu raison de ses douleurs, là où les plantes avaient échoué. Silène en parlait avec un mélange d'humour et de résignation, comme d'un échec personnel — quoiqu'il se refusât toujours à présenter sa pratique d'herboriste comme thérapeutique. Les pierres contre lesquelles son ami avait pour habitude de s'allonger y étaient aussi peut-être pour quelque chose. Silène avait toujours douté des vertus de la lithothérapie, mais reconnaissait volontiers que certaines pierres — chauffées, polies, portées au corps — restituent des choses. Des infra-rouges, ou vibrations. Une mémoire peut-être. S'il ne les expliquait pas, il ne pouvait douter de leurs effets, en certaines circonstances. Intérieurement, l'Alchimiste songea aux pratiques aussi anciennes que controversées consistant à se tenir contre un mégalithe, pour jouir de ses bienfaits. De même que les murs d'un jardin bénéficient aux plantes, auxquelles ils restituent leur chaleur.

Un troisième passager avait pris place : Natrrix, un ami de longue date de l'Alchimiste, compagnon de pensées et de désaccords féconds. Ils s'étaient rencontrés deux décennies plus tôt dans le « pays noir », en terre de Haine. Ensemble, ils avaient organisé des rencontres, des concerts, des performances indisciplinées, où se croisaient artistes, poètes, programmeurs, philosophes, jardiniers et pédagogues.

Il avait en commun avec l'Alchimiste son prénom, mais son alias d'artiste était devenu une seconde peau. Ce nom de serpent, fluide et froid, appréciant les milieux humides, disait à la fois un physique et une attitude, et rappelait ces années où il entretenait, chez lui, une collection de reptiles vivants, parfois invités dans ses dispositifs artistiques.

Natrix enseignait lui aussi dans quelques écoles d'art, où il tentait, tant bien que mal, de maintenir une brèche dans le béton académique. Ils partageaient cette même obstination romantique : celle de croire encore que l'art, en tant que regard, pensée et pratique, pouvait nourrir une autre façon d'habiter le monde. Loin du formalisme d'un art autonome, coupé de la vie, ils revendiquaient une tradition d'un art pensé comme processus, expérience et praxis, informant le réel et l'existence, fidèle à l'adage selon lequel « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ».

Natrix s'était joint au voyage car il était l'occasion d'un entretien avec Marco Verdella, jardiniste, historien des jardins et essayiste, que lui et l'Alchimiste projetaient de rencontrer depuis longtemps. Installé une partie de l'année entre la Normandie et la Bretagne, il y organisait un cycle de rencontres sur l'art des jardins. Son approche philosophique du paysage, magistralement commentée dans plusieurs ouvrages, était pour les deux amis une référence majeure, qui avait nourri leurs spéculations, recherches et cours. Le rendez-vous avait été pris avec l'évidence d'une occasion synchrone.

Cocasse, le trio ne manquait pas d'allure. Mais leur assemblage avait quelque chose de délicieusement improbable. Leurs styles s'accordaient peu, sinon dans ce qui les excédait tous : une certaine inadaptation au monde.

Silène, d'abord, tenait du druide échappé d'un herbier oublié : barbe épaisse, poivre et sel, tombant en cascade jusque sur le col de ses chemises informes ; lunettes cerclées, vêtements amples, et ce pantalon cargo aux poches toujours pleines de couteaux pliants, bouts de ficelle, pierres, racines, parfois vivantes. Sa démarche était celle d'un homme qui, depuis longtemps, avait cessé de marcher en ligne droite. Il semblait traîner la nature avec lui, jusque dans l'habitable.

À côté de lui, Natrix tranchait. Tout en angles, silhouette noire, rigide, précise. Sa barbe était rasée de près, nette. Deux piercings, discrets mais inévitables, punctuaient ses joues, en moderne appareil. Sous

la veste, un col sombre, souvent roulé, absorbait la lumière comme un gouffre. Un pantalon noir, fuselé, presque gainant, couvrait ses jambes comme une seconde peau. Aux pieds, des chaussures noires, épaisses, modernes, sans fioritures. Il émanait de lui une rigueur froide, une modernité sans concession, nourrie d'une esthétique cybernétique et d'un romantisme noir, autant que d'une ascèse intérieure. Son silence était géométrique.

L'Alchimiste, quant à lui, faisait office d'élément médian, voire de liant. Il portait l'élégance discrète des chercheurs d'un autre temps. L'allure d'un professeur échappé de sa salle de cours, ou d'un musicien ayant oublié de raccrocher. Il portait, selon l'humeur ou la saison, une veste de cuir patinée par les années ou un vieux tweed anglais râpé, au col lustré par l'usage. Une écharpe, toujours, nouée sans soin véritable, jetée là pour couper le vent ou l'oubli. Ses sacs, en cuir fatigué, parlaient pour lui : coutures distendues, poches ouvertes sur des carnets, flacons, papiers repliés, une playlist nichée dans un vieux téléphone, où se mêlaient ballades folk, indie-pop mélancolique, noise-rock, glitch-pop, minimalisme contemplatif et drones modulaires. À ses pieds, des chaussures fines, en cuir brun, qui avaient connu la pluie, la boue, la scène. On devinait l'homme de bibliothèque autant que le marcheur, un pied dans les textes, l'autre dans la lande. Rien d'élégant au sens strict, mais une cohérence, une discrétion un peu défaite, comme s'il s'était constitué une tenue à force de voyages, d'oubli, de rémanences.

Ensemble, ils formaient un convoi hétéroclite, comme tiré d'un récit parallèle : le pêcheur-botaniste nomade, le penseur du vivant et de la machine, le promeneur érudit. Rien ne semblait les rapprocher, si ce n'est peut-être leur manière de refuser les assignations — et de chercher, chacun à sa manière, à traverser le réel. Et leur amour du végétal.

La route s'étirait lentement. La camionnette tanguait dans les virages, haletait dans les côtes, ronronnait sur les plateaux. Silène tenait le volant d'une main, l'autre posée sur le pommeau, un cure-dent au coin des lèvres. Il parlait peu. L'Alchimiste observait le paysage défiler,

après plusieurs heures de conduite sur d'ennuyantes autoroutes ; enfin les lignes pâles des champs, les bosquets humides, le bocage, les arbres solitaires. Il espérait que la camionnette tiendrait jusqu'à bon port. Silène, lui, semblait n'en douter à aucun moment. Il expliquait parcourir plusieurs pays « avec elle », chaque année, comme on parlerait d'un cheval de trait.

Sur les panneaux et sur la carte, les noms des villages et hameaux défilaient : Kergoat, Kerfresn, Kerdreux, Sauzon. Chacun gardait trace de l'arbre qui l'avait nommé. Les toponymes étaient des prières fossiles. En Bretagne, ces noms disent encore le bois : *koad* pour la forêt, *derv* pour le chêne, *fresn* pour le frêne, *salic* pour le saule.

Ailleurs, par-delà l'Armorique, d'autres racines affleuraient : *Cassanos*, le chêne ; *Betulla*, le bouleau ; *Salix*, le saule. Les Romains les avaient latinisées, mais le chant premier demeurerait. De ces mots étaient nés des milliers de lieux : Le Chesnay, Chêne-Ferron, Le Boulay, Les Bouleaux, Sault, Saucourt. Chaque région gardait ses arbres pétrifiés dans la langue.

La Bretagne disait *Kerfresn*, la Bourgogne *Fresnay*, la Champagne *Saulx*, la Belgique *Bouillon*. Partout, c'était le même souffle : une forêt invisible sous les pas — ou son négatif : *Le Rœulx*, « l'espace défriché ». Il se demanda si l'Europe entière n'était pas une immense carte d'écorce, dont les noms seraient les anciennes nervures.

Dans l'habitable, l'ambiance alternait entre silences contemplatifs et discussions passionnées. Même s'il ne voulait trop en dire — par prudence, ou par respect pour l'opacité encore fragile de sa piste —, l'Alchimiste expliqua plus en détail les raisons premières de ce voyage. D'abord par bribes, puis plus franchement.

Il évoqua Foillan, l'Irlande, les pierres, et leurs signes. Le nom d'Élise Kermeur, puis celui de sa descendante, Léna. Les travaux retrouvés, la figure de Windham, la conférence de 1967. Il expliqua que certaines recherches, à la lisière de l'anthropologie et de la botanique, semblaient établir un pont inattendu entre l'architecture mégalithique, les

savoirs rituels, les plantes et l'écriture oghamique, dans un rapport pourtant anachronique.

Silène fronçait les sourcils, attentif, sans commenter. Natrix plongeait son regard dans le paysage, tentant de comprendre les liens que tissaient son ami.

Pour appuyer sa démarche et situer le champ d'investigation, l'Alchimiste convoqua autant des spécialistes reconnus — Pierre Lieu-taghi, Françoise Le Roux, Damien McManus, Bernard Rio — que des voix aux marges de l'érudition. Robert Graves notamment, et son essai aussi troublant que connoté, *The White Goddess*, publié en 1948. Graves y décrivait une poésie lunaire, féminine, un savoir druidique disséminé dans l'alphabet oghamique, lui-même lié aux arbres, aux cycles, à une mémoire sacrée perdue. Puis les travaux de John Michell, archéologue hétérodoxe britannique, obsédé par les *leylines* et la géométrie sacrée, qui voyait dans les sites anciens les traces d'un système de connaissance disparue. À travers eux, il désignait une constellation de pensées, souvent jugées fantaisistes, mais auxquelles faisaient écho les néodruides contemporains dans leurs tentatives — brouillonnes, mais insistantes — de reconstituer une cartographie sensible faite de plantes, de signes et de pierres.

Il regardait droit devant, sans chercher l'assentiment. Il se contentait de tisser des liens entre des faits, des croyances, des champs d'intérêt. Ce qui l'animait d'abord était une meilleure connaissance des pratiques spirituelles du siècle de Foillan, mais par-delà, il sentait qu'il y avait davantage à sentir et comprendre.

Silène, la tête doucement inclinée, se taisait. L'Alchimiste savait qu'il comprenait.

— Le folklore est une science, aussi populaire soit-elle, dit enfin le conducteur. Inutile d'en douter. C'est comme la cuisine ! Qui douterait de la cuisine ?

Il poursuivit :

— La distinction entre savoir et croyance : là est le débat. Certains ne s'en encombrent pas. Et puis, aucune science n'est absolue ou définitive. Chacune livre une vérité possible, et dans le même temps, ajoute du mystère à ce qu'elle éclaire. C'est sa force. Reste à la raisonner, à la questionner, sans jamais la prendre pour argent comptant.

Silène soulignait un aspect intemporel et particulièrement actuel du savoir, par nature relatif. Ou l'incertitude même de toute vérité, sa remise en cause post-moderne, la coexistence fragile des systèmes de pensée à l'âge contemporain, l'évolution des structures ou paradigmes scientifiques, les frontières fines entre le savoir et le croire.

Ce qui se jouait là, c'était aussi le lien entre science et spiritualité, qui devint la trame d'une nouvelle discussion. Natrix y trouva matière à un nouveau plaidoyer en faveur de la pensée extrême-orientale : le lien entre connaissance et vacuité, la sagesse du retrait, cette manière d'habiter le doute comme une clairière, plutôt que de chercher à le combler. Il évoquait le zen, ses paradoxes limpides, sa patience sèche ; les jardins-mondes de Kyoto, le souffle de la pratique, et des vertus de la discipline. L'Alchimiste connaissait ce versant de Natrix, qui disait un besoin de spiritualité, et donc un manque, dont souffrait le monde — l'Occident du moins. Le zen n'était pas pour lui une grille de lecture de plus, mais une possibilité de vie — un style de présence.

La conversation n'alla pas plus loin. Un tournant dans le chemin, puis une montée lente bordée de vieux murets, marquèrent la fin du trajet.

La camionnette ralentit, puis s'arrêta dans un crissement doux de gravier. Devant eux, nichée dans un repli de hameau, à l'arrière de ce qui semblait être un ancien presbytère, se tenait une maison de pierre sombre, aux murs trapus marqués de lichen, et couverts d'un lierre ancien dont les feuilles, déjà blondies par les premières fraîcheurs, frémissaient au vent. Un escalier de trois marches menait à une porte en bois peint, délavée par les saisons.

Un chat roux les observa depuis le rebord d'une fenêtre.

Silène coupa le moteur, laissa un silence s'installer. Il le rompit de son ton enjoué :

— Fin du voyage, messieurs les chercheurs de vérité ! Notre augure, l'assistance géolocalisée, est formelle : c'est ici !



# VI

Ils traversèrent le petit jardin aux herbes folles, longèrent le flanc d'un mur moussu. Des fleurs fanées se mêlaient à des touffes de consoude. Les volets, mi-clos, laissaient deviner une habitation de bonne taille, qui conservait la modestie d'un autre temps, intacte, jamais vraiment modernisée. Pas de mouvement, ni de signe de vie. Elle semblait inoccupée.

Ils s'arrêtèrent près d'un portillon grinçant, hésitants. C'est Silène qui s'enhardit, s'avança de quelques pas. Il allait frapper à la porte, quand une silhouette apparut de l'autre côté du jardin.

Une vieille femme, couverte d'un châle, portait une bassine en zinc pleine d'épluchures. Son visage, marqué, s'ourlait de rides en éventail. Elle détourna d'abord les yeux, feignant de ne pas les voir.

— Bonjour, lança l'Alchimiste. Pardon de vous déranger. Nous cherchons Léna Plessis-Kermeur. Elle habite bien ici ?

Elle se redressa, lentement, comme lasse de devoir répondre. Son regard passa brièvement sur eux, méfiant peut-être, ou simplement fatigué. Puis, sans rien dire, elle posa la bassine sur un muret, fit le tour de la maison d'un pas traînant, et cria d'une voix rauque :

— *Roussette ! Ya du monde pour toi !*

Quelques secondes passèrent. Puis, sur le seuil d'une porte, à l'arrière de la bâtisse, côté jardin, apparut une jeune femme.

Elle descendit les marches de pierre, l'air intrigué, sans hâte. Ses

cheveux, d'un auburn mat, fins, étaient noués à la va-vite dans le dos. Une mèche s'en échappait, tombant sur la tempe, qu'elle effleura de son gant maculé de terre. Le visage était clair, parsemé de quelques taches de rousseur. Des traits fins, un regard franc. Ses joues rougies trahissaient l'effort. Sans doute l'avaient-ils interrompue dans sa tâche. Elle portait un vieux jean serré dans une paire de bottes usées par les saisons.

Juste derrière elle, un homme était apparu sur le seuil.

Plus jeune de quelques années ; c'était du moins l'impression qu'il donnait. Mince, le port droit, les épaules souples. Sérieux, il observait la scène sans intervenir, en retrait, mais attentif. Sa présence n'était pas intrusive, mais posée, discrète. Il se tenait légèrement en biais, une main dans la poche de son pantalon en toile, l'autre tenant un bol.

— C'est moi, dit la jeune femme.

Sa voix était nette, douce, le grain un peu cassé. Elle s'était arrêtée à quelques pas, et les regardait à présent tous trois, l'un après l'autre, comme pour deviner, dans les visages, lequel était celui qui l'avait contactée. L'Alchimiste s'avança à demi, un léger mouvement du menton, et elle hocha simplement la tête. Ils se serrèrent la main. L'Alchimiste introduisit ses compagnons.

— Léna, répliqua-t-elle, sans cérémonie. Et lui, c'est mon frère, Yann.

Le garçon esqua un bref salut, presque imperceptible. L'Alchimiste perçut quelque chose de plus tranché que de la simple réserve — une vigilance. Il se tenait légèrement en retrait, sous la treille où s'agrippaient les dernières feuilles de vigne.

— Suivez-moi, dit Léna. On sera mieux dans le jardin.

Elle les fit passer par un portillon disjoint, qui grinça doucement. Le jardin s'étirait derrière la maison, large bande d'herbe inégale, ponctuée de massifs et d'outils abandonnés. Un vieux chariot rouillé dormait contre le tronc d'un noyer. Devant un petit hangar, sur une allée pavée, une camionnette portait l'inscription « Pépinière Kerflora ». Près du mur, une table ronde en métal blanc, rongée par l'oxydation, était flanquée de plusieurs chaises bancales. Le soleil perçait par intermittence, lavant les couleurs et projetant sur la pierre des ombres mobiles, feuilletées.

— On trie la maison, dit-elle en s'asseyant. Nous n'y habitons plus depuis des années. Il y a tout un tas de choses... souvenirs, papiers, livres, objets. Certains à garder. D'autres à laisser partir.

Elle dit cela sans amertume. Presque comme une tâche méthodique, nécessaire, qu'elle abordait avec ce mélange de soin et de détachement qu'imposent les héritages familiaux. L'Alchimiste, Silène et Natrix s'installèrent. Chacun prit sa place sans échanger de mots, comme s'ils étaient entrés dans un espace réservé et attendaient l'autorisation pour prendre la parole. Silène sortit son tabac, qu'il se mit à rouler.

Yann réapparut, portant un plateau émaillé sur lequel reposaient une théière et quatre tasses. Il le posa sur la table sans un mot, sans même un regard pour les visiteurs, puis repartit aussitôt vers l'intérieur, refermant doucement la porte derrière lui.

L'Alchimiste le suivit des yeux. Une distance flottait dans l'air, comme une tension muette. Il se demanda si cette froideur était liée à leur présence, ou si elle venait d'autre part — de ce que représente une maison qu'on vide, des secrets qui dorment encore dans les coins.

Léna se pencha, et attrapa une large boîte de bois rectangulaire, patinée par le temps. Elle la posa sur la table.

— Je l’ai retrouvée dans le bureau. C’était à Élise.

Les montants étaient noircis, les assemblages relâchés, et sur un côté subsistait une étiquette jaunie, griffonnée d’une écriture nerveuse.

Elle en souleva le couvercle : l’air en sortit comme d’un grenier, chargé d’odeur de papier ancien, de cire sèche et d’un reste de camphre. Des chemises cartonnées s’entassaient, certaines gonflées de feuillets, d’autres aplaties par des décennies de sommeil.

C’étaient principalement des documents des années soixante et septante. Correspondances, notes, programmes. Des papiers liés aux activités d’Élise au sein du Eolas Circle, notamment. « Il y a peut-être des choses qui vous intéresseront », ajouta Léna.

Après un temps d’arrêt, elle leva les yeux vers l’Alchimiste, et lui demanda de préciser à nouveau l’objet et le cadre de son investigation. Ce qui l’avait conduit jusqu’ici.

L’Alchimiste prit une inspiration, comme pour ordonner ses pensées. Il redit le cheminement de sa recherche, depuis les premières mentions de Windham, jusqu’à la notice nécrologique d’Élise, en passant par la découverte du Eolas Circle et la piste de la Société Française d’Ethnopharmacologie. Il parla des liens pressentis entre pierres, plantes et ogham, de cette intuition qui l’avait conduit jusqu’ici.

Léna écoutait, le menton légèrement baissé, ses mains posées à plat sur la caisse.

— Ma grand-mère... oui, elle a été membre du Eolas, confirmait-elle. Mais elle avait aussi d’autres engagements. C’est ce qui l’a amenée, plus tard, à co-fonder la Société Française d’Ethnopharmacologie. L’amour des plantes... je crois qu’il n’avait pour elle pas de limites. Et elle ne les voyait pas seulement comme des bienfaits de la nature, ou des remèdes pour le corps. Elle cherchait, à travers elles, d’autres formes de soin.

Elle marqua une pause, ses yeux fixant un point dans le jardin.

Silène hochait lentement de la tête. Sans rien ajouter, il signifiait la comprendre.

— Pour elle, reprit Léna, l'âme et le corps ne pouvaient être séparés. C'était évident. Les plantes avaient leur rôle dans cette union, tout comme les gestes, les rites... Elle s'intéressait aux cultures, aux peuples qui avaient su préserver ces savoirs. C'est ce qui l'a menée vers l'ethnopharmacologie.

L'Alchimiste saisit l'occasion.

— Et l'ogham ? demanda-t-il. Les liens entre les plantes et cette écriture... Vous savez si elle a travaillé sur ce sujet ? Ou si le Eolas Circle avait des recherches précises en ce sens ?

Léna releva les yeux, puis secoua doucement la tête.

— Je ne sais pas. C'est possible. Je n'ai jamais pris les activités du Eolas très au sérieux.

Elle poursuivit :

— Et puis, Élise ne partageait les choses qu'à demi-mot. Je ne connais d'elle que ce qu'elle a bien voulu me livrer. Elle m'a donné énormément, mais une partie de sa vie reste pour moi un secret, que j'ai toujours voulu respecter.

Elle avait dit cela sans détour, mais avec une inflexion qui laissait planer un doute. Non qu'elle mente — l'Alchimiste sentit qu'elle était sincère sur son ignorance —, mais il y avait dans sa voix comme une retenue, la prudence de celle qui pressent que certaines choses ne se transmettent pas à la légère.

Sentant poindre, dans la voix de Léna, la mélancolie, qui risquait de faire basculer l'entretien vers un silence pesant, l'Alchimiste choisit de ramener la conversation sur un terrain plus vivant. Il l'interrogea sur ses liens avec Élise, autant sur le plan familial que dans le domaine botanique, puisque sa thèse en portait la marque.

Léna eut un bref sourire, comme si elle replongeait d'un seul coup dans un temps plus doux.

— Élise nous a élevés, mon frère et moi. J'avais six ans quand nos parents sont morts. Ce n'est pas quelque chose que j'aime raconter, mais... c'est ainsi. Elle a pris notre main et elle ne l'a plus lâchée.

L'Alchimiste remarqua que son regard glissait vers la maison. Pensait-elle à ce que cette bâtisse avait représenté pour elle ? Ou cherchait-elle du regard son frère, dont l'attitude en retrait semblait porter une réserve instinctive envers ces visiteurs du Nord ?

Elle marqua une pause, puis reprit, plus doucement :

— Les plantes faisaient partie de sa vie comme on respire. Il n'y avait pas de rupture entre elles et le reste. Dès l'enfance, elle nous a familiarisés avec elles, sans en faire une leçon. C'étaient des promenades, des observations. On s'arrêtait pour sentir une feuille, noter un parfum. Elle nous faisait tenir l'herbier, presser les fleurs entre deux feuillets, nommer les arbres. On ramenait des boutures, des graines, des petits pots de terre qu'on alignait sur le rebord de la fenêtre. Et puis, on utilisait ces plantes de toutes sortes de façons.

Un instant, son regard s'éclaira. Elle expliqua qu'à certaines occasions, Elise l'emmenait plus loin. De vrais voyages, dans d'autres régions, à l'étranger. Ils étaient justifiés par des rencontres, des visites, des recherches, mais il y avait derrière une autre intention : montrer à ses

petits-enfants comment d'autres peuples, d'autres traditions, prenaient soin de leur corps et de leur esprit par l'usage des plantes, nourricières ou thérapeutiques. Elle observait tout, posait des questions dans des langues qu'elle maîtrisait à peine, et notait sans relâche. Léna expliqua comment cette façon d'aborder la botanique, par l'usage, par la culture, l'avait fascinée. Et cette fascination était peu à peu devenue une vocation. À l'université, elle avait librement mêlé botanique et anthropologie, cherchant à comprendre les plantes non seulement pour ce qu'elles étaient chimiquement, mais pour ce qu'elles représentaient, symboliquement et socialement, dans les communautés qui les utilisaient. De cette approche hybride étaient nées sa thèse et plusieurs articles, qui tentaient de restituer quelques-uns de ces savoirs croisés.

Elle referma le couvercle de la caisse, comme on protège une source.

— Vous pouvez consulter tout ça, dit-elle en désignant le contenu. Photographier ce qui vous semble utile. Mais... je préfère conserver les originaux. Je sais que vous en prendriez soin, mais parmi toutes les choses qu'on doit trier dans cette maison, c'est une pièce d'importance. Je ne veux pas la voir partir.

L'Alchimiste inclina légèrement la tête.

— Merci, dit-il simplement.

La jeune femme lui proposa de s'installer dans le bureau.

— Mais vous préférez sans doute le parfum de l'armoise à celui d'années de poussières.

L'Alchimiste lui sourit et confirma qu'il était là bien installé, au jardin, si le ciel lui autorisait ce moment d'étude, en l'épargnant de la

pluie.

Léna poussa la caisse vers lui.

Il l'ouvrit avec précaution. Les papiers, disposés sans ordre apparent, semblaient attendre qu'on leur redonne une chronologie. Il s'installa, sortit son carnet, son appareil photo, et se mit au travail.

Silène et Natrrix le rejoindraient plus tard. Ils gagneraient entre temps leur logement et longeraient la côte pour ramasser le goémon rejeté par les grandes marées d'automne.

Les heures passèrent, ralenties par la minutie nécessaire. Feuillet après feuillet, il entra dans une autre époque : lettres dactylographiées à l'encre noire, pages couvertes d'une écriture serrée, cartons d'invitation aux couleurs passées, comptes-rendus annotés en marge. Chaque document ouvrait une porte ; certaines se refermaient aussitôt, d'autres laissaient filtrer un détail qui piquait l'attention. Quoique, au fond, il ne sût dire ce qu'il cherchait, précisément. Çà et là des usages rituels en lien avec des pierres apparaissaient, mais nulle part, il n'était question d'ogham. Il avait la sensation de suivre une piste sans issue, dans laquelle il s'égarait, pas à pas.

Lorsqu'il leva enfin la tête, la lumière avait changé. Le jardin s'était adouci dans l'ombre du soir, et le parfum humide de la terre montait déjà des massifs. L'après-midi avait glissé tout entière dans cette caisse de bois.

\*

Ils s'étaient retrouvés, à la suggestion de Léna, dans un petit établissement du bourg, à peine éclairé d'une enseigne de bois peinte à la main. Ce n'était ni un restaurant au sens strict ni un café à la mode, mais un de ces lieux où l'on sert encore la soupe du jour dans de grands bols épais, où les tables de bois lustré par les années portent la patine de mille

repas. Dans l'air flottait un mélange discret de fumet de poisson, de beurre fondu et de cidre tiède. Derrière le comptoir, une femme au tablier de toile passait de la cuisine à la salle avec l'aisance de celle qui connaît ses habitués par leur prénom.

On leur apporta du pain noir, une terrine aux herbes, des moules dans leur jus clair, relevé de fenouil sauvage. L'ombre des poutres basses se découpait sur leurs visages, adoucissant les expressions. Peu à peu, la conversation, d'abord mesurée, s'anima, et finit par trouver son rythme. Les sujets glissaient de la Bretagne à la Belgique, des paysages aux savoirs anciens, du travail des plantes aux itinéraires de chacun. Natrix laissait filer quelques pointes d'ironie qui faisaient sourire Léna, qui ne percevait pas toujours le premier degré de ses quelques propos radicaux. Même son frère, jusque-là campé dans une méfiance muette, semblait s'être détendu. La bonhomie tranquille de Silène, ponctuée de gestes larges, et l'entrain discret de l'Alchimiste, avaient fini par lever une partie de ses défenses. Il devait bien admettre que ces trois Belges n'avaient rien des fouineurs indiscrets qu'il avait imaginés, et qu'ils semblaient davantage mus par la passion que par l'intérêt.

Le repas s'étira, adouci encore par les verres de chouchen que la patronne leur proposa, et par une bouteille que Silène avait tirée de son sac : une alcoolature d'herbes aux reflets dorés, qu'il se garda bien de détailler. La liqueur, chaude et sèche en bouche, mêlait des notes d'angélique, d'écorce et de fleurs séchées, avec une profondeur boisée qui s'attardait longtemps. On en but à petites gorgées, et le parfum des plantes sembla mettre autour de la table une clarté nouvelle. Seul Natrix, abstinent depuis plusieurs années, goûtait au plaisir de cette compagnie sans emprunter la voie éthylique. Les rires vinrent plus facilement, les silences aussi — jamais pesants.

En quittant l'auberge, la nuit les enveloppa d'une humidité douce. Les volets clos, les pavés brillants, le parfum salin porté par le vent rappelaient qu'ici, la mer n'était jamais loin. Ils s'apprêtèrent à prendre congé devant la place déserte.

Silène, Natrix et le frère avaient glissé de la voile aux récits de navigation, puis à la littérature de voyage, avant que la conversation ne dévie vers des exploits sportifs dont on ne savait plus s'ils concernaient la mer, la terre ou les deux. L'alcool aidant, les transitions s'étaient dissoutes. Dans l'élan brouillon de leur échange, il fut même avancé — avec un sérieux goguenard — qu'au vu du climat géopolitique, un axe Bretagne–Wallonie, via la Normandie, ne serait peut-être pas la plus insensée des alliances. On aurait dit qu'ils ne savaient plus très bien de quoi ils parlaient, mais qu'ils en goûtaient le rythme et la chaleur.

Plus terre à terre, Léna poursuivait sa discussion avec l'Alchimiste. Se livrant avec moins de filtre, elle en vint à raconter plus sincèrement ce qu'elle avait tu plus tôt.

L'histoire qu'elle livrait d'ordinaire — celle de parents morts jeunes — n'en disait pas toute la vérité. Sa mère, expliqua-t-elle, était atteinte de sclérodémie systémique, maladie du tissu conjonctif, caractérisée par une fibrose et des anomalies vasculaires de la peau, des articulations et des organes. Elle avait vu sa santé décliner sur plusieurs années. Soucieuse d'accompagner son enfant, sa grand-mère, Élise, déjà dépositaire d'un savoir profond sur les plantes, s'était acharnée à en explorer chaque recoin. Non pour trouver une guérison — elle savait que ce n'était pas possible —, mais un apaisement : soulager la douleur, alléger la fatigue, maintenir l'esprit dans une clarté qui ne se laisse pas envahir par la peur. Elle cherchait dans les infusions, les macérations et les onguents un réconfort qui s'adressait au corps autant qu'à l'âme.

Léna, qui n'avait alors que six ans, ne gardait que des images brèves : les mains de sa grand-mère dans un panier de feuilles, l'odeur d'un bouillon, une cuillère tiède approchée des lèvres pâles de sa mère. Son frère, plus jeune de trois ans, n'avait guère connu que la silhouette fatiguée de cette figure maternelle.

Leur père, incapable de porter ce fardeau, s'était peu à peu effacé. Les voyages et l'alcool l'avaient emporté loin d'eux, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un souvenir incertain, ni mort, ni vraiment vivant à leurs yeux.

C'est dans ce vide qu'Élise avait puisé une nouvelle détermination, fondant peu après la Société Française d'Ethnopharmacologie. Une manière de donner forme, dans le monde, à ce qui jusque-là avait été un combat intime.

Avant sa mort, poursuivit Léna, elle avait laissé à ses petits-enfants une longue lettre, ni testament ni confession, mais un texte où se mêlaient poésie, observation et réflexion, au terme d'une vie bien remplie. Elle y tissait ses idées sur l'unité du corps et de l'âme, sur cette circulation invisible qui fonde la santé véritable.

Léna sortit de son sac une enveloppe soigneusement fermée. Elle en contenait un fac-similé. Elle la tendit à l'Alchimiste, disant seulement qu'elle méritait d'être lue, et qu'il saurait, sans doute, en percevoir la justesse.

Les lampes de la taverne projetaient sur les pavés humides des reflets de cuivre. Le sel, l'alcool, la chaleur des voix et les souvenirs avaient fini de délier les tensions.

Tous se saluèrent, chaleureusement, avant de regagner le silence de la nuit, pour y trouver le repos. Chacun avait à faire, le lendemain.

L'Alchimiste, lui, emportait un poids nouveau dans la poche intérieure de sa veste : une lettre à lire. Une voix à entendre, d'outre-vie. Et peut-être, un fil supplémentaire à tirer dans l'écheveau de son enquête.

\*

C'est la tête lestée de fatigue qu'il gagna le lendemain l'îlot de Saint-Cado. Une petite chaussée de pierre y menait, comme un trait tiré sur l'eau. Au centre, la chapelle se tenait, humble et solide, flanquée d'un calvaire et d'une fontaine où la mer venait parfois se mêler à l'eau claire.

La veille, Léna en avait parlé avec tendresse : chaque année, depuis l'enfance, elle participait là-bas au « pardon », cette fête où se mêlent procession, prière, musique et danse. Rien d'autre qu'une fidélité à des gestes immémoriaux, disait-elle, mais qui lui avaient donné, dès petite, le sentiment d'appartenir à une communauté. Les pas, les chants, les cercles de danse : tout semblait redire qu'un lieu ne vit que par ce qu'on y répète, par ce qu'on y relie.

Il resta un moment à regarder la fontaine, se demandant ce qui avait précédé ce lieu : quelle présence plus ancienne dormait encore sous la pierre et la prière. Saint Cado avait-il choisi cet emplacement au hasard ? Ou bien avait-il, comme tant d'autres, occupé un lieu déjà sacré, connu pour la force de son eau ? Il n'était pas rare que les missionnaires, au temps du premier christianisme, s'installent là où les druides priaient avant eux — dans les clairières, près des sources, là où se dressait une pierre ou un chêne. La foi nouvelle n'effaçait pas l'ancienne : elle s'y greffait.

On dit d'ailleurs qu'en Bretagne, les premiers missionnaires n'avaient pas détruit les bois sacrés. Ils s'y étaient installés. Là où se dressaient les chênes des anciens dieux, ils avaient planté des croix. L'arbre demeurait, transfiguré, mais porteur du même souffle : un lieu où la parole se liait à la sève. Les flamines devinrent évêques, aux druides se substituèrent des moines. Rien ne changeait que le nom du mystère. Sous la prière, la forêt continuait à parler.

Dans les villages, on disait encore : « Rien n'appartient à personne, tout revient à la forêt ». Ce n'était pas un proverbe, mais une loi. La forêt était le seuil du monde : on y naissait, on y priait, on y enterrait les siens. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, certains paysans bretons refusaient d'abandonner leurs rites sous le prétexte du progrès. « Nous célébrerons nos cérémonies comme avant », disait-on. Et dans la nuit, au bord des champs, la vieille Europe continuait de parler au vent.

L'Alchimiste gagna ensuite les pierres de Kerbourgneq, le long des côtes de la péninsule de Quiberon : quelques lignes de menhirs, puis

un cercle, comme suspendu entre le bourg et la mer.

Plus loin, sur le golfe, Er Lannic, plus singulier, lui apparut dans l'éclat du soleil rasant : deux cromlechs jumeaux, dont l'un se perdait déjà sous la marée, englouti. Les pierres dressées tenaient encore, mais la mer enserrait leurs bases ; on aurait dit qu'elles flottaient entre deux mondes, vouées à la patience des siècles.

Il se demanda encore quels usages avaient justifié et maintenu debout ces cercles de pierres. Lieux de contemplation, au sens premier d'« observer attentivement » — le *templum* signifiant à l'origine la délimitation d'un espace dans le ciel pour l'observation des augures —, de reliance et de rite, fort probablement. Une manière d'ordonner l'univers, tout entier, et d'habiter ce monde. Un espace qu'on trace pour dire : ici est le dedans — le sacré —, là le dehors — le profane, l'ordinaire. En Angleterre, parfois, un *henge* — un fossé doublé de son talus — ceint le cercle ; ici, la pierre seule tient lieu de limite. Mais partout, le même désir : couper, ordonner, orienter, désigner un centre, offrir à l'homme un axe autour duquel il puisse tourner.

Au milieu de la clairière, les anciens dressaient un arbre ou une pierre, à l'endroit précis où se croisent les souffles. Ce lieu n'appartenait à personne : il était l'ombilic du pays. Là, les vagues des mers intérieures rejoignaient la respiration des forêts. Les Celtes l'appelaient *nemeton*, les Romains *locus sacer*. Tout y semblait suspendu. On venait s'y tenir debout, non pour parler aux dieux, mais pour les écouter respirer.

Du henge au temenos grec, au nemeton celte et jusqu'à la cabane de l'enfant, ou même au jardin : toujours, couper l'espace, pour en réserver une portion, littéralement extra-ordinaire — espace de transfiguration, de projection et de rêverie. Combien de fois ne l'avait-il pas professé, dans son auditoire.

Il effleurait en silence ces pierres anciennes, comme si leurs aspérités pouvaient encore livrer un sens. Il songea à Jacob, dressant sa pierre de chevet et l'oignant d'huile pour, une fois consacrée, qu'elle devienne pilier, fondement. Josué, dressant son bloc au pied du chêne

comme témoin d'alliance. Les bétyles, ces pierres sacrées qu'on disait demeures divines. L'omphalos de Delphes, que l'on considérait comme le nombril du monde grec. La Lia Fáil, ou Pierre de Fal, en Irlande, l'un des cinq talismans apportés par les Tuatha Dé Danann, selon la mythologie celtique, où l'on couronnait les rois. Partout, la pierre s'était faite centre, et par elle le monde s'organisait.

Plus proche, lui revint en mémoire le cas truculent de Pougne-Hérisson, en Gâtine, ce village des Deux-Sèvres qui, dans un esprit gouailleur, s'était proclamé « nombril du monde ». Là-bas, un simple rocher de granit, apparu au milieu de la place, avait suffi à nourrir la légende. Depuis des années, les habitants en avaient fait le cœur d'un festival où l'on célébrait les contes et les récits : on dit que toutes les histoires du monde seraient nées de cette pierre, comme d'un centre originel. La prétention était joyeusement ironique, mais elle disait quelque chose de vrai : la pierre ne vaut pas seulement pour sa masse, inerte, mais pour le souvenir et la parole qu'on y attache, et pour la communauté qui choisit d'y reconnaître un centre.

Ce village n'était pas si éloigné de la Bretagne : peut-être ses compagnons de route accepteraient-ils le détour.

L'Alchimiste jeta un dernier regard au cromlech. Devant ces blocs obstinés, dressés contre le temps, il mesura la démesure de son propre désir : s'il le pouvait, il en érigerait un, lui aussi. Non pour défier l'éternité — elle ne l'attirait pas —, mais pour donner à son monde propre un centre, fixe, un point assez ferme pour résister à l'éphémère. Un cercle de pierres où viendraient se déposer mémoire et fidélité, où quelque chose de fragile, qu'aucun souffle ne devrait disperser, trouverait asile, et qui pourrait recueillir, abriter et reconforter les siens — s'ils en ressentaient le besoin.

Ou mieux valait-il planter un arbre : non pas dresser la pierre contre le temps, mais confier à la vie le soin d'enraciner la mémoire. Dans certaines traditions, on plantait une branche après chaque serment prononcé. Elle devait grandir à l'image de la parole donnée. Si

l'arbre séchait, le serment mourait. C'était aussi une manière d'écrire : de la volonté de voir la parole fleurir. L'arbre était le témoin, et le vent, le scribe.

Il resta un instant immobile, comme pour sceller ce vœu muet. Puis il se détourna.

Il consulta l'heure, et prit une profonde inspiration.

Ses tempes pulsaient de battements sourds, son cœur cognait avec une insistance inquiétante. Une chaleur pesante monta à sa nuque, qui se raidit. Un souffle court montait à sa gorge, comme si l'air se rétrécissait autour de lui.

Dans cette palpitation sourde, il enfouissait sa langueur.

Une aile sombre traversa le ciel bas : en un battement, l'horizon se voila — puis revint. Et avec lui, le crachin.



# VII

Un coup de feu le fit tressaillir.

Sec, claquant, il résonna dans les creux de la campagne, d'assez près pour que l'oreille en bourdonne.

Un second éclata presque aussitôt, suivi d'une salve plus nourrie, et d'un écho confus de cris et de clameurs. Une odeur de poudre, âcre et lourde, rampa dans l'air humide.

Des tambours résonnèrent, mais il ne parvenait pas à en situer la provenance. L'écho du vallon perturbait son appréhension de la scène, qui lui semblait devenir de plus en plus chaotique. Il devinait des centaines de personnes engagées dans l'action, devant, derrière, mais s'efforçait de rester au plus près de ses compagnons.

Le visage ruisselant de pluie, l'Alchimiste plissait les yeux ; devant lui, le paysage s'était noyé de fumée. Des volutes grises s'accrochaient aux haies, descendaient le long du talus, happant la vue. Il distinguait à peine la ligne des porteurs qui l'entouraient. Ses épaules brûlaient sous le poids des traverses ; la charge tanguait au rythme de leurs pas. Le terrain, irrégulier, se dérobaient par endroits sous ses semelles, et la pente accentuait l'effort.

Un coup de feu, encore.

Il achoppait dans des ornières toujours plus glissantes.

Un père tenait son enfant dans les bras ; l'Alchimiste croisa le regard apeuré du garçon, cheveux trempés, les mains sur les oreilles.

Un cheval surgit à sa droite, frôlant son coude. Il sentit le souffle chaud de l'animal, et le claquement métallique du mors. Plus loin, un autre passa au trot, hennissant, soulevant des éclaboussures. De l'autre côté du chemin, un étendard se leva au-dessus de la mêlée. Il flottait,

lourd de pluie, ses couleurs assourdies par la brume. L'Alchimiste n'en distinguait pas clairement l'effigie.

La sueur perlait sur son front, se mêlant à la pluie fine qui tombait depuis qu'ils avaient entamé la descente. Les plumes de son chapeau battaient dans le vent. L'épaisse étoffe qu'il portait accumulait la chaleur de l'effort, accentuant la moiteur qui gagnait sa nuque et ses mains. Il levait parfois les yeux, apercevant en contrebas le flot des silhouettes : cavaliers, tireurs, groupes serrés avançant au pas, tous enveloppés dans ce brouillard de poudre et d'eau.

Un cri bref, presque un ordre, claqua tout près. Les quatre porteurs s'immobilisèrent d'un même mouvement, la charge oscillant sur leurs épaules. Une voix, derrière eux, annonça le changement d'équipe. Des mains fermes vinrent saisir les traverses ; l'Alchimiste se dégagea, sentant ses muscles protester dans un frisson de fatigue.

À quelques pas, une cantinière se tenait debout près d'un tonnelet cerclé de fer porté par un cheval, un petit bidon à la bretelle. Il glissa quelques pièces dans la besace de cuir qu'elle portait à la taille. Elle hocha la tête et, d'un geste sûr, emplit quatre petits verres d'un liquide ambré qui exhalait un parfum mêlé d'anis et d'herbes. L'Alchimiste en distribua un à chacun de ses compagnons. Les verres s'entrechoquèrent dans un tintement discret, et le feu de la liqueur, avalée cul sec, se mêla à la chaleur encore vive de leurs muscles.

Autour d'eux, la « bataille » continuait. Les détonations, les fanfares, les ordres criés formaient une rumeur dense qui roulait entre les collines. C'est seulement lorsque le brouillard se dissipa légèrement qu'on vit, derrière les rangs de tireurs en uniforme d'époque, les bannières colorées des confréries et, au loin, le balancement doré des châsses portées en procession.

À mi-parcours, enfin, vint l'ordre de déposer la châsse. Les porteurs, genoux encore raidis, soulevèrent l'imposant reliquaire doré de ses traverses et le posèrent avec précaution sur son chevalet. L'objet, abritant depuis des siècles les reliques de Foillan, semblait luire

faiblement sous le ciel gris. On desserra les sangles, on ajusta les chapeaux, et les épaules endolories retrouvèrent un peu de liberté.

Tout autour, l'odeur de poudre céda la place à celle plus vive de la bière fraîche. À quelques pas, un petit bar improvisé sous un auvent de toile servait gobelets et verres moussants. Les confrères s'y pressaient, le manteau encore humide, les chaussures crottées. L'Alchimiste retrouva les siens, riant déjà de quelque anecdote des éditions précédentes. Les verres s'entrechoquèrent, et la première gorgée, fraîchement amère, eut le goût simple mais sûr d'une récompense gagnée.

La Septennale de Fosses-la-Ville n'était pas qu'un défilé religieux : c'était une mémoire vivante, un mélange de ferveur, de folklore et d'histoire. Tous les sept ans, les compagnies en armes de l'Entre-Sambre-et-Meuse et les confréries des régions voisines prenaient part à ce grand cortège qui, depuis 1566, portait en procession, à travers la ville et ses alentours, les reliques de Foillan, ici dénommé saint Feuillen, qu'abritait la collégiale du même nom.

Cet événement rappelait l'importance de la figure du moine irlandais, qui, vers l'an 650, avait fondé un monastère sur le territoire de Fosses, avec l'appui d'Itte Idoberge et de Pépin de Landen, de leur fille Gertrude et de leur fils Grimoald, maire du palais d'Austrasie. Le terrain, issu des domaines de cette famille des Pippinides, fut consacré à la vie monastique, et la communauté qu'il y établit devint, au fil des siècles, un foyer religieux et culturel majeur dans la région.

Le Rœulx, par l'intermédiaire de sa confrérie, y avait sa place de longue date, car c'est là, dans l'église Saint-Nicolas, que reposait une autre châsse de Foillan, son saint patron, assassiné en ces lieux vers l'an 655, selon la tradition. Liées par les faits, Le Rœulx et Fosses se retrouvaient chaque année lors de festivités rituelles, comme autant d'échos de l'histoire.

Cette année, la marche tombait plus tard qu'à l'ordinaire : l'automne avait déjà installé ses marques. Les averses éclataient sans prévenir, suivies de trouées de ciel pâle. Les herbes des talus luisaient de pluie,

et la terre collait aux semelles. Mais l'humeur restait large, joyeuse, chauffée par les fanfares, les coups de feu et les éclats de voix. Comme toujours dans ces processions, l'effort, la ferveur, le partage et la boisson liaient les hommes et les femmes plus sûrement que n'importe quel serment.

L'Alchimiste, légèrement en retrait, s'était adossé à l'un des piliers qui soutenaient l'auvent de ce bar de fortune. De là, il laissait son regard glisser sur ses compagnons, regroupés en grappes bruyantes autour du comptoir.

Un homme — un habitué, très probablement, au vu de l'aisance avec laquelle il naviguait de groupe en groupe — s'approcha, l'œil brillant. Sa large écharpe rouge lui barrait l'épaule, et sa moustache soigneusement taillée luisait encore d'humidité. Il leva son verre, et d'une voix chaude, il parla de la marche comme d'un héritage vivant — de ces rituels qui, à travers les siècles, lient les hommes d'un même geste, parce qu'ils nourrissent tout autant la force du corps que la mémoire de l'âme.

Ces mots restèrent suspendus dans l'esprit de l'Alchimiste. Ils faisaient remonter, presque à l'identique, une phrase de la lettre d'Élise Kermeur que Léna lui avait confiée la semaine précédente.

Il l'avait lue le soir même, à la lumière d'un réverbère. Et relue, le lendemain. Puis encore le surlendemain, comme on revient à un texte dont on n'a pas fini d'épuiser le sens.

Ces quelques pages portaient la marque d'une vie traversée par la joie comme par la souffrance, et d'un regard qui, au terme de son parcours, tentait de tisser ensemble l'ombre et la lumière. Elle y racontait que la perte de sa fille avait naturellement été sa plus grande épreuve, la plus déchirante, et qu'elle n'avait trouvé pour l'accepter et la surmonter d'autre recours que la patience, la discipline intérieure, et l'investissement dans le soin qu'elle lui avait prodigué. La présence et l'attention qu'elle avait ensuite accordées à ses petits-enfants, entre protection et éveil, avait été pour elle une mission salvatrice, la plus haute justification

de l'existence.

L'Alchimiste avait conservé de ces mots un frisson inquiet : il savait qu'aucune peine au monde n'égale celle de voir souffrir et mourir son enfant. C'était là, depuis toujours, son abîme secret, le vertige anxieux qui l'habitait. L'inéluctable sort de l'existence, ou la finitude de l'être : accepter la disparition ou la perte de ce qui nous est le plus cher. Ou, à l'inverse, consentir à sa propre absence — et à laisser sans secours ceux qu'on aurait voulu préserver, accompagner, sur qui l'on aurait voulu veiller, et dont il aurait fallu prendre soin.

Dans sa lettre, Élise parlait avec une poésie grave d'une tradition brisée : celle de l'éveil, de l'écoute et de la sensibilité au monde ; celle des pharmacopées et du soin, de l'hospitalité et de l'alliance entre âme et nature. Elle expliquait que le Eolas Circle avait cherché à la restaurer, autant qu'il était possible, face à ce que d'autres avaient, jadis, volontairement effacé.

Si cette entreprise de destruction de sens était caractéristique de notre époque, elle ne lui était pas propre. Faisant allusion à l'Eolas, elle évoquait, sans s'y attarder, un singulier recueil de savoirs perdu dans les remous de l'histoire, qu'ils n'avaient eu de cesse de vouloir réhabiliter. Il avait été constitué par un moine, il y a près de treize siècles, mais avait été détruit trois siècles plus tard par un autre. L'un avait œuvré à la préservation des connaissances païennes de son temps ; l'autre les avait retranchées, jugeant qu'elles devaient céder devant une médecine chrétienne soumise au salut divin. Ce dernier, écrivait-elle, « avait préféré livrer le corps et l'esprit aux seules herbes bénies par sa règle », écartant ce qui ne relevait pas de la grâce. Non pour sauver le corps contre la volonté de Dieu, mais pour en préparer l'âme. Ainsi, la science fut bridée pour ne pas concurrencer la foi, et nombre de savoirs glissèrent dans l'ombre. Cette destruction symbolique, disait-elle, fut l'une des plus dommageables de l'époque. L'Eolas avait entrepris de la réparer.

Mais, ajoutait-elle, « rien n'avait pu tarir la source » : reléguées aux marges, ces traditions avaient continué de circuler, de main en main, de bouche à oreille, à travers les siècles, nourrissant ici et là une

médecine plus moderne et consciente, attentive aux liens entre le corps, l'âme et l'esprit, se souciant de la botanique et de la chimie autant que de la psyché et du croire. Une approche que l'on retrouvait, par éclats, chez certains praticiens d'exception — d'Hildegarde de Bingen à quelques médecins éclairés de la Renaissance —, pour qui le soin relevait autant de l'art de guérir que d'une connaissance de la place de l'être humain dans l'ordre vivant.

À l'inverse, elle déplorait que la science moderne se soit engagée sur la voie d'une médecine réductionniste, ramenée à ses formules chimiques, à ses molécules isolées, reproduites et synthétisées en laboratoire, soumise à la logique de l'industrie et aux calculs du profit. Une pharmacologie devenue utilitariste, où l'on soigne des symptômes plus qu'on n'accompagne des vies. Selon elle, il fallait remédier à cette dérive : réintroduire dans la pratique du soin une compréhension plus vaste du vivant, capable d'embrasser l'âme et le corps, les cycles naturels et les liens invisibles, fussent-ils de l'ordre de la croyance ou de la poésie, qui unissent l'homme à son environnement.

L'Alchimiste, relisant mentalement les phrases d'Élise, s'interrogeait. Quelle était l'histoire de ces moines qu'il lui tenait à cœur d'invoquer, et en quoi consistait le recueil auquel elle faisait allusion ? Et pourquoi les membres du Eolas Circle y avaient accordé tant d'intérêt ? Était-ce pour eux un jalon fondateur, une clef de lecture ? Treize siècles... cela le ramenait au VII<sup>e</sup> siècle, à cette époque charnière où la foi chrétienne, en s'imposant, réordonnait l'ensemble du savoir.

Il s'interrogeait encore, lorsque l'ombre d'un grand magnum vint se pencher sur lui : le bienveillant Sommelier, sourire franc, lui réservait son verre avec la générosité coutumière des haltes. Un confraternel « À cœur de Rhodien, bière de Saint-Feuillien ! » résonna dans un élan choral, suivi du tintement des verres à moitié pleins, le plus jouissif des carillons de Wallonie. Il leva le sien en direction de ses amis.

Dans cette bruine saturée d'odeurs de bière et de tabac, alors

qu'il trempait ses lèvres dans la mousse dense et odorante, une image lente à se révéler lui revint. Le souvenir d'une mention lue, quelque part dans les papiers d'Élise. Windham, en différents endroits, référait à un nom aux sonorités anciennes, à la consonance anglaise et médiévale. Rien de précis encore — juste une impression, la certitude diffuse d'avoir croisé ce nom, plusieurs fois, entre deux lignes soulignées d'encre pâlie.

Il sortit son téléphone, fouilla dans la mosaïque de clichés qu'il avait pris une semaine plus tôt : des chemises cartonnées ouvertes sur des liasses de feuillets, des pages griffonnées, d'autres dactylographiées, des passages soulignés, presque effacés par le temps.

— En route l'Alchimiste, on reprend ! lui lança son confrère le Grand Duc. Et rengaine ce smartphone. Tu ne profites pas du moment, et c'est anachronique vu le contexte !

L'Alchimiste sourit, faisant mine d'acquiescer. Mais qu'importe, il poursuivit à la hâte sa recherche. Les images défilaient comme un feuilleté de poussière et d'encre jusqu'à ce que, soudain, en haut d'une page, le nom apparaisse sur l'écran : *Æthelwin de Wearmouth*.

Il resta un moment à fixer ces lettres anciennes, leur sonorité rude et claire, comme une pierre tirée d'un lit de rivière. Cela avait le poids d'un jalon, la possibilité d'un détour possible dans cette piste qu'il suivait depuis plusieurs semaines. S'agissait-il de l'un des deux moines ?

Qui était-il, lui qui avait manifestement obstiné Windham, au vu du nombre d'occurrences qu'il relevait dans les pages suivantes ?

À quelques mètres, près du comptoir, l'Historiographe, qui n'avait pas encore regagné les rangs, plaisantait avec deux autres marcheurs. Il portait en lui la mémoire du Roëulx et de tout ce qui touchait à Foillan, dont le contexte monastique du VII<sup>e</sup> siècle ; il saurait peut-être l'éclairer. L'Alchimiste s'approcha, attendit que les rires s'apaisent, et le questionna sur ce nom, sans y mettre de mystère. L'autre fronça les

sourcils, réfléchit... puis secoua la tête : non, cela ne lui disait rien.

La piste était mince. Il n'avait devant lui que ce fil, ténu. Pour l'heure, il n'y avait rien à en tirer, sinon le poids muet d'un nom et la promesse vague qu'il recelait. Mieux valait, comme le Grand Duc le lui avait conseillé, s'en remettre au moment présent.

Les tambours battaient déjà, roulant dans l'air humide. Tout autour, comme sorties d'un autre temps, les silhouettes chamarrées des marcheurs et des confréries s'agitaient, ajustant une aube, une bandoulière, redressant un fusil, rectifiant l'assiette d'un tricorne, les voix s'entremêlant dans une chaude confusion.

L'Alchimiste rejoignit ses confrères, la chasse déjà hissée sur les épaules de quelques-uns. Il tapa amicalement dans le dos du Meunier, qui lui renvoya un sourire lumineux.

Il en avait oublié la bruine.

\*

Il ne lui avait fallu qu'une heure ou deux pour retrouver la trace d'Æthelwin de Wearmouth.

Dans les maigres documents qu'il avait plus tôt réunis sur Windham, trois avançaient ce nom — sans pourtant rien éclairer. Les obscures revues dans lesquelles l'Anglais avait publié restaient introuvables ; ou, plutôt, il ne s'était pas encore résolu à plonger dans les recherches bibliographiques fastidieuses qu'elles exigeaient.

Mais Internet, avec ses recoins poussiéreux, avait ses propres archives : des sites bricolés, des forums de passionnés où s'accumulent pépites et billevesées, manuscrits oubliés et élucubrations invérifiables. Sur l'un de ces espaces sans âge, il trouva enfin un fil consacré à Æthelwin.

On y apprenait que ce moine originaire de Northumbrie, disciple de Bède le Vénérable, avait vécu au tournant des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup>

siècles et fréquenté le double monastère de Wearmouth et Jarrow, alors haut lieu d'érudition. Il y aurait, selon certaines sources, compilé et traduit en latin des fragments de savoirs hérités des traditions celtiques, notamment médicinales et divinatoires, dans un esprit de conservation. À la façon d'un anthropologue, il aurait rencontré les peuples des îles de l'Ouest pour en consigner les usages. La légende lui attribuait la connaissance, rare et précieuse, de l'ogham, qu'il aurait tenté de transcrire et d'expliquer à ses pairs, voyant en lui une écriture de prêtres et de guérisseurs. Ce travail, unique en son genre, aurait fait de lui l'un des tout premiers interprètes connus de l'alphabet celtique.

Les pièces que l'Alchimiste cueillait et rassemblait, une à une, commençaient à s'ordonner ; se dessinaient une logique et une trame. L'intérêt de Windham pour l'ogham expliquait certainement celui qu'il portait pour l'œuvre d'Æthelwin.

Mais les traductions et commentaires sur l'œuvre du moine, consignés dans un corpus dont on ne connaissait plus que le titre — *Liber de Arboribus et Lapidibus* —, avaient disparu depuis des siècles. Certains affirmaient qu'ils avaient été volontairement écartés de la circulation, peut-être détruits, lorsque l'Église romaine avait resserré son emprise sur les savoirs médicaux, jugés trop mêlés de paganisme. Plus rares étaient ceux qui pensaient que l'œuvre dormait encore quelque part, intacte, dans un fonds monastique oublié ou une bibliothèque privée.

Il n'en trouva pas davantage. Ou plutôt, les informations qu'il dénichait, par bribes, se répétaient. Il faudrait plonger plus profondément. Aller chercher dans les rayonnages muets des bibliothèques universitaires, dans ces catalogues austères que seuls consultent les obstinés. Cela prendrait du temps, beaucoup de temps. Mais il se demandait : pourquoi s'acharnait-il à tirer sur ce fil ténu ? La réponse lui venait aussitôt. Dès qu'il revoyait les pierres dressées d'Inchiquin, leur surface gravée d'entailles muettes, la curiosité reprenait le dessus. Les confidences d'Élise méritaient qu'on les honore ; et son propre goût pour

l'herboristerie comme transformation raisonnée des plantes, autant que son intérêt pour les croyances populaires, suffisaient à justifier cette obstination.

Dehors, la nuit était déjà bien avancée. Ses épaules le lançaient encore, meurtries par le poids de la châsse.

Il jeta un œil à sa toge, maculée de boue, ainsi qu'à son chapeau détrempé, à la plume fatiguée. Au creux de ses tempes résonnaient, lointainement, les coups de fusil, les sabots frappant le pavé, le roulement sourd des tambours et le brouhaha des verres qui s'entrechoquent. La journée s'achevait dans cette rumeur lointaine, comme un souvenir qui ne voulait pas tout à fait s'évaporer.

Il traversa la pièce, salua d'un regard son jardin, figé dans un demi-sommeil humide, et se laissa tomber sur le lit. L'épuisement lui pesa aussitôt sur les paupières. Dieu sait quelles images la nuit tisserait pour lui — chevauchées anciennes, pierres gravées, visages absents — dans ce territoire incertain où la mémoire et le songe se confondent.

# VIII

Ils devaient être une centaine, mais seule une trentaine de sièges étaient occupés. L'Alchimiste était accoutumé à ce faible taux de présence aux cours qu'il dispensait ; cette lente érosion d'audience était le « fléau » qui touchait les cours théoriques des écoles supérieures des arts — et probablement l'enseignement supérieur en général —, du moins depuis une décennie. À moins, songeait-il, qu'il en ait toujours été ainsi. Il se refusait toutefois à pénaliser celles et ceux qui ne venaient qu'à l'occasion — quoiqu'il fût moins clément avec eux, au moment fatidique de l'examen. Lui-même, à l'université, n'avait jamais été d'une assiduité exemplaire — mais seulement aux cours qui manquaient d'intérêt ou de pédagogie. Il n'avait jamais sacrifié ses heures à écouter un professeur dénué d'élan, d'intérêt ou de rigueur, et il espérait, à son tour, ne pas être de ceux-là. Il exigeait l'authenticité, la présence, la passion — à défaut, il préférait apprendre seul, butinant au hasard, combinant la liberté de l'autodidacte et l'appui ponctuel du maître. Il avait toujours estimé les avantages d'une école buissonnière, qui n'était pas incompatible avec un apprentissage réussi, pour peu que l'on sache pratiquer la ruse, le braconnage, faire preuve de curiosité et d'intuition, emprunter des chemins de traverse, retrouver les sentiers balisés quand cela s'avérait nécessaire, et affirmer la singularité du chemin. Le voyage compte autant que la destination. C'est littéralement la *méthode* qu'il s'était choisie, et toute recherche qu'il menait obéissait à ces quelques principes.

Il leva les yeux vers l'horloge suspendue au-dessus du vaste tableau noir : encore quinze minutes avant la fin de la séance. Il devait

rester présent à son propos, malgré l'impatience qui, depuis le matin, lui rongea le fil des pensées. Bientôt, il en saurait davantage sur Æthelwin de Wearmouth — à condition que l'ouvrage qu'il convoitait fût bien à sa place, muet sans doute depuis des années.

Il s'efforça de retrouver sa concentration, et reprit d'une voix ample et posée, déroulant la conclusion de son exposé. Son regard, vif, allait chercher celui de ses auditeurs ; un de ces regards qui appellent réponse, ou du moins un sursaut d'écoute. Peu à peu, il ramena l'ensemble des fils tissés au cours de ces deux heures vers une synthèse claire, presque solennelle, comme pour ancrer définitivement la matière dans les esprits.

Sa proposition consistait en une analogie de certains types d'espaces, ou plutôt d'une proximité du fonctionnement de plusieurs sortes d'espaces vécus, sur les plans anthropologique et esthétique : l'espace sacré, l'espace de jeu, le concept d'hétérotopie, et celui d'espace ou *monde* de l'art. Ainsi, résumait-il, un espace sacré fonctionne de manière analogue à l'espace circonscrit du jeu, dans lequel conventions, croyances et imagination permettent ce que l'espace profane ou ordinaire ne peut pas — telle la transfiguration d'un objet en un autre, porteur de sens : pain et vin devenant corps sacramentel dans le rite eucharistique, un seau de boue et de cailloux, soupe merveilleuse dans la cabane de l'enfant. De même, le monde de l'art agit comme une hétérotopie dans laquelle la transfiguration du banal, sous certaines conditions, s'opère : ou la transformation ontologique d'un objet en un autre, tel un urinoir, un porte-bouteilles, un rocher ou une banane — et même une bière, soulignait-il, œuvres historiques à l'appui — en chose de l'art. Il n'y a de la sorte plus de limite à ce que peut être l'art, objet complexe nécessitant le recours à sa propre théorie pour exister en tant que chose et concept ; en cela consistait le paradigme le plus fondamental de l'art depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle.

Aussi limpide lui semblait être le fil de sa démonstration, les visages attentifs mais muets de l'auditoire trahissaient une réserve qu'il connaissait bien. Il balaya la salle du regard, lançant l'invitation :

questions, objections, ou simples contrepoids, tout était bienvenu. Il laissa passer un silence, guettant dans un œil ou un sourire le signe de celui ou celle qui oserait rompre la retenue générale. Enfin, au dernier rang, un étudiant leva le pouce, en guise d'approbation : « C'est très clair. » « Ouf ! » répliqua l'Alchimiste, provoquant le rire de l'assemblée et allégeant l'air avant la clôture.

L'horloge indiquait douze heures. « Alors, à la semaine prochaine », conclut-il, en renvoyant ses étudiants vers les quelques piliers théoriques qui avaient charpenté sa démonstration : *Le sacré et le profane* de l'historien des religions Mircea Eliade, le jeu comme espace *potentiel* ou « aire intermédiaire d'expérience » d'après le psychanalyste Donald Winnicott, le concept de « monde de l'art » dans la philosophie analytique d'Arthur Danto et la sociologie interactionniste de Howard S. Becker, et le principe hétérotopique chez Michel Foucault. Il aurait pu convoquer quantité d'autres ouvrages, exemples et autorités, mais l'attention flottait déjà, et il savait reconnaître le moment de lever la séance. Il était l'heure pour lui d'aller cueillir la référence qui occupait depuis plusieurs jours son esprit.

\*

Il avait mis une bonne demi-heure pour rejoindre la bibliothèque, persuadé d'y trouver enfin ce qu'il cherchait. La déconvenue fut brutale. L'emplacement était vide. C-DU-592. Rien à cette référence. Il vérifia, encore, puis une troisième fois, comme si le livre pouvait surgir par simple obstination. Le catalogue de l'ordinateur, pourtant, le donnait bien présent. Se pouvait-il qu'un lecteur l'ait en mains à cet instant même ? La coïncidence aurait été étonnante. Il balaya la salle du regard : seules trois personnes, attablées non loin, tournaient les pages d'ouvrages épais.

Il allait s'en assurer lorsqu'un mouvement attira son attention : à deux travées de là, entre deux piles de volumes, quelqu'un le fixait. À

peine l'avait-il remarqué que l'ombre avait disparu. « Un regard perdu », pensa-t-il. Il contourna le rayon, et surprit à nouveau cette personne occupée à l'observer. Figée, elle s'adressa à lui : « Bonjour, Monsieur. Vous vous intéressez à l'histoire de la mode ? ». Décontenancé, il fronça les sourcils. Ce visage... il le reconnaissait. Une ancienne étudiante, venue suivre ses cours une ou deux années plus tôt. « La mode ? », questionna-t-il. Il se retourna. Le rayonnage indiquait « Costumes et modes à travers les âges ». « Heu, non, pas particulièrement ». Voilà qui expliquait tout ! Il s'était empressé, et cherchait au mauvais endroit. « Merci, et bonne continuation », lança-t-il soulagé à l'étudiante, qui en resta pantoise.

Il se dirigea vers la juste section : « Paléographie / Histoire et systèmes d'écriture ». Les dos de volumes alignés formaient un damier de toiles fanées et de cuirs écorchés. Il longea lentement l'étagère, parcourant des yeux les centaines de tranches, jusqu'à tomber sur la cote : C-DU-592. *Aux frontières de l'écrit : alphabets et cryptographies dans l'Europe médiévale*. Les actes d'un colloque tenu en 2002, où figurait l'article qu'il traquait depuis plusieurs jours : « Ogham et transmission manuscrite en Northumbrie », signé Beatrix Lemoine. Le résumé, qu'il avait déniché dans les catalogues en ligne, mentionnait le nom d'Æthelwin dans un développement consacré aux moines du VII<sup>e</sup> siècle qui auraient tenté de translittérer l'ogham vers l'alphabet latin.

Il s'installa dans une alcôve à demi dissimulée derrière une enfilade de rayonnages, là où la lumière, filtrée par une haute fenêtre, tombait en nappe oblique sur le bois clair de la table. Il posa l'ouvrage devant lui, effleura du plat de la main la couverture lisse, et l'ouvrit avec ce geste cérémonieux qu'il réservait aux livres que l'on pressent féconds. Il parcourut la table des matières, où il chercha son point de destination. Enfin, il atteignit l'article, et plongea dans sa lecture avec ce mélange de gourmandise et de recueillement qu'il tenait pour l'un des plaisirs les plus précieux de la vie.

À mi-chemin du texte, l'autrice, Beatrix Lemoine, retraçait le parcours d'Æthelwin de Wearmouth, moine du VII<sup>e</sup> siècle, figure discrète mais singulière de la Northumbrie — royaume du nord de l'Angleterre, à la fois rude et prospère, qui, à son apogée, s'étendait des Humber aux rives du Forth. Terre de brumes et de landes, ouverte aux influences venues d'Irlande comme du continent, la Northumbrie du haut Moyen-Âge avait été un foyer intellectuel remarquable, où les monastères servaient autant de phares spirituels que de centres de copie et d'étude.

Æthelwin, formé à l'abbaye de Wearmouth-Jarrow — haut lieu du savoir fondé par Benoît Biscop — y aurait croisé, dans ses jeunes années, un certain Bède, qui deviendra plus tard *le Vénérable*, auteur de la fameuse *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*. Rien n'indiquait que les deux hommes aient travaillé côte à côte, mais la proximité des lieux et des époques rendait leur rencontre plausible. Lemoine suggérait que, si Bède s'était attaché à consigner l'histoire chrétienne du pays, Æthelwin, lui, nourrissait une curiosité plus large, embrassant les traditions préchrétiennes encore vivaces dans les campagnes et les îles voisines.

Les rares fragments et mentions qui nous en étaient parvenus le dépeignaient comme un collecteur attentif des us et coutumes des îles — Grande-Bretagne et Irlande —, curieux également des pratiques du continent. Il en aurait entrepris un patient travail de consignation.

Son intérêt l'avait d'abord conduit vers les runes anglo-saxonnes, dérivées des runes germaniques, plus anciennes, apparues dans les sociétés scandinaves et anglo-saxonnes vers le II<sup>e</sup> siècle, mais importées dans les îles dès le V<sup>e</sup> siècle. Gravées sur bois, métal ou pierre, elles furent utilisées jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle pour des inscriptions commémoratives ou des marques de propriété, mais, au-delà de leur fonction scripturale, portaient des valeurs symboliques, parfois mises en œuvre dans des contextes magiques ou rituels. Il en relevait les variantes, notait leur diffusion dans les royaumes de Northumbrie et de Mercie, et s'interrogeait sur les symboliques qui leur étaient associées.

Il s'était ensuite penché sur l'ogham, cet alphabet de tradition

celtique inventé dans les communautés gaéliques d'Irlande et du Pays de Galles à la fin de l'Antiquité, au IV<sup>e</sup> siècle mais possiblement plus ancien, et encore employé, sporadiquement, jusqu'au IX<sup>e</sup>. Constituée de séries de traits et entailles disposés le long d'un axe vertical, elle se rencontrait le plus souvent sur des stèles de pierre servant à nommer les lieux, désigner les arbres ou inscrire la mémoire des familles. Æthelwin avait tenté d'en translittérer les signes en caractères latins, assortissant son travail de notes sur ses usages, et n'hésitant pas à rapprocher ogham et runes, comme s'il entrevoyait une parenté lointaine entre ces deux alphabets périphériques, témoins d'un savoir ancien persistant aux marges des langues dominantes.

L'un de ses travaux les plus vastes, le codex *Lapidis et Herbae* — peut-être son véritable opus —, aurait été consacré aux savoirs botaniques, à la médecine, à l'astrologie et aux arts divinatoires. Il s'agissait, à ce que rapportent quelques fragments et mentions indirectes, d'un inventaire où les propriétés curatives des végétaux s'entrelaçaient aux récits mythiques, aux correspondances célestes et aux cycles saisonniers. Sur base des cultures et traditions étudiées, Æthelwin y décrivait l'usage médicinal des feuilles, fleurs, écorces, baies, résines et racines, non comme une simple pharmacopée empirique, mais replacé dans un cadre spirituel où le soin visait l'harmonie de l'âme autant que la réparation du corps, et où chaque remède renouait l'homme avec les forces de la nature. Il aurait consigné les correspondances — attestées par d'autres sources — entre l'ogham et les vertus médicinales ou symboliques des essences végétales, ordonnant ainsi un système où l'écriture, le règne végétal et l'art de guérir se répondaient.

Ce manuscrit, qui faisait dialoguer l'héritage païen avec les pratiques de la médecine monastique naissante, était tenu par certains comme le témoignage le plus complet jamais réalisé de ces traditions, avant qu'elles ne soient, peu à peu, effacées ou reléguées aux marges dans les siècles suivants.

Car de l'œuvre de ce moine, expliquait l'autrice, rien ne nous

était parvenu. Ou si peu. L'article avançait une explication : ce corpus, pourtant commenté par des auteurs ultérieurs, notamment dans le *Liber de Arboribus et Lapidibus* aujourd'hui disparu, s'était éteint dans les aléas des siècles. Elle soulignait toutefois que cette disparition ne relevait pas seulement des accidents du temps, mais qu'un homme, en particulier, aurait œuvré à l'effacer : Wulfric d'Ely.

Ce dernier, moine érudit du tournant des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, avait fait carrière dans le scriptorium de l'abbaye d'Ely — l'un des grands centres monastiques de l'Est de l'Angleterre, réputé pour la richesse de sa bibliothèque et la qualité de ses manuscrits enluminés —, avant de devenir conseiller ecclésiastique auprès d'un cercle d'évêques réformateurs. Conservateur farouche des prérogatives de l'Église, Wulfric était convaincu que la médecine et le savoir naturel devaient rester subordonnés au salut divin. Aux traditions païennes du soin, il préférait une pharmacopée bénie et administrée par quelques élus, non pour guérir le corps contre la volonté de Dieu, mais pour préparer l'âme au jugement. Dans cette perspective, le travail d'Æthelwin, riche de survivances préchrétiennes, représentait une menace directe.

Selon Lemoine, qui se référait au texte de Ciarán MacDowell, « Wearmouth and the Pagan Temptation », dans *Celtic Lore and Anglo-Saxon Monasticism*, daté de 1988, Wulfric aurait non seulement fait disparaître les manuscrits originaux, mais aussi frelaté certaines copies, modifiant ou expurgeant des passages entiers pour en gommer les traces. Ce travail de sape, écrit-elle, « fut aussi méthodique que silencieux » — et c'est peut-être à ce silence que l'on doit aujourd'hui l'ampleur de la perte.

Il referma l'ouvrage, pensif, et s'engagea dans les travées de la bibliothèque. D'un pas vif, les mains dans les poches, tête penchée, il avançait comme on arpente un labyrinthe dont on cherche moins la sortie que la clef : un ordre caché, une logique enfouie dans cet entrelacs de blocs de papier, érigés comme des murailles.

Il se répétait, comme en sourdine, les mots qu'il venait de lire.

Il comprenait mieux désormais ce qu'Élise avait signifié dans sa lettre : cette rupture, cette cassure des savoirs, le soin détourné, remodelé par des siècles d'empires spirituels et de systèmes de pensée, jusqu'à faire disparaître des pans de cultures entiers. Les croyances, les usages, les remèdes et les gestes, tout évoluait avec les contextes... mais parfois, aussi, tout s'éteignait, happé par d'autres vérités, usages, convictions.

Il songea que ces disparitions, parfois, se produisaient sans dessein, par simple économie, par indifférence. Il pensa au sort d'Archimède. L'un de ses écrits, gratté d'un parchemin pour faire place à des prières, avaient sommeillé des siècles sous l'aveuglement du réemploi. Les moines, à une époque où le vélin coûtait cher, n'avaient peut-être pas mesuré ce qu'ils effaçaient. Et pourtant, ce geste avait relégué à l'ombre des œuvres majeures — *La Méthode*, entre autres — dont on ne perçut à nouveau l'éclat qu'au XX<sup>e</sup> siècle, quand un philologue danois, Johan Heiberg, déchiffra dans la pâte du manuscrit un fantôme d'encre ancienne. Ainsi naquit le « Palimpseste d'Archimède » : un traité de génie enseveli sous un livre de psaumes, un savoir voilé par une croyance.

Mais le cas d'Æthelwin était tout autre. Ce n'était pas l'aveuglement ni l'économie qui avaient dicté l'effacement : la disparition avait été voulue, orchestrée, programmée — un gommage délibéré, imposé au nom d'une autre vérité.

Sous cette réflexion, autre chose affleurait : Wulfric d'Ely. Ce nom avait l'étrange résonance de ceux que l'on croit avoir déjà croisés, en marge d'un texte ou d'une conversation. Même vibration qu'avec Æthelwin. Et si... ? Et si ce nom sommeillait lui aussi quelque part dans les archives d'Élise, qu'il avait arpentées de long en large sans parvenir à tout comprendre ni relier ?

Puis, comme on cède à une intuition, il gagna l'une des tables les plus proches, s'y installant brusquement, sans égard pour les deux étudiants installés là. Déjà, il fouillait dans son téléphone, plongeant dans les strates photographiques de sa mémoire récente. Les clichés

défilait, ses yeux cherchaient.

Il s'arrêta net, au bout de quelques minutes, sur l'image d'une carte postale. Elle était adressée par Windham à Élise. Au recto, un cliché légèrement jauni : une vue du Farol do Cabo de São Vicente, sur la côte portugaise. Le phare blanc accroché à son promontoire, face à l'Atlantique d'un bleu profond, les falaises fauves rongées d'écume. Le verso montrait quelques mots tracés d'une main vive ; l'oblitération du timbre datait du 12 septembre 1978. Et, sous la formule banale d'un voyageur — « Six jours de mer, tout va pour le mieux » —, cette phrase : *Je soupçonne Wulfric d'avoir omis un original. Je pense en avoir retrouvé la trace. J'ai contacté Mr. Leonard Ashcombe pour le rencontrer. En attente de réponse.*

Il s'adossa un instant contre le dossier de sa chaise. Les mots de Windham, aussi laconiques soient-ils, avaient le tranchant d'une révélation. Il comprenait désormais : Windham n'avait pas seulement cherché à reconstituer l'œuvre perdue d'Æthelwin, il s'était mis en quête de l'un de ses manuscrits originaux. Un texte que Wulfric, contre toute attente, n'aurait pas détruit, soustrait aux regards, caché dans quelque repli du monde. Selon toute vraisemblance, ce manuscrit avait traversé les siècles, porté d'âge en âge comme une braise sous la cendre. Et, en 1978, Windham croyait savoir où il reposait.

L'avait-il trouvé ? Qui était ce Leonard Ashcombe, dont le nom apparaissait soudain comme une énigme supplémentaire ?

D'après la lettre d'Élise, l'Eolas Circle n'était jamais parvenu à redonner au travail d'Æthelwin sa place dans l'histoire. L'Alchimiste en déduisait que Windham avait eu tort dans ses suppositions, ou qu'il n'avait pas pu mettre la main sur l'original, malgré l'espoir qui transparaissait dans les quelques lignes ici griffonnées.

Il demeura là, le regard perdu entre les piles de volumes et les allées étroites de ce dédale de sens. Était-ce la fin de la piste ? Autour de lui, des dizaines de milliers de livres se dressaient, muets, lourds de savoirs anciens et récents. Il se demandait si l'un d'eux, à portée de main,

pourrait contenir la clé qu'il cherchait. Mais non : plus de piste, plus de lumière, plus rien pour le guider.

Rien, sinon l'image d'un phare planté à la pointe extrême du continent, face au large. Et un nom — un de plus — : Leonard Ashcombe.

# IX

Sous les palmes lourdes du dattier filtrant la lumière en éventails irréguliers, l'air portait la douceur insistante des climats marins, où la chaleur se marie à l'humidité pour ne jamais céder tout à fait.

Son verre était perlé de fraîcheur, strié de minuscules coulures qui descendaient lentement vers le bois du plateau. L'Alchimiste l'effleurait du bout des doigts, plus attentif au frisson qu'à la boisson elle-même, colorée, pleine de graines. L'ombre ajourée de la tonnelle projetait sur la table des éclats de lumière striée, oscillant au rythme d'un vent tiède qui remontait de la mer. Devant lui, la digue suivait la courbe serrée de la crique, pavée de pierres chaudes où se reflétaient des façades blanchies à la chaux, ourlées de volets d'un bleu délavé. Entre deux murs, un escalier abrupt descendait vers une langue de sable blond où quelques enfants à l'allure d'orphelins creusaient des fortins, sous l'œil distrait d'un vieux pêcheur qui reprenait ses filets.

À gauche, blotti dans l'anse, le petit port dormait au clapotis des amarres. Quelques voiliers, modestes ou plus fiers, tournaient paresseusement sur leur mouillage, comme hésitant à reprendre le large. Sur le quai, des silhouettes passaient, lentes, torses hâlés, mains occupées à des gestes simples : réparer un cordage, poser une caisse de poissons sur la margelle, refermer le loquet d'une soute.

L'air sentait le sable chaud, la peau et la résine chauffée. Les cris des mouettes se mêlaient aux éclats lointains d'une radio qui jouait une mélodie, légère et un peu éraillée, comme si elle avait trop longtemps roulé dans le sable.

Il consulta sa montre. Une heure, encore, avant son rendez-vous au port. Le soleil, déjà haut, avait aplani les ombres et donné à

chaque surface un éclat aveuglant.

Il porta le verre à ses lèvres, laissant le liquide fruité et glacé s'attarder un instant sur la langue et la sensation de fraîcheur se mêler au sel qui flottait dans l'air.

Sur la table, un livre ouvert donnait à voir, sur une double page, la silhouette blanche et massive du phare de São Vicente, dressé sur son promontoire de pierre.

Bien avant les navigateurs et les moines, des monolithes y avaient été plantés, dressés comme pour défier les vagues ou converser avec elles. Les Romains y venaient consulter leurs dieux avant d'affronter la mer, dans l'espoir d'un voyage sûr. Plus tard, la légende raconte que saint Vincent de Saragosse, martyrisé par les Romains, y fut enterré, veillé par des corbeaux qui ne quittaient jamais le promontoire. Les siècles avaient mêlé les récits : ermitage chrétien, temple du Corbeau, destructions musulmanes, reliques transportées à Lisbonne, couvent et fort militaire...

Il referma le livre. Son verre était vide, perlé de condensation sèche. Il se leva, posa quelques pièces sur la table et prit la direction du port. Le soleil, à cette heure, frappait la pierre d'un éclat presque blanc ; l'ombre se réfugiait dans les interstices des façades et sous les coques renversées. Des bougainvillées éclataient en grappes fuchsia le long des murs, mêlant leur tumulte de pétales aux gerbes orangées des hibiscus, semblant flamber dans l'air chaud.

Il cherchait l'abri ; la morsure du soleil lui donnait l'impression que sa peau rougissait à vue d'œil, chauffée jusqu'à l'ardeur. Cette sensation lui déplaisait ; il lui préférait la tiédeur contenue des ombres et la fraîcheur tempérée des lieux protégés.

En longeant la digue, il songea à celui qu'il allait rencontrer. L'homme devait arriver d'un instant à l'autre, amarrant son voilier au quai. On disait qu'il connaissait les côtes atlantiques comme d'autres connaissent une bibliothèque : de l'Angleterre au sud de l'Europe, des rivages marocains aux criques méditerranéennes. Une vie partagée entre

le sel et le papier, car il avait une autre passion — presque une obsession — pour les livres anciens. L'Alchimiste avait appris qu'il aurait, un jour, tenu entre ses mains le manuscrit d'Æthelwin.

Au fond, c'était presque trop simple. L'idée de retrouver ainsi, sur un quai ensoleillé, la trace de ce qui, jusque-là, semblait perdu dans les brumes de l'histoire, avait quelque chose d'irréel. Il avait fait une longue route pour venir jusque-là, mais elle lui offrait le prétexte d'un séjour. Il n'avait jamais voyagé pour « prendre des vacances » ; il lui fallait toujours un but. La chaleur, les odeurs d'huile, d'épices et de sel, les reflets dans l'eau de la crique n'étaient que la toile de fond d'une perspective autrement plus exaltante : peut-être, au détour d'une conversation, retrouver la trace d'une tradition effacée.

Il longea les amarres, balayant du regard les coques qui se balançaient doucement contre le bois des pontons. À l'extrémité d'une petite jetée, il aperçut un homme occupé à amarrer un voilier modeste, la coque bleu nuit striée de sels anciens. L'Alchimiste s'avança, le salua, et se présenta. L'homme releva la tête, son visage hâlé par des jours de mer.

— Ashcombe, répondit-il, en lui tendant la main.

Il l'invita d'un geste à monter à bord. La passerelle, étroite, ploya légèrement et grinça sous ses pas. Une fois à bord, Ashcombe, comme pour expliquer ses traits tannés par le vent, raconta qu'il était en mer depuis treize jours, jalonnant sa route d'escales imprévues le long des côtes atlantiques, sans jamais franchir la limite des Canaries. « Demain, peut-être », conclut-il dans un demi-sourire.

Le pont — un espace étroit, presque nu, à peine meublé de deux bancs de bois — abritait déjà deux passagers. L'Alchimiste ne s'y attendait pas. D'autant qu'il reconnut aussitôt l'un d'eux : Yann, le frère de Léna. À ses côtés, un homme qu'il n'avait jamais vu.

— Windham, dit l'inconnu, en restant assis.

L'Alchimiste accusa le choc. Windham ? C'était impossible. Cet homme était bien trop jeune. La pensée s'imposa, troublante : il devait s'agir de son fils. Mais pourquoi ce regard, cet air à la fois familier et étranger ?

Ashcombe reparut avec une carafe ventrue, emplie d'une décoction où trempaient encore les feuilles torsadées d'une plante que l'Alchimiste ne parvenait pas à identifier. Le parfum, mêlant résine et herbe sèche, évoquait à la fois l'été et l'ombre fraîche d'un bois ancien.

— Vous vous intéressez au même objet que nous, dit Ashcombe, comme s'il s'agissait d'une évidence.

L'Alchimiste demeura muet, pris dans le réseau invisible de leurs regards. Il finit par demander, d'une voix plus basse qu'il ne l'aurait voulu :

— Possédez-vous le livre... celui que je cherche ? Ou savez-vous où il se trouve ?

Ce fut Windham qui répondit, et dans la lumière changeante d'un crépuscule soudain, il lui sembla encore plus jeune qu'à l'instant précédent :

— Vous pouvez poursuivre le voyage avec nous, si vous le désirez. Mais les courants sont forts, et les vents parfois contraires.

Il cligna des yeux. La lumière avait changé. Le jour avait basculé, et la nuit, d'un seul mouvement, s'était installée. Ils n'étaient plus sur le pont, mais sur une avancée rocheuse, à quelques pas d'une petite chapelle blanche qui dominait la crique. Ashcombe et Windham se tenaient là, discutant entre eux. La mer luisait au loin, plus sombre que le ciel.

Il entra. L'ombre fraîche sentait la cire froide et la pierre. Sur un

autel de pierre grossier reposait un livre épais. Il s'en approcha, et se mit à le feuilleter. Sur les pages, des dessins minutieux : des pierres dressées, des plantes aux tiges nervurées, des inscriptions gravées en lignes obliques. Les images semblaient palpiter, comme si elles n'attendaient qu'un souffle pour reprendre vie.

Le vent s'était levé. La chapelle se brouillait à mesure qu'un voile gris montait du rivage, avalant le sentier et les façades blanchies. La mer avait perdu ses couleurs ; elle roulait maintenant une écume lourde, presque noire, qui disparaissait aussitôt dans l'air saturé. Les contours d'Ashcombe et de Windham se dissipaient comme de simples silhouettes de brume, englouties dans le même mouvement que la porte, les murs, puis l'horizon entier.

Bientôt il ne resta qu'un souffle humide, une odeur d'algue et de pierre, un silence ponctué du cri lointain de quelques mouettes, et ce brouillard diaphane qui voilait ce qui s'apparentait à une plaine, à travers laquelle il marchait.

Soudain, il s'arrêta net, les pieds à quelques centimètres du bord d'une falaise. Et devant lui, le vide.

Il ouvrit les yeux. La chambre était froide, plongée dans un noir uniforme. Il chercha l'heure du regard, tâtonnant dans l'ombre. 3 h 17.

Il resta un moment immobile, tentant de retenir les images de la rêverie avant qu'elles ne se délitent entièrement. Puis, il se redressa. Il avait soif. Il repensa à la décoction de plantes bue le soir même. Peut-être avait-elle troublé son sommeil, au lieu de l'améliorer, comme il l'avait espéré.

Quelques jours plus tôt, il avait appris qui était Leonard Ashcombe. Courtier en objets d'art et curiosités, bibliophile compulsif, connu pour avoir constitué, au fil de ses voyages, une collection d'ouvrages rares et de manuscrits anciens, souvent acquis dans des ventes discrètes ou auprès de marchands privés. À sa mort, en 1999, ses héritiers avaient cédé l'ensemble au département des collections spéciales de la Cambridge University Library, où l'inventaire n'était, encore

aujourd'hui, que partiellement accessible au public.

Il n'y trouva aucune trace d'un texte d'Æthelwin, contrairement à ce qu'il avait, un temps, naïvement espéré. En revanche, il y figurait un recueil anonyme, rédigé au X<sup>e</sup> siècle, relatant les vies de plusieurs moines, saints et figures remarquables du haut Moyen-Âge. Æthelwin y apparaissait, discret mais présent, aux côtés d'hommes plus célèbres de son époque.

Si Windham avait suivi la piste d'Ashcombe, sans doute était-ce parce que ce dernier détenait, dans cette collection, un élément d'importance. Peut-être ce texte contenait-il, entre les lignes, des fragments, des résonances, des allusions qu'il savait déchiffrer. À moins, songeait l'Alchimiste, qu'Ashcombe n'ait possédé un autre manuscrit, absent de l'inventaire public. Dans ce cas, tout espoir de remonter la trace s'évanouissait.

Il fallait donc considérer ce modeste volume comme la seule voie encore ouverte, la dernière planche sur laquelle avancer.

# X

Le voyage avait duré plus de sept heures. Une traversée en ferry jusqu'à Douvres, puis la route, longue et morcelée, jusqu'aux abords de Cambridge.

Décembre était déjà bien avancé. Il avait dû attendre la fin du quadrimestre pour être libéré de ses obligations, et pouvoir prendre le large. L'air coupait les joues d'un froid net, sans cruauté mais persistant, et les rares passants pressaient le pas, col relevé, dans une lumière basse que les briques anciennes renvoyaient par éclats orangés.

Il n'était pas arrivé par hasard devant la Cambridge University Library. Le rendez-vous avait été pris plusieurs semaines à l'avance. Les formulaires exigés avaient été remplis, les justificatifs fournis et la nature précise de sa recherche détaillée. Pour accéder aux fonds spéciaux, la procédure ne souffrait pas d'à-peu-près : présentation d'une pièce d'identité officielle, obtention d'une carte de lecteur temporaire, dépôt obligatoire de manteaux, sacs et effets personnels dans des casiers verrouillés. Seul un crayon à papier, quelques feuilles vierges et un ordinateur portable étaient tolérés dans la salle de consultation.

Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui confie le manuscrit original ; il imaginait qu'on ne lui accorderait, au mieux, qu'un accès à une reproduction — microfilm, fac-similé ou numérisation haute définition. Mais le document était en assez bon état pour supporter une consultation brève, à condition qu'il soit manipulé selon le protocole. Souhaitant maximiser ses chances d'accéder à la vérité du texte, il avait saisi cette opportunité.

Le seul écueil était qu'il n'était ni paléographe ni véritablement

versé dans les écritures anciennes ou le latin du haut Moyen-Âge — langue érudite dans laquelle l’auteur aurait nécessairement consigné son œuvre, bien que ses contemporains aient parlé vieil anglais ou bretonique. Malgré ses recherches autour des *vitae* de Foillan, qui l’avait habitué à cette matière, il lui fallait l’œil d’un spécialiste. Il avait donc sollicité l’aide d’une vieille connaissance : Giles Harrington, l’ami d’un ami, rencontré à deux reprises vingt ans plus tôt, à Bruxelles et lors d’un séjour entre thésards en Normandie. Harrington, spécialiste de littérature et de poésie anglaise, n’était pas un médiéviste à proprement parler, mais sa maîtrise du latin et sa familiarité avec la littérature médiévale lui permettaient de se prêter au jeu.

Guidés par un membre du personnel, ils avaient traversé de larges couloirs aux murs tapissés de portraits académiques et de vitrines exposant, derrière un verre épais, des incunables et cartes anciennes. On les avait conduits jusqu’à une porte vitrée, marquée *Rare Books Reading Room*. L’atmosphère y était réglée comme un mécanisme d’horlogerie : lumière adoucie, température constante, odeur de bois ciré et de papier ancien. Quelques lecteurs, penchés sur leurs documents, travaillaient en silence, sous l’œil discret mais attentif du personnel.

On les installa à une table claire, recouverte d’un tapis vert qui adoucissait la lumière et empêchait les feuillets de glisser. Quelques instants plus tard, une assistante revint, portant avec précaution une boîte de conservation en carton neutre, scellée d’une fine bandelette. Le silence redoubla autour d’eux, comme si chaque geste comptait davantage. La femme posa la boîte devant Giles Harrington, la délia, puis souleva délicatement le manuscrit pour le déposer sur un coussin de lecture. Deux petits poids recouverts de velours maintenaient les pages entrouvertes.

Le volume, un codex de parchemin, portait les marques du temps : reliure refaite au XVI<sup>e</sup> siècle, traces d’humidité anciennes, quelques feuillets rognés par des insectes.

Les pages avaient bruni, l’encre s’était ternie jusqu’à devenir

presque cendre. Rien n'évoquait la splendeur des manuscrits irlandosaxons, dont le *Livre de Kells* demeurait l'emblème : sa flamboyance, ses rubans d'or enlacés, sa lumière intacte. Ici, tout semblait s'être retiré. On était loin du livre sacré, offert à la liturgie des siècles. Peu importait : le document était historique, et la forme comptait moins que le contenu.

L'écriture, une minuscule caroline encore hésitante, s'étirait en longues lignes régulières, ponctuées de lettres rouges ou bleues, parfois ornées de menus entrelacs. Rien, pour l'œil de l'Alchimiste, qui ne sût s'y accrocher. Les mots lui paraissaient comme une dentelle impénétrable, un secret de scribes.

Le texte se présentait comme une succession de « vitae », récits de vies édifiantes, composés par un auteur anonyme du X<sup>e</sup> siècle. On y trouvait, entre d'autres figures mineures, un passage d'une seule page consacré à Æthelwin de Wearmouth. C'est ce fragment qu'ils étaient venus consulter.

Harrington ajusta ses lunettes, soupira, et commença à déchiffrer. Sa voix basse murmurait les syllabes latines, hésitantes, qu'il traduisait aussitôt dans un anglais approximatif, avant de reformuler en français pour son compagnon. Par moments, il s'interrompait, reprenait, comparait une terminaison, une abréviation, et notait sur un carnet. Une application sur son ordinateur — discrètement ouverte, comme un complice muet — l'aidait à trancher entre deux sens, suggérant les équivalents les plus probables.

Ce qu'ils en tirèrent n'apportait guère de révélation nouvelle : le manuscrit rappelait qu'Æthelwin avait reçu sa formation dans les cercles monastiques de Northumbrie, à l'abbaye jumelle de Wearmouth-Jarrow, foyer de savoir fondé à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, et dont la bibliothèque rassemblait des volumes venus de Rome et même d'Alexandrie. On le disait contemporain des premiers maîtres de Bède le Vénérable, et peut-être disciple, selon l'auteur — qu'il fallait éviter de croire sur parole —, de celui-ci. Il y avait appris la discipline du copiste et la rigueur du compilateur, plus soucieux d'ordonner les savoirs que

d'en tirer des sermons.

Il était estimé pour avoir consigné diverses sciences ou *arts* — coutumes des anciens Bretons, usages des plantes, correspondances célestes — dans son codex *Lapidis et Herbae*. On le décrivait comme un homme curieux, patient, attentif aux signes de la nature. Il était dit qu'il « recueillait dans ses tablettes ce que les peuples murmuraient encore des arbres, des pierres et des étoiles », phrase que Harrington lut deux fois, incertain du sens exact.

Un peu plus loin, l'anonyme écrivait qu'Æthelwin avait trouvé « grand profit » à s'entretenir avec un ermite retiré dans les marais, du nom de *Guthlacus*. Ensemble, ajoutait-il, ils avaient partagé savoirs et sagesse, « l'un tenant des livres, l'autre des visions ».

Puis, dans les dernières lignes, on apprenait que, peu après sa mort, les écrits d'Æthelwin avaient été recueillis et déposés à l'abbaye de Médhampstead.

Le texte s'arrêtait là, de manière abrupte.

C'était sans doute dans la bibliothèque de cette abbaye, ou peut-être plus tard à Ely, songea l'Alchimiste, que Wulfric avait œuvré — confisquant, mutilant ou falsifiant l'œuvre du moine, jusqu'à en effacer presque toute trace.

Ils demeurèrent un moment silencieux. Giles leva les yeux, interrogeant l'Alchimiste, comme pour sonder sa réaction. Tête baissée, celui-ci fronçait les sourcils, muet. Était-ce tout ce qu'il y avait à tirer du document ?

— Veux-tu que je reprenne depuis le début ? demanda le traducteur. Peut-être qu'en insistant sur les nuances...

L'Alchimiste secoua doucement la tête, ajoutant que quelques nuances n'ajouteraient rien. Il le remercia d'une voix basse.

Giles, satisfait malgré tout d'avoir accès à un tel document, laissa ses yeux courir encore sur les lignes d'écriture. Il feuilleta

délicatement le codex, qu'il referma ensuite avec précaution. Il commença à rassembler ses affaires, prêt à prévenir l'assistante de conservation qu'ils en avaient terminé. Mais l'Alchimiste, le regard soudain accroché à une idée, leva une main pour l'arrêter.

— Attends, dit-il.

Ses yeux demeuraient fixés, pensifs, sur le manuscrit.

— Ce *Guthlacus*... Est-il mentionné ailleurs ? Sa vie figure-t-elle aussi dans ce recueil ?

Ils rouvrirent alors le petit ouvrage au centre du coussin de lecture, feuilletant avec précaution sous l'œil discret mais attentif de la surveillante. Après quelques instants, les rubriques en encre rouge obscurcie par le temps livrèrent ce qu'ils cherchaient. Un titre, net et bref : *De Guthlaco eremita*.

\*

Attablés dans un pub aux murs sombres de King's Parade, ils s'étaient offert le réconfort d'une tourte chaude au bœuf mijoté dans la bière, servie avec des petits pois et une purée de pommes de terre. Devant eux, le pain brun, le fromage fort, les ales ambrées faisaient diversion, mais leurs esprits restaient fixés sur ce nom.

Ils avaient appris du manuscrit que Guthlacus, fils d'une famille noble de Mercie, jadis chef de guerre, était devenu moine, avant de se retirer dans les marais à l'âge de vingt-quatre ans. On y racontait son ascèse sévère, son combat contre les tentations et les visions démoniaques, la cellule de bois qu'il s'était construite sur une île isolée, et la ferveur qu'il suscitait auprès de ceux qui venaient le visiter. Sa mort, en 714, était relatée comme un passage déjà sanctifié. Le texte précisait

encore que, malgré sa pauvreté choisie, Guthlac conservait quelques livres sages, conservés par la *parva congregatio* de Croyland, c'est-à-dire la première fraternité monastique rassemblée autour de son ermitage, ancêtre de ce qui deviendra l'abbaye de Crowland.

Harrington tapota quelques recherches sur son écran, ajusta ses lunettes. « Ce n'est pas un fantôme de manuscrit », dit-il enfin. Il lisait en ligne que Guthlac de Crowland était un ermite dont la mémoire avait traversé les siècles. Sa vie avait été rédigée en latin à peine une génération après sa mort, et des églises portaient encore son nom.

L'Alchimiste leva les yeux vers lui. Guthlac. Un ermite des marais, au VII<sup>e</sup> siècle, dont l'existence avait marqué son temps au point de laisser une trace durable. Et que l'on associait, dans ces pages anonymes, à Æthelwin.

Se pouvait-il qu'il y eût là un lien ? L'Alchimiste laissait l'idée tourner, insistante, dans son esprit. Était-ce cette mention discrète, presque effacée dans les lignes du manuscrit, qui avait éveillé la curiosité de Windham ? Était-ce cela qu'il était venu chercher auprès d'Ashcombe ? Ces « livres sages », remis à la petite congrégation de Croyland par Guthlac lui-même... Fallait-il supposer qu'ils comprenaient, parmi d'autres volumes, un exemplaire de l'opus d'Æthelwin ?

Il se tenait là, le dos enfoncé dans le bois sombre de la banquette. Dans son esprit, les fils s'enchevêtraient, se déliaient, s'entrecroisaient : Guthlac, soldat visionnaire devenu ermite des marais ; Æthelwin, moine compilateur, patient ordonnateur des savoirs anciens ; Wulfric d'Ely, l'idéologue, l'effaceur, le fossoyeur des textes ; Ashcombe, collectionneur obstiné ; Windham, le folkloriste, poursuivant une énigme qu'il n'avait peut-être jamais résolue. Tous semblaient tourner comme des silhouettes dans un même cercle, reliés par des fils invisibles qu'il s'efforçait de saisir.

Et si l'ombre de Guthlac recelait la trace de ce qu'il cherchait depuis le début ?

\*

Le lendemain, l'Alchimiste s'était d'abord promis de pousser vers l'est, dans le Suffolk, là où la mémoire de Foillan se rattachait aux premiers établissements anglo-saxons. Cnobheresburg — nom ancien, aujourd'hui Burgh Castle, dressé sur les ruines d'un fort romain au bord des marais de la Waveney — passait pour avoir accueilli dès 634 la petite communauté où Foillan et ses frères avaient trouvé refuge, avant de poursuivre leur pérégrination vers le continent. Il songeait depuis longtemps à s'y rendre, voir de ses propres yeux les murs encore debout, témoins d'une époque révolue.

Mais Crowland n'était qu'à quatre-vingts kilomètres au nord de Cambridge, à portée de route dans cette matinée claire de décembre. La proximité avait valeur d'aubaine, et il pressentait qu'il y trouverait peut-être l'écho des pages lues la veille. Giles avait accepté de l'y accompagner.

Ils prirent la route au lever du jour, quittant Cambridge sous un ciel bas, strié de nuées opaques. La campagne, dans ses tons d'hiver, s'offrait nue : terres labourées brun sombre, sillonnées de flaques miroitantes, haies dépouillées de feuilles, villages pelotonnés autour d'un clocher carré. Dans les creux, l'eau stagnait, annonçant les marécages du Lincolnshire. Des bandes de corbeaux prenaient leur vol par grappes noires, s'abattant plus loin sur les champs détrempés.

L'Alchimiste regardait défiler ce paysage plat et mouillé, d'une beauté austère et mélancolique. Tout semblait baigner dans une lumière grise, sans relief, comme si l'air lui-même avait pris la consistance d'un voile. Il pensa que ce décor convenait à merveille à la mémoire d'un ermite des marais : solitude, silence, immensité humide où le pas s'enfonce et se perd.

Ils franchirent la grille de fer forgé et débouchèrent dans un enclos d'herbe rase où la pierre se dressait, cassée net, contre le ciel d'étain. Devant eux, la grande façade ouest — haute muraille trouée d'arcades, hérissée d'arcs figés et de statues érodées — gardait l'entrée comme une mâchoire. Au nord, une nef amputée se prolongeait par une église

paroissiale toujours vive, soudée au vaisseau défunt comme un greffon tardif. Partout, la pierre blond-gris portait le lichen en taches rondes ; des corneilles tournaient en criant autour des niches vides et des fenêtres aveugles. Le vent, venu du plat pays des Fens, s'engouffrait par les baies éventrées et faisait claquer, quelque part, une porte de bois.

Dans un recoin du site, à l'abri d'un pan de mur, quelques panneaux didactiques avaient été disposés. L'Alchimiste et Giles s'y arrêtaient, les yeux happés par les reproductions en couleur : des médaillons tracés à l'encre, cercles naïfs où se jouaient, scène après scène, les épisodes de la vie de Guthlac. Le texte expliquait qu'il s'agissait d'un rouleau unique, conservé aujourd'hui à la British Library — près de trois mètres de parchemin, daté du début du XIII<sup>e</sup> siècle, où dix-huit images circulaires racontaient l'ermite des marais, sa conversion, ses combats, sa mort.

On rappelait que, trente-cinq ans après son décès, le roi Ælfwald avait commandé à un moine nommé Félix le récit de sa vie : un noble de Mercie devenu chef de guerre, puis moine, avant de s'exiler à vingt-quatre ans dans les solitudes de Crowland. Là, il avait vécu comme les Pères du désert, dans une cabane de bois dressée sur une île battue d'eaux et de brumes, luttant contre les visions démoniaques, recevant parfois des visiteurs, offrant prières et conseils. À sa mort, en 714, son corps aurait été retrouvé intact, et un sanctuaire s'éleva sur sa tombe, attirant les pèlerins pendant des siècles.

Les panneaux montraient encore que la mémoire de Guthlac avait traversé le temps : sculptures de pierre sur la façade de l'abbaye, manuscrits enluminés, et ce rouleau aux images rondes, dont on ne savait s'il avait été conçu comme un livre, un projet de vitrail ou un cycle sculpté. Une note précisait que le début du rouleau manquait — comme si la vie du saint s'ouvrait au moment de sa conversion.

L'attention de l'Alchimiste était distraite par une présence. Un vieil homme était planté là, manteau fermé jusqu'au menton, casquette de tweed tirée sur les yeux, canne ferrée. Sa barbe courte semblait piquer

comme de l'ajonc. Il les observait depuis un banc de pierre. Lorsqu'ils passèrent, il se leva, fit deux pas, leva la canne, désigna d'un geste circulaire la façade.

— C'était plus grand que tout ce que vous voyez, dit-il, la voix claire, sans préambule. La moitié est tombée — le reste tient par habitude.

Il parlait d'un ton égal, avec l'assurance des gens du lieu. Il nomma le vent, la tour, le transept, l'herbe qu'on tond chaque semaine.

Les deux compagnons s'amusèrent de l'entrain du vieil homme, visiblement passionné par son sujet, et amoureux de sa terre.

— Et Guthlac ? questionna l'Alchimiste.

Le vieux sourit et pointa sa canne vers lui.

— Bien vu, jeune homme ! Mais ces panneaux ne disent pas tout !

Aussitôt il revint en arrière, très loin : avant l'abbaye, avant les pierres appareillées, quand le sol ici n'était que bourbier, îlots et osiers.

— Guthlac, fit-il, en touchant de sa canne la dalle où ils se tenaient, venait des marais. Pas d'ici même, non, mais tout proche. Un jeune chef — puis moine — qui a pris les eaux et les silences pour compagnons. Une cellule de bois sur une langue de terre perdue ; la faim, les visions, les gens du voisinage qui marchaient des heures dans la tourbe pour lui parler. On venait jusqu'à lui pour qu'il prie, pour qu'il dise un mot. Les choses commencent toujours ainsi, vous savez : un homme, une île, un murmure... et puis un siècle plus tard, on dresse une abbaye.

— On dit de lui que c'est un druide devenu moine, ajouta-t-il.

Sceptique quant à la véracité de ce fait, Guthlac ayant été, avant sa vocation religieuse, un guerrier plus qu'un sage, l'Alchimiste comprenait ce que le dicton recouvrait pour les gens du coin, sans doute imprégnés de l'image romantique du druide. Guthlac était l'image condensée du passage — progressif, mais parfois brutal — d'un monde à l'autre. C'était la métaphore d'une bascule historique : le temps des sanctuaires boisés, des clairières sacrées, des rites aux arbres et aux sources, forcé de s'effacer devant la croix. Le druide devenait moine comme la forêt devenait église, comme le nemeton s'effaçait dans la nef. Derrière la formule, se disait la continuité autant que la rupture : une spiritualité contrainte de se travestir pour survivre, une croyance refondue dans une autre, un héritage païen absorbé par le christianisme naissant.

L'homme se tut un moment, le temps qu'un vol de choucas traverse la brèche du grand portail. Ensuite, il leur fit signe de le suivre vers le bord du clos, là où l'enceinte cédait le pas à un horizon plat, sillonné de haies noires et d'eau sourde.

— Depuis quelques années, ils cherchent où était sa cellule — sa vraie, pas celle des légendes. Pas ici : là-bas, sur une parcelle qu'on appelle Anchor Church Field, côté nord-est, vous voyez ? Il pointa du bout de la canne une direction vague dans le gris. Ils ont commencé à gratter, comme on dit, d'abord la trace des moines, des tessons médiévaux, du bois brûlé. Et puis, dessous, autre chose. Une fosse circulaire. Ils jurent qu'elle était ceinturée de blocs. Un vieux cercle de pierres, enterré par les siècles.

— Un cromlech, murmura l'Alchimiste.

Son regard brillait d'une satisfaction presque enfantine.

— Ils l'ont daté, poursuivit-il en baissant la voix, comme si l'air

lui-même avait des oreilles. Longtemps avant l'ermite : quatorze siècles avant notre ère, à ce qu'on m'a dit. Un lieu de rite, sans doute. C'est drôle, non ? On cherche un saint des marais, on tombe sur un sanctuaire plus ancien que tout le reste. Le sol garde la mémoire mieux que les hommes.

Giles échappa un « remarquable » presque inaudible. L'Alchimiste demeurait immobile, les mains au fond des poches, à regarder la plaine nue que le vieil homme venait d'emplir d'îles, de pieux, de prairies tremblantes. Et de pierres dressées, en cercle.

— Après, fit encore l'homme, le site a vécu. On y a relevé des murs, trouvé des choses d'os et de poterie. Puis tout s'est éteint, quelque part vers le XV<sup>e</sup>. L'eau est restée, elle.

Il eut un petit rire, montra la façade d'un coup d'épaule.

— Ici, on a empilé des pierres. Là-bas, ils ont trouvé celles d'avant. Entre les deux, c'est la même histoire : on s'accroche à un bout de terre au milieu de l'eau, et on parle aux vivants et aux morts.

Il hocha la tête, comme si ça suffisait. Déjà, il retournait vers son banc, canne claquant sur la dalle, silhouette réduite par l'immensité plate.

Ils demeurèrent quelques minutes sans parler. Le vent ramenait, par bouffées, une odeur d'humus mouillé et de fumée lointaine. À l'est, une trouée blanche ouvrait le ciel ; les pierres, un instant, prirent une pâleur laiteuse.

— Anchor Church Field, dit enfin Giles, à mi-voix, pour fixer les mots. Un cromlech païen sous un ermitage chrétien. Et nous qui pensions n'avoir trouvé que des vies de saints.

L'Alchimiste inclina la tête. Une bourrasque fit battre son écharpe dans l'air froid ; il la retint d'un geste et l'enfouit dans sa veste.

Dans sa poitrine, les pierres et l'eau, les moines et les cercles enfouis se plaçaient lentement, comme des pièces qu'on voudrait faire entrer dans un même dessin. Un ermitage posé sur un ancien lieu de rite : la superposition lui paraissait soudain moins un hasard qu'un palimpseste.

« Le sol garde la mémoire mieux que les hommes », répéta-t-il, songeur.

Au loin, une cloche — courte, métallique — tinta du côté de l'église encore ouverte. Ils reprirent le chemin de la façade éventrée. Le vent s'était levé. Des brins d'herbe sèche roulaient dans les joints des dalles, et les corneilles, haut perchées, appelaient l'hiver.

# XI

Les jours se tassaient. Le solstice approchait, ce point extrême où la nuit semble engloutir le jour avant que la lumière, timidement, ne reprenne son ascension. L'Alchimiste avait voulu gagner Seahenge avant que la clarté ne bascule, comme si le lieu lui-même, sur cette côte du Norfolk, portait encore l'empreinte de célébrations anciennes : hommes et femmes assemblés pour guetter le retour du soleil, pour conjurer, d'un feu ou d'un chant, l'hiver et ses ténèbres. Intemporelle vérité que cette absolue nécessité, pensait-il : cultiver l'espoir de la lumière.

Ce serait sa dernière halte dans la région, avant la traversée du retour. Il y était parvenu dans la blancheur voilée de cet après-midi d'hiver, lumière diffuse qui aplatissait les reliefs et déposait sur la mer un éclat d'étain, glacial. Mais il traînait avec lui une gêne sourde : une légère pointe dans la poitrine, un tiraillement sous l'omoplate, et un très léger vertige, comme un balancement intérieur. Voilà des années qu'il s'était accoutumé à ces signes discrets de fragilité — étourdissements, douleurs fugitives au thorax, au cou, au dos, au crâne, qu'il attribuait tantôt à la fatigue, tantôt à l'anxiété, tantôt à l'usure musculosquelettique. Elles devenaient plus troublantes lorsqu'elles se logeaient du côté gauche, rappel trop net de ce qui pouvait céder.

Il tentait de les contenir par l'exercice, les étirements, l'usage des plantes. Pourtant, chaque résurgence en rallumait l'inquiétude, et la crainte appelait la pensée anxieuse, cercle vicieux dont il connaissait trop bien le chemin. Depuis longtemps, il avait appris à relativiser le sursaut de l'angoisse, à dompter celle-ci par la raison, à la tenir à distance comme on refoule une ombre. Mais ces dernières années, ces sensations de faiblesse et de vertige — de vulnérabilité — revenaient avec une

régularité tenace, comme si elles exigeaient d'être, une fois de plus, reconnues. Comme une nature incapable de se taire, et dont il fallait comprendre les signes. L'instinct animal était après tout un sens nécessaire et mystérieux, que le monde actuel, complexe, agressif et incertain, éprouvait de bien des façons.

Comme pour échapper à ce flot de pensées et de sensations, l'Alchimiste songeait à ce que signifiait un ermitage. La pratique n'était pas née ici, dans les marais d'Angleterre, mais dans les déserts d'Orient, aux confins de l'Antiquité tardive : Antoine d'Égypte, Paul de Thèbes, et tant d'autres Pères du désert s'étaient retirés dans les solitudes de sable et de roc, fuyant la perversion et la corruption du monde, et cherchant une union plus pure avec Dieu. De ces figures solitaires étaient nées des traditions multiples : l'érémisme d'abord, qui poussait un homme à se couper du « siècle », puis, par un paradoxe presque nécessaire, le cénotibisme, quand des disciples venaient se grouper autour de la cellule du maître, donnant naissance aux premières communautés. Ainsi, de l'ermitage au moine, de la cabane isolée à la clôture du monastère, s'était déroulée l'histoire d'un même élan spirituel.

Ce motif n'avait jamais cessé de réapparaître, sous d'autres visages : au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, dans les demeures aristocratiques anglaises, on engageait des « ermites de jardin », payés pour incarner, dans une grotte artificielle, l'image romantique de la solitude et du renoncement. Au siècle suivant, Henry David Thoreau, retiré sur les rives de Walden Pond, avait donné à cette aspiration une expression neuve, à la fois politique, poétique et spirituelle, posant les bases d'un néo-transcendantalisme qui inspira des générations. Et jusqu'à l'époque contemporaine, des hommes et des femmes, parfois sans Dieu, mais mus par le besoin de silence, de retrait et de frugalité, avaient retrouvé dans ces figures d'ermite un miroir de leur propre quête.

Lui-même cultivait ce fantasme d'une vie recluse, où l'inclination à l'introversión se muait en discipline de contemplation. Mais il savait trop bien l'attachement qui le liait aux siens, aux lieux aimés, aux

visages familiers. Sa place, il le pressentait, n'était ni au centre des choses ni dans leur effacement complet, mais dans cette lisière : assez proche pour appartenir, assez en retrait pour observer. Il savait que son monde se réduisait à quelques êtres, et qu'en eux seuls tenait l'essentiel de sa vie. Il lui fallait leur être présent ; il ne pourrait vivre autrement.

Ce motif de l'ermite lui évoqua Ardoiléan, petite île aperçue quelques mois plus tôt, sur les côtes irlandaises, et qui avait été le site d'un ancien ermitage, devenu monastère, réputé fondé par saint Feichín de Fore. Il songea aussi à l'ermitage de saint Cado, sur la minuscule île du même nom, qu'il avait arpentée dans le Morbihan. Tous ces lieux avaient pour lui une aura singulière, et résonnaient avec sa propre nature.

Cette figure, il l'avait aussi croisée dans les récits médiévaux qu'il avait tant lus : dans les romans arthuriens, l'ermite surgissait souvent à l'orée d'une forêt, dans une cabane ou une grotte, figure marginale mais détentrice d'un savoir. C'était vers lui que les chevaliers s'égarèrent pour obtenir conseil ou pénitence, comme si celui qui se tenait hors du monde en percevait mieux les signes. L'ermite, invisible aux puissants, voyait ce que les autres ne voyaient pas.

Alors il repensa à Guthlac, dont la cellule, disait-on, s'était trouvée sur l'emplacement d'un ancien cercle de pierres. Était-ce pur hasard ? Le choix pratique de matériaux déjà dressés, réemployés pour fonder une cahute ? Ou bien fallait-il y lire une continuité plus profonde : l'habitation d'un même lieu sacré, où les croyances païennes cèdent la place à de nouvelles liturgies, mais où le sol, les pierres, la disposition des lieux conservent leur puissance ? L'histoire du christianisme avait multiplié ces superpositions : autels élevés sur des sanctuaires antiques, églises bâties sur des temples, saints localisés là où païens invoquaient leurs dieux. La conversion s'était faite par substitution et par métamorphose, non par effacement complet.

Et si tel avait été aussi le geste de Guthlac ? S'il avait, consciemment ou non, pris place dans le sillage d'une mémoire plus ancienne,

inscrite dans les pierres mêmes ? L'Alchimiste se demandait si ces cercles dressés, mémoire d'un culte archaïque, n'avaient pas aussi inspiré Æthelwin. Le moine de Wearmouth, chrétien rigoureux mais avide de savoirs, avait peut-être vu dans ces pierres un répertoire vivant, un alphabet symbolique de la nature et du temps. Tout comme il avait recueilli les usages des plantes et les cycles des astres, il avait pu inscrire dans son œuvre l'écho de ces traditions, païennes mais toujours vibrantes, qu'aucune christianisation n'avait réussi à effacer.

Il se questionnait. Quels liens avaient pu nouer Æthelwin et Guthlac ? Dans quelle langue, avec quels mots, s'étaient-ils entretenus ? L'un, moine voyageur lettré, pétri des disciplines de Wearmouth-Jarrow, accoutumé à l'ordre des tablettes et des manuscrits ; l'autre, ancien chef de guerre devenu ermite des marais, nourri de visions et d'épreuves, dont la rudesse s'était changée en ferveur. S'étaient-ils seulement parlé des Écritures, de la règle et du service de Dieu ? Ou bien, sous la couverture des psaumes, avaient-ils laissé passer d'autres échanges — sur les pierres levées qui cernaient la lande, sur les herbes des marais dont on tirait emplâtres et décoctions, sur le pouvoir que les anciens attribuaient aux arbres et aux astres ?

Cette pensée le ramena soudain à l'ogham. Ces passeurs, faiseurs de tradition, avaient-ils contribué à l'interprétation médiévale de ces symboles comme alphabet végétal ?

Née dans l'Irlande des premiers siècles, cette écriture incisée dans le bois ou la pierre avait longtemps conservé quelque chose d'obscur, de clos sur son propre mystère. On l'avait d'abord côtoyée sans vraiment la comprendre.

Dans le cloître de Kilmalkedar, fondé au VII<sup>e</sup> siècle dans le comté de Kerry, en Irlande, des pierres parlaient encore. Sous la mousse, des entailles droites, semblables à des branches figées, gravaient leurs lignes dans le silence. Le cimetière comptait plus d'une dizaine de reliques, dressées entre les herbes hautes. À Ballintaggart, à Ardfert, à Ne-vern, à l'abbaye de St Dogmaels au pays de Galles, on en trouvait

d'autres, réemployées dans les fondations. En Écosse, sur l'île d'Iona, les disciples de Colomba avaient emporté ces pierres en exil, croyant peut-être préserver un fragment du langage du monde.

On racontait que les moines s'asseyaient parfois contre elles pour prier, persuadés qu'elles respiraient encore. L'écriture demeurait visible, sans être comprise : des cicatrices sur la pierre. Et dans le silence du cloître, lorsque le vent descendait de la montagne, on croyait entendre le murmure du bois disparu. Certains disaient que ces lignes droites étaient les racines d'une langue oubliée, plantées dans la pierre comme pour la retenir en terre. D'autres, que chaque entaille abritait un souffle, un reste de la parole première. Alors, on laissait la mousse recouvrir les signes : non pour les effacer, mais pour les garder au chaud.

Cette survivance silencieuse éclairait sa question : l'ogham n'était pas un vestige mort, mais une mémoire enfouie.

En outre, comme il l'avait appris, ce système d'écriture n'aurait pas seulement été un code de traits incisés, mais une matrice de correspondances. Selon les interprétations tardives, chaque lettre, ou *fid*, portait le nom d'un arbre ou d'une plante. Ainsi *Beith* (᚛) était le bouleau, arbre des commencements et des purifications. *Luis* (᚛), le sorbier, porteur de protection. *Fearn* (᚛), l'aulne, lié aux eaux et à la force. *Saille* (᚛), le saule, symbole de flexibilité et de guérison. *Duir* (᚛), le chêne, axe et force du monde. *Quert* (᚛), le pommier, arbre du don et de l'abondance. *Straif* (᚛), le prunellier, épine et passage.

Ce principe, attesté dans les manuscrits médiévaux irlandais — notamment le *Book of Ballymote* et le *Book of Leinster* —, ne datait toutefois pas du haut Moyen-Âge lui-même, mais du XII<sup>e</sup> siècle, période où les moines consignèrent par écrit des traditions plus anciennes, héritées de la mémoire druidique. Les *Briatharogaim*, ces « glosses » poétiques qui accompagnaient l'alphabet oghamique, associaient chaque signe à une énigme, une image, une plante, conférant au système une double fonction : écriture et herbier symbolique.

On disait de cette écriture qu'elle ne venait pas de la main, mais de la sève. Le mot celtique *ogham* dérivait d'Ogma, dieu de la parole et

des liens. Ses lettres n'étaient pas tracées à l'encre, mais incisées dans l'écorce, le long du grain du bois. Les bardes apprenaient à les tailler sur les flancs d'un tronc, en suivant la fibre, de bas en haut : c'était une lecture à rebours du ciel.

L'ogham, plus qu'une simple nomenclature botanique, était donc interprété comme une cosmologie, liant la mémoire des hommes à la sève des arbres ; il faisait du végétal un langage, et du langage une forêt où chaque trait était une branche, chaque incise une feuille. Lire l'ogham, c'était entrer dans un monde où la pierre et la plante se répondaient, où l'arbre devenait signe, et le signe un axe entre ciel et terre.

Pourtant, de ce langage sylvestre, il ne restait presque rien. Ce qui fut gravé dans la pierre avait survécu, muet, mais tout ce qui avait été inscrit sur le bois avait disparu. Les Celtes écrivaient sur des baguettes, sur des planchettes, sur des rameaux : l'écriture n'était pas faite pour durer, mais pour agir. Chaque incision dans la matière végétale était un geste d'invocation, un appel, plus qu'une trace. C'était une écriture performative, une pratique en acte, vouée à disparaître avec le souffle qui l'avait portée. Ainsi, quand le signe quittait le bois, il retournait à la sève.

Quand les Romains gravèrent leurs lois dans le marbre, les Celtes continuaient d'écrire sur le bois. L'un fixait la règle, l'autre la vivait. Le mot, sur la pierre, était mort ; sur le bois, il poussait. Ce n'est pas un hasard si *livre* et *bois* viennent d'une même racine : le latin *liber*, l'écorce. Lire, c'est d'abord éplucher le monde. Écrire, c'est y tailler une entaille.

Il se représentait Æthelwin comme le premier, dans son manuscrit effacé, à avoir consigné ces correspondances sacrées. Était-ce cela, son dessein ? Relier les lettres aux arbres et aux simples, écrire un savoir où la pierre et la plante se répondraient, où la guérison serait lue dans les incises comme dans les herbiers ?

Ce travail de consignation expliquerait cette interprétation tardive de l'ogham comme alphabet végétal, quelques siècles plus tard.

Ceci signifierait en outre que la tradition ne fut pas totalement perdue.

La source de cette survivance était peut-être là : Guthlac, l'ermite. Æthelwin aurait-il pu lui confier quelque chose : outre un savoir, des notes éparses, quelques feuillets, voire un ouvrage entier ? Si, à l'abri de cette cellule de bois battue par les vents, un fragment de son œuvre avait trouvé refuge, hors de portée des ciseaux et des grattoirs de Wulfric ? Alors, c'est sans doute parmi les « livres sages » de Guthlac que ce texte aurait survécu, transmis avec le reste de ses maigres possessions à la fraternité de Croyland.

Mais qu'était-il advenu de ces volumes ? La petite communauté, grossie en abbaye, avait traversé les siècles de feu et de fer, connaissant destructions, incendies, reconstructions. Combien de manuscrits avaient été perdus, dispersés, pillés ? Et pourtant, l'idée persistait : qu'au milieu de ces chaînes de pertes et de renaissances, quelque chose ait pu se faufiler, passer les mailles de l'oubli. Une relique de papier ou de parchemin, une trace ténue.

Une détonation sourde et lointaine le ramena au présent, d'un seul coup.

Tout en lui se figea.

Un froid brusque lui remonta dans les veines.

Le temps se resserra autour de lui.

Mais il ne remarqua rien, alentour.

À trop penser, il prenait l'eau. Ses pieds allaient être trempés. La marée montait sur la plage de Holme-next-the-Sea, avalant peu à peu la grève. Le vent rabattait l'écume contre les dunes maigres, et déjà les flaques grises s'élargissaient dans le sable.

Il remonta le col de sa veste, noua son écharpe et enfonça un peu plus son couvre-chef, un vieux feutre fatigué par les saisons.

Quelques heures plus tôt, l'Alchimiste avait fait le détour par Lynn Museum, à King's Lynn. Dans le musée discret, il avait longuement observé la souche retournée de Seahenge, qui autrefois se trouvait ici : un énorme tronc aux racines dressées comme un bouquet pétrifié, arraché à la tourbe qui l'avait préservé quatre millénaires durant. Autour, quelques-uns des poteaux d'origine, dressés en demi-cercle, et la reconstitution grandeur nature achevaient de donner forme à ce monument singulier. Mais ce n'était qu'un fragment déplacé, arraché à son sol, à sa plage, à ses marées. Aussi, avait-il souhaité gagner Holme-next-the-Sea, là où l'on avait découvert le cercle de bois, aujourd'hui rendu au sable et aux vents. Rien n'y restait visible, sinon une étendue grise, battue par le ressac, sous un ciel de plomb. Quelques panneaux rappelaient l'histoire du lieu, mais la plage elle-même se refusait à tout vestige.

Il savait pourtant ce qui s'était tenu là : cinquante-cinq troncs de chêne, fichés dans le sol en un cercle serré, ceignant une souche renversée, le bois abattu et taillé au printemps de l'an 2049 avant notre ère. Contrairement à ce que laissait penser le nom du site — Seahenge, en référence à Stonehenge —, il ne s'agissait pas d'un henge au sens strict — car il n'y avait ni fossé ni talus —, mais d'une enceinte singulière, de bois et non de pierre, un monument voué à disparaître. Les grands cercles mégalithiques avaient traversé les millénaires, dressés contre le ciel ; celui-ci, fragile, n'avait survécu que par miracle, enfoui dans la tourbe et l'argile qui l'avaient protégé de la mer et du temps.

L'Alchimiste méditait sur cette architecture renversée : l'arbre mis tête en bas, ses racines offertes au ciel, son tronc comme une fosse. Il revoyait défiler, comme un chapelet d'hypothèses, les interprétations accumulées au fil des décennies. Pour certains, la souche renversée n'était qu'un réceptacle funéraire : on y déposait les cadavres, abandonnés aux oiseaux et aux bêtes jusqu'à ce que les os blanchis, purifiés, rejoignent le ciel. D'autres y discernaient une enceinte des morts, une sorte de seuil rituel dont l'inversion même — racines dressées vers la lumière, tronc fiché dans la terre — figurait le passage d'un monde à l'autre. Plus récemment encore, une hypothèse, fragile et poétique,

avait émergé : le monument aurait été conçu pour retenir le temps, au point d'équilibre du solstice d'été. Le coucou, oiseau du renouveau, cessait alors son chant, signe que la saison basculait. Dans certaines traditions, on l'enfermait symboliquement pour retenir son cri, prolonger l'été, différer l'hiver. Seahenge, dans cette lecture, devenait une machine cosmique, une tentative désespérée d'entraver le cours des jours, de suspendre le déclin de la lumière.

Un autre article liait ce cercle de bois aux soubresauts du climat. L'époque aurait connu un refroidissement brutal, des printemps décalés, des récoltes compromises. Les hommes, saisis d'effroi, auraient dressé ce rempart de troncs comme une conjuration : un rituel collectif pour retenir la chaleur, apaiser les saisons, conjurer la faim. Était-ce le cri d'une communauté face à la menace d'un monde qui basculait ?

Et le sien, songeait-il ? À quelle enceinte ses semblables confiaient-ils leurs peurs, en ce siècle où tout vacillait à nouveau ? Quels signes, quelles images, quels récits dressaient-ils contre l'angoisse de l'effondrement ? Des temples invisibles, faits de divertissements, de chiffres et d'écrans, où les querelles idéologiques se fondaient dans le spectacle d'une civilisation à son crépuscule — ou du moins à son tournant. Peut-être encore des promesses creuses de progrès, pour ceux qui osaient y croire, ou des fables trop fragiles d'un salut technologique. Ainsi vivaient-ils la finitude : en cultivant le déni, en chantant l'impuissance, en ramassant le temps au seul instant vécu, en précipitant la fuite en avant... à défaut de troncs dressés contre la morsure de l'hiver.

L'époque lui sembla soudain insoutenable, figé dans une nuit sans aurore. Dans un geste qui tenait de la conjuration, il caressa la bague qu'il portait, ciselée d'un motif de feuilles courant tout autour, en un cycle muet.

Il pensa à cette souche comme à une effigie du cycle lui-même : l'arbre inversé, symbole du passage, entre vie et mort, terre et ciel, monde visible et invisible. Chaque tronc, chaque poteau planté autour, comme un cercle de témoins, serrés contre lui pour préserver un secret.

La nature, le cosmos, les saisons, l'angoisse des hommes face à ce qui leur échappait.

Le vent glacial, chargé de sel, battait ses joues. Il vacilla un bref instant : sa vue se brouilla, la ligne d'horizon trembla. Il dut se contenir, retrouver l'équilibre. Était-ce l'effet du ressac, ou de la lumière pâle qui lui voilait les yeux ? Ou bien ce serrement familier à la poitrine, cette faiblesse née de l'anxiété, de la faim ou des pensées trop lourdes ? Il respira profondément. Dans l'air humide, il entendait son cœur battre.

Devant lui, la mer s'étendait, grise, infinie. Il éprouva la densité du monde, le poids des millénaires accumulés, et mesura le peu qu'il savait. Il se dit qu'il percevait, qu'il pressentait, qu'il sentait beaucoup — mais qu'il ne savait rien.

# XII

Le ciel lavé de vent courait sur la côte flamande.

C'était le mois d'avril.

L'Alchimiste avait gagné Coxyde, dans l'ombre blonde des dunes : là où reposent, ras au sol, les ruines de l'abbaye des Dunes — Ten Duinen — fondée au XII<sup>e</sup> siècle sur une langue de sable et d'oyats.

L'histoire, ici encore, commençait par un ermitage : vers 1107, un certain Ligerius aurait planté sa cellule parmi les ondulations du littoral ; une petite communauté s'organisa, adopta la vie monastique en 1128, puis bascula sous l'influence de Clairvaux et de saint Bernard dans l'Ordre cistercien. L'abbaye connut son apogée au XIII<sup>e</sup> siècle, puis vinrent les crises : guerres, disette de vocations, finances exsangues... et le sable lui-même, à marche lente, recouvrit les bâtiments. Au tournant du XVII<sup>e</sup>, la grande dune — la Hoge Blekker — gagnait sur les murs ; en 1796, la Révolution acheva l'œuvre : suppression, dispersion, silence. Désormais, les maçonneries fouillées affleuraient comme des os de pierre entre herbe maigre et varech de terre.

« Ici au moins, pensa-t-il, la mémoire avait ses ruines ». Ces traces tenaient lieu de mémoire visible. Au Rœulx, il n'en restait rien, sinon l'ombre d'un nom. Fondée trois ans plus tôt que celle de Coxyde, en 1125, l'abbaye prémontrée, placée sous le patronage de Foillan, avait disparu au même moment, en 1796, sous la pression des révolutionnaires. Mais là, rien n'avait survécu : pas de ruines affleurantes, mangées par le sable, rien qu'un sol nivelé, réemployé, poli par le temps. Le site s'était mué en parc, celui du château des princes de Croÿ, préservé dans sa verdure comme à l'écart du monde, retiré, presque hors du temps. Une mémoire effacée dans ses traces, mais une mémoire persistante

malgré tout. Invisible aux yeux, peut-être, mais palpable pour qui savait regarder en creux. Cela lui convenait fort bien, après tout. « Rien ne se perd, rien ne se crée », conclut-il.

Il s'était tenu longtemps sur le terre-plein, face au plan restitué des cloîtres et des ailes. Dans cette clarté d'avril, l'endroit semblait encore traversé d'un souffle régulier : celui des psaumes naguère portés par la mer, et le vent du large.

Dans le petit musée accolé aux ruines, l'Alchimiste avait parcouru les panneaux didactiques qui racontaient, images et fac-similés à l'appui, la vie d'un scriptorium cistercien. On y expliquait le travail patient des copistes, la règle du silence, l'économie des pigments, l'usage du parchemin, la répartition des tâches entre rubricateurs, enlumineurs, relieurs. Une fresque montrait des moines penchés sur leurs pupitres, chacun absorbé dans son feuillet, comme si la précision du geste eût été prière autant que litanie.

C'était une étape, pensait-il, sur le long chemin de l'écriture : des signes primordiaux aux idéogrammes et aux glyphes, des incisions dans l'argile aux alphabets couchés sur un tissage végétal, sur peau, puis sur papier, ensuite le scriptorium, et puis plus tard l'imprimerie, la presse, la linotypie, l'ordinateur, le code numérique et les outils de génération. La longue histoire de nos humanités tenait dans ce tissu de langage. Et dans une circulation principalement écrite des idées, au détriment des traditions orales. C'est cela qu'on nommait « histoire » : ce qui s'écrit, se conserve, se transmet. Le reste, non fixé, n'avait d'autre destin que de s'effacer — englouti dans le sable du temps.

Il s'attarda devant un texte qui évoquait le rôle de ces abbayes flamandes dans la circulation des manuscrits, véritables carrefours de savoirs, où s'échangeaient des volumes venus d'Angleterre, de Rhénanie ou d'Italie. Ses mots trouvaient en lui un écho particulier : ici, au creux des dunes, avait existé un lieu où l'on recevait, recopiait, parfois transformait des textes anciens pour les transmettre à d'autres

génération.

Il ne pouvait s'empêcher d'y voir une image exacte de son enquête : ces gestes invisibles de la main qui ajoute, corrige ou efface, et qui décident de la survie ou de l'effacement d'un savoir. L'histoire de Wulfric d'Ely lui revint avec une netteté presque douloureuse. Était-ce dans un scriptorium semblable à celui-ci que le travail de sape s'était accompli ? Ainsi, l'œuvre d'Æthelwin avait basculé dans l'ombre.

Il en avait suivi la piste jusqu'à Saint-Omer. L'abbaye de Saint-Bertin, foyer majeur de la culture carolingienne, avait recueilli tant de volumes errants que son scriptorium, au IX<sup>e</sup> siècle, rayonnait comme un phare sur la Manche. L'Alchimiste avait franchi le portail du vaste bâtiment devenu lycée, scruté les inventaires conservés à la bibliothèque municipale, parcouru les notices des fonds anciens, consulté les catalogues imprimés et les microfilms des manuscrits qui avaient survécu aux guerres et aux dispersions.

Rien. Pas une mention. Les moines anglais apparaissaient bien, çà et là, dans les chroniques, mais aucun titre, aucun feuillet, rien qui puisse faire remonter la trace d'Æthelwin. Des volumes venus de Croyland y avaient bien accosté — l'histoire le confirmait —, mais soit ce qu'il cherchait — il n'eût su dire quoi : un livre, un corpus, ou autre — n'en faisait pas partie, soit il avait pris une autre route, soit encore il avait été, comme tant d'autres, spolié, dissimulé ou détruit.

Il s'était senti vidé. Tout lui semblait s'être effondré en silence : des mois de lectures, de recoupements, de conjectures, pour ce vide sec, sans lumière. La conclusion s'imposait : il ne saurait pas. Pas davantage que Windham avant lui. Un pan de savoir, d'us et coutumes, de croyances, de science et de poésie, pour de bon disparu. Comme si cette quête, déjà plusieurs fois brisée, n'était destinée qu'à tourner dans l'ombre, vaine, inaboutie.

Il s'assit sur un muret. Le vent venait de côté, tiède et salé. Il revit, par la pensée, l'ermite des marais et le moine de Northumbrie, et

la petite confrérie de Croyland serrant contre elle quelques volumes. Saint-Bertin, Ten Duinen : des noms de ports de papier. Sa piste, pour l'heure, restait une géographie plus qu'une preuve ; mais l'espace, parfois, aide la mémoire à redevenir histoire.

\*

Le soir même, quittant la côte flamande et regagnant sa terre de l'entre Senne et Haine, l'Alchimiste fit halte à Aubechies. Le village s'étendait dans un calme rural, lové au cœur des plaines hennuyères de la Wallonie picarde. On y devinait encore, derrière les haies et les vergers, la persistance d'un paysage ancien. Aux abords, l'espace gallo-romain reconstitué sommeillait, derrière ses palissades : temples, villas, tombes et habitats dressés comme autant de fantômes de l'Antiquité, rappelant qu'ici les civilisations avaient inscrit leurs marques successives dans la terre.

Il s'arrêta près de l'église. Saint-Géry dominait le village d'une présence simple et fière, chef-d'œuvre de romanité tardive : murs de pierre claire, à la teinte douce, coiffés d'une toiture rouge-bordeaux qui semblait s'ancrer profondément dans le ciel du soir.

À l'arrière, l'ancien presbytère bordait le jardin, en un prieuré figé dans sa sobriété.

En contournant l'église, il déboucha sur la place où s'ouvrait la Taverne Saint-Géry. Le bâtiment, ferme de trois siècles, côtoyait la pierre sacrée comme un prolongement paysan : lourde charpente sous tuiles brunes, murs blanchis à la chaux, percés de fenêtres à croisillons. La façade se piquetait de plaques émaillées de bières, publicités d'un autre âge, comme autant de fragments colorés, dans un désordre savant. Tout portait l'empreinte d'un temps où le bâtiment avait vu passer générations, bêtes et saisons. À l'arrière, un étang reflétait les dernières lueurs du jour.

L'intérieur de l'estaminet se révélait chaleureux, modeste mais

habité, comme un monde ramassé dans la lumière tamisée du soir.

Les murs, encombrés d'ustensiles d'un autre âge, de plaques et de cadres, semblaient autant d'archives muettes d'une ruralité si tendrement désuète. Quelques habitués parlaient bas au comptoir, un chien assoupi sous les pieds de son maître.

Il choisit une table près d'une fenêtre donnant sur la façade de l'église. Un sentiment d'intimité rustique, presque monacal, se dégageait de l'endroit : ici, les siècles semblaient s'être tassés les uns sur les autres, dans le silence des briques et des poutres. Tout autour de lui rehaussait cette impression : objets d'antan patinés par les mains, peintures de genre un peu naïves, collection de cloches alignées comme des voix muettes, et, suspendue au plafond, la carcasse en osier d'un géant de cortège, silhouette fantomatique d'une tradition populaire. Aux murs, des plaques émaillées portaient des noms de rues : *Rue des Prêtres*, *Rue de l'Église*, *Rue de l'Abbaye*, ou encore *Rue du Bois des Moines – ancien lieu-dit*. « Vraiment ce qu'il me fallait ! » songea-t-il, amusé, et adressant un sourire sincère au lieu — et à la patronne, qui, le reconnaissant, vint à lui et le salua avec chaleur, en lui tendant le menu.

La carte des bières, épaisse comme un missel, faisait briller ses yeux, excitant sa nature zythosophe. Il redécouvrait d'une joie calme la profusion de noms rangés en colonnes thématiques : les régionales ; les blondes sèches et houblonnées de la brasserie Dupont, voisine ; les triples ambrées au corps dense ; les bières de garde à la robe sombre, promises à une lente dégustation. Entre les pages, c'était un voyage, une bibliothèque liquide.

Il opta pour une Monk's Stout de la brasserie Dupont, dont il se souvenait fort bien. Il lui paraissait sensé de choisir une bière locale, et la suggestion du nom convenait parfaitement à son état d'esprit. On la lui servit dans son verre sérigraphié, noire et brillante, ourlée d'une mousse brune, fine et persistante. Les notes torréfiées étaient franches, mais la bouche restait légère, vive, nette, avec assez peu d'alcool : exactement ce qu'il lui fallait pour garder l'esprit clair. Depuis quelque temps, il s'orientait vers cette sobriété choisie : un rapport apaisé à la

boisson, moins de quantité, davantage de discernement. Il se plaisait à penser que c'était là un effet de l'âge, mais aussi d'une sorte de maturation intérieure, une meilleure conscience de la pharmacologie inhérente au fait de boire. Conserver le remède, l'appétence pour le bienfait ; écarter le vice, le poison. Équilibre subtil, que la fragile santé imposait.

Il échangea en toute sympathie quelques mots avec la patronne, femme vive au verbe franc, dont la chaleur semblait tenir le lieu aussi sûrement que ses murs de briques. Puis il parcourut la carte, amusé : la « croûte bleuse tartine », le « duo terre-mer », le « coussin bénédictin », le « pavé des deux abbayes », tout le ramenait décidément à son affaire, comme si les signes s'agençaient d'eux-mêmes. Il opta finalement pour le « pavé du curé », une pomme de terre fourrée dont la rusticité simple achevait de lui donner le sentiment d'un réconfort.

Car c'est probablement ce qu'il venait chercher en cet endroit. S'arracher un instant au monde qui s'effritait sous ses yeux, à son tumulte, à son actualité lourde. Il en allait ainsi de ces lieux qu'il hantait comme autant de refuges, lieux d'évitement, horizons, évasions.

Son regard balaya le mur près duquel il était attablé, et, parmi le pêle-mêle de ses bibelots et images, s'arrêta sur une gravure représentant deux moines au travail, chacun absorbé dans une tâche différente.

À gauche, le premier moine, penché, maniait un pilon dans un mortier de grande taille. Ses gestes fermes et appliqués rappelaient ceux d'un herboriste ou d'un apothicaire, broyant des plantes ou des minéraux pour préparer un remède. À ses pieds et autour de lui, plusieurs ustensiles complétaient la scène : une cornue en verre montée sur un petit fourneau à trépied, un chaudron, divers récipients — tout un petit laboratoire de pharmacie monastique.

À droite, son confrère se tenait devant un pupitre de lecture richement orné. Penché sur un manuscrit ouvert, la main gauche soutenant sa tête dans un geste de méditation, tandis que de la main droite, il tenait une gerbe de plantes, comme pour confronter le savoir du livre à celui de la nature. Son attitude traduisait à la fois l'étude et la réflexion,

un travail intellectuel qui complète celui, manuel, de son compagnon.

L'arrière-plan renforçait la dimension monastique : à gauche, une haute étagère garnie de grands pots de pharmacie, en céramique ou en terre cuite vernissée, disposés en ordre, contenant les simples et préparations. À droite, une ouverture laissait apparaître, à travers un mur ajouré de fenêtres ogivales, la silhouette extérieure d'une abbaye en ruines, ses arcs béants et ses pierres mangées par le temps.

Au sol, un carrelage en damier noir et blanc accentuait la gravité de la scène, tout en donnant une impression d'espace clos, presque théâtral. L'ensemble mettait en regard deux dimensions de la vie monastique : le labeur manuel et artisanal, lié à la matière, et l'étude des textes, liée à l'esprit, réunis dans un même espace d'ombre et de lumière.

Cette image agissait sur lui comme un révélateur.

Il sortit son carnet, où s'accumulaient notes, remarques, mots-clés et références, depuis l'été précédent, quand il avait longé les côtes irlandaises. Il fit courir son stylo, non pour écrire encore, mais pour relire la trame déjà inscrite.

Tout s'y enchaînait : la rencontre initiale avec Mortensen, le terrain d'Ó Maoláin, la découverte de ces pierres, qu'on disait de l'époque de Foillan. Puis les marques oghamiques, griffées comme une mémoire ancienne. La photographie, retrouvée presque par hasard, où paraissaient les membres de l'Eolas Circle, silhouettes énigmatiques posées devant les mégalithes. Les activités de ce groupe, leur passage par Wéris, et cette conférence improbable qui liait plantes et pierres levées. La figure de Windham avait été un pivot.

De là, le fil avait basculé vers Élise Kerneur, dont il avait déniché la trace grâce à Léna, et les travaux qu'elle poursuivait sur les correspondances oubliées. Ensuite Æthelwin, figure d'ombre et de lumière, compilateur de savoirs, et Wulfric d'Ely, censeur acharné, dont la main avait mutilé son œuvre. Puis s'était ouverte la piste inattendue : Guthlac, l'ermite des marais, ses visions et ses livres perdus.

Tout cela avait conduit aux migrations de manuscrits, de

l'Angleterre dévastée jusqu'aux rivages flamands, entre Saint-Bertin, Saint-Vaast, Ten Duinen. Une odyssee de textes fragiles, ballottés d'îles en abbayes, comme si les mots eux-mêmes avaient fui la guerre et le feu.

Ses notes mettaient en lumière les raisons qui avaient conduit Wulfric — peut-être lui-même instrument du pouvoir, obéissant à une injonction extérieure — à effacer l'œuvre d'Æthelwin, le passeur entre deux âges, conservateur de traditions anciennes au seuil d'un monde nouveau. Ce geste prenait rétrospectivement tout son sens : il révélait l'évolution des sociétés, du soin et de la médecine, de notre rapport à l'environnement, mais aussi du statut même du savoir et de la croyance.

Il se prit à dérouler, en lui-même, le long fil des siècles.

Aux âges les plus reculés, savoirs et croyances ne se distinguaient pas. L'interprétation du monde s'écrivait encore dans un langage mythologique : les éléments avaient leur divinité, les forêts bruissaient de présences, les sources jaillissaient comme autant de sanctuaires. Guérir relevait alors d'un même geste que prier : les plantes n'étaient pas seulement remèdes, mais médiations, relais entre l'homme et l'invisible.

Les premiers hommes n'avaient ni mots pour désigner, ni systèmes pour expliquer : ils observaient. Ils savaient que telle écorce calmait la fièvre, que telle racine apaisait la douleur, que tel champignon nourrissait ou tuait. La transmission se faisait par l'imitation et le mythe : les plantes devenaient les marques visibles d'un ordre caché, habité d'esprits, de puissances, de forces invisibles. Soigner consistait à apaiser le corps autant que les dieux ou les ancêtres.

La préhistoire avait ainsi laissé ses indices : pollens retrouvés dans des tombes néandertaliennes, suggérant des dépôts de fleurs aux vertus médicinales, silhouettes gravées de chamans parés de ramures, incarnant le lien entre nature et surnature. Le remède était alors inséparable du rite.

L'Antiquité, peu à peu, avait mis des noms sur ce chaos. En Mésopotamie, les tablettes cunéiformes consignaient déjà, au deuxième

millénaire avant notre ère, des listes de plantes médicinales, associées à des incantations : l'orge, le fenugrec, le myrte étaient prescrits pour apaiser la fièvre ou purifier le sang, mais toujours dans un cadre rituel. Les Égyptiens inscrivaient sur leurs papyri les recettes de leurs guérisseurs : décoctions de myrrhe, d'ail, de miel. En Inde, l'Ayurveda, texte fondateur rédigé vers le I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., enseignait l'art d'harmoniser les doshas, équilibres vitaux, à l'aide d'herbes, d'épices, de régimes et de méditations. La plante inscrivait l'homme dans un ordre cosmique.

Les Grecs, avec Hippocrate, avaient tenté d'ordonner les vertus du monde en une théorie des humeurs : bile, sang, flegme et atrabile se réglaient par régimes et simples. Les Romains, avec Dioscoride, avaient compilé les usages en véritables traités : *De materia medica* dressait la liste des herbes, de leurs formes, de leurs vertus, classées, comparées, transmises de génération en génération. En Chine, la médecine des Han codifia, dans le Shennong Bencao Jing, une pharmacopée qui liait chaque plante aux souffles vitaux — qi — et aux forces du yin et du yang : ginseng, rhubarbe, cannelle figuraient comme des médiateurs entre l'homme et l'univers.

Toujours, la frontière demeurait poreuse entre science et croyance. Une même plante pouvait figurer à la fois comme purgatif et comme talisman ; un même rituel appelait le scalpel du médecin et la prière du prêtre. Le savoir restait encore enveloppé dans un cosmos habité de dieux, de forces, d'astres, où chaque élément répondait d'un ordre supérieur.

Chez les Celtes, encore, la connaissance du monde demeurait inséparable du sacré. La forêt, la clairière, la source, le cercle de pierres : tout espace devenait sanctuaire. Les plantes n'étaient pas seulement utiles : elles étaient dotées d'une puissance qui liait le visible et l'invisible. Le chêne, le gui, l'if, le noisetier — chacun portait un rôle rituel, thérapeutique ou divinatoire. Cueillir le gui « de la main gauche », à la sixième nuit de la lune, à l'aide d'une serpe d'or, ce n'était pas seulement

récolter un remède contre la stérilité : c'était capter une force céleste descendue dans l'arbre.

Les druides, figures de médiateurs, étaient les gardiens de ce savoir. On les disait philosophes, prêtres et médecins tout à la fois. Ils n'écrivaient pas — par choix. Leur science se transmettait par mémoire et oralité, dans des cycles d'apprentissage qui duraient vingt années. C'est pourquoi les plantes, les chants et les signes — comme l'ogham gravé sur le bois ou la pierre — constituaient autant de supports de savoir, plus fluides et mouvants que les codex des moines futurs.

Le soin, dans ce contexte, se faisait toujours au seuil du rite. Le malade pouvait recevoir une infusion de verveine, mais aussi une incantation, un geste, une prière. Une plaie se lavait à l'eau de source, mais la source elle-même était consacrée, dédiée à une divinité guérisseuse. Les Celtes vénéraient des déesses-mères liées aux fontaines, des divinités équines ou solaires garantes de fertilité et de force. Guérir revenait à rétablir l'équilibre entre l'homme et le monde.

De là venait aussi l'idée d'un temps cyclique, propre à toute religion. Les fêtes de Samain, Imbolc, Beltane, Lughnasadh rythmaient la vie, rappelant que l'homme ne se soignait pas seul mais au cœur d'un calendrier cosmique. Dans cette tradition, l'ogham ne désignait pas seulement des sons : chaque signe pouvait être associé à un arbre, une vertu, une direction, parfois un remède — liant le végétal à une énergie primordiale.

Ainsi se dessinait une pensée qui n'était pas « pré-scientifique » mais autrement complexe : non pas dissocier le naturel du divin, mais les tenir ensemble. Le végétal guérissait parce qu'il était don du monde sacré, et que l'homme, par le rite, se mettait en condition d'en recevoir l'efficacité.

Puis vint le christianisme, apportant avec lui une autre manière de dire le monde. Les missionnaires acclimatèrent, détournèrent, absorbèrent. Les fêtes païennes se muèrent en fêtes chrétiennes, les divinités en saints protecteurs, les clairières en chapelles, les sources en fontaines

miraculeuses. La continuité masquait la rupture : on permettait à certaines coutumes de subsister, on effaçait d'autres par la force ou la prédication.

À l'orée du Moyen-Âge, un autre héritage irrigua l'Europe : celui du monde arabe. Par les grandes traductions opérées à Tolède, Palerme ou Cordoue, les savoirs antiques — grecs, perses, indiens — revinrent enrichis de commentaires et de prolongements. Les médecins arabes, tels Avicenne ou Rhazès, transmirent une pharmacopée minutieuse, un art de classer et de décrire les plantes, de distinguer leurs usages selon le corps et ses humeurs. Les herbiers circulaient, mêlant rigueur empirique et pensée symbolique, et trouvèrent leur place jusque dans les monastères d'Occident.

Mais l'Europe chrétienne, tout en recevant ces savoirs, les relut à sa manière. Dans la théologie médiévale, la nature n'était pas une fin en soi : elle était signe, empreinte laissée par le Créateur. On croyait que Dieu avait semé dans les formes mêmes des plantes des indices de leur usage — la *théorie des signatures*. Ainsi, la noix, ressemblant à un cerveau miniature, soignait les troubles de l'esprit ; la pulmonaire, tachetée comme un poumon, guérissait les affections respiratoires. L'herbe devenait écriture divine.

C'est dans ce climat que se fit l'assimilation : les lieux de culte païens devinrent chapelles, les sources sacrées, fontaines mariales ; les ermitages s'installèrent aux abords de cromlechs, donnant une lecture nouvelle aux mêmes espaces. Les rites anciens furent abolis ou travestis, mais souvent recyclés dans des fêtes chrétiennes. Et si certaines pratiques druidiques ou chamaniques disparurent, d'autres se métamorphosèrent sous la croix : on priait Dieu en cueillant la plante, mais on continuait, en vérité, à interroger la nature comme autrefois.

C'était bien là que le geste de Wulfric prenait sens. Non pas l'acte isolé d'un moine trop zélé, mais l'expression d'un climat, d'une Église qui, déjà, cherchait moins la vérité qu'elle ne l'érigait. La tradition païenne — ses correspondances entre pierres, plantes et forces

invisibles — paraissait dangereuse, car elle liait le savoir à la nature elle-même, et non au dogme. Effacer Æthelwin revenait à effacer une manière de penser : un monde où le soin, la guérison, la sagesse pouvaient naître des herbes des marais, de l'observation patiente, de transmissions orales trop proches des druides, des sages errants, des guérisseuses.

À la place, on imposait un système clos : le salut venait de la foi, de l'adhésion aux sacrements, non des remèdes tirés de la terre. Les plantes, désormais, n'étaient tolérées que lues comme signes de Dieu — comme autant de lettres d'un alphabet sacré dont l'Église détenait la clé. Le monde n'était plus à interroger : il était déjà écrit. Ce qui échappait à cette lecture était hérésie, supercherie ou superstition.

Ainsi, ce qu'avait tenté de sauver Æthelwin — une sagesse ancienne, transmise dans le froissement des feuilles et le dessin des pierres — fut peu à peu banni, relégué aux marges, effacé des scriptoria comme on efface un palimpseste. Le geste de Wulfric n'était qu'une pièce dans cette vaste mécanique d'effacement.

Pourtant, rien ne s'éteignit tout à fait. Dans les monastères, la tradition ne disparut pas : elle se transforma. Lieux d'accueil et d'hospitalité, ils se firent aussi dispensaires, et abritaient des jardins médicaux — *hortuli* simples, ordonnés comme des herbiers vivants — où la sauge, la rue, la mélisse et le plantain côtoyaient les roses et les lys. Les moines y cultivaient les simples, rédigeaient des *herbularia*, compilaient recettes et observations. Dans ce savoir teinté de spéculation théologique, la théorie des signatures participait d'un regard symbolique, où pragmatisme et mystique demeuraient liés.

Ainsi, au XII<sup>e</sup> siècle, Hildegarde de Bingen écrivait ses traités de médecine et de botanique, où se mêlaient prescriptions pratiques, considérations spirituelles et cosmologie. Ailleurs, d'autres moines et moniales consignaient des recettes, dressaient des herbiers enluminés, traduisaient des traités grecs et arabes, adaptant Galien ou Avicenne à l'usage chrétien. Malgré les ruptures se tissait donc une continuité : la nature était interprétée par le prisme de la foi, mais continuait d'offrir des remèdes, observés, cultivés, transmis.

Puis vint la modernité, et avec elle une rupture décisive. La médecine s'émancipa de la croyance : les dissections, les observations anatomiques, les expériences permirent de corriger les anciens dogmes. La chimie se détacha de l'alchimie, l'astronomie de l'astrologie ; le ciel et la matière furent débarrassés de leurs influences occultes. La rationalité imposa ses règles : expérimenter, vérifier, démontrer. Le soin, dès lors, se voulut science, lavé de ses attaches symboliques et de ses anciennes correspondances.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'élan positiviste donna à la médecine une nouvelle assise. La clinique, l'anatomie, la physiologie firent basculer le soin dans une science résolument expérimentale. Le microscope révéla l'infiniment petit, Pasteur et Koch débusquèrent le monde invisible des microbes, la chimie pharmaceutique isola des principes actifs jusque-là contenus dans les plantes. Morphine, aspirine, quinine : les substances naturelles furent extraites, concentrées, raffinées. La médecine devint une affaire de laboratoires et d'hôpitaux, s'appuyant sur des protocoles standardisés, sur l'autorité du médecin et le pouvoir du médicament.

Au siècle suivant, ce mouvement s'accrut encore : antibiotiques, vaccins, chirurgie moderne, puis biologie moléculaire et génétique. La rationalité scientifique, réductionniste et efficace, imposa ses modèles : la maladie devint un mécanisme à réparer, le corps une machine à diagnostiquer, l'hôpital une fabrique de guérison. Les anciennes correspondances entre nature et soin furent reléguées au rang d'archaïsmes.

Pourtant, au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, un retournement discret s'opéra : les plantes réapparurent, mais comme « alternatives », douces, souvent marginales. Phytothérapie, huiles essentielles, infusions « bien-être » furent réinvesties par l'industrie du marketing, transformées en lifestyle apaisant, en promesse d'authenticité dans un monde saturé de chimie et de technique. Ce regain avait l'air d'un retour aux sources, mais portait aussi ses ambiguïtés : à la fois nostalgie de l'ancien savoir et produit d'une économie du bien-être mondialisée.

Il mesura combien ces réflexions l'avaient absorbé.

La salle l'entourait à nouveau.

Son repas terminé, il se retourna, observa la pièce, et comprit qu'il faisait partie des derniers. Il vérifia l'heure ; la soirée avait filé plus vite qu'il ne l'avait cru. Il resta encore un moment, le temps d'échanger quelques mots au comptoir, entre deux verres rincés et une poignée de clients tardifs. Puis il sortit dans la cour, à demi éclairée. Il se tint là, entre la ferme et l'église, pour écouter la paix de cette nuit de printemps.

Il reprit la route.

Au premier carrefour, il ralentit, cherchant un signe de sa direction, Soignies. Sous la lumière d'un réverbère, un panneau indiquait Ath, un autre Lessines. Ce nom seul éveilla en lui l'image de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose. Fondé en 1242, il comptait parmi les rares témoins encore intacts du modèle hospitalier médiéval : un ensemble autarcique réunissant ferme, jardins, glacière, cimetière, mais aussi bâtiments conventuels et hospitaliers. Par son état de conservation exceptionnel, la diversité de ses constructions et la richesse de ses collections — artistiques, pharmaceutiques, médicales —, il offrait une vision presque intacte de ce que fut un hôtel-Dieu du Moyen-Âge.

Il en revoyait le cloître gothique et le jardin médicinal, réaménagé : une mosaïque de carrés, bordés de buis, où poussaient valériane, sauge, hysope, mélisse et mille autres simples. De petits panneaux en explicitaient les vertus : calmantes, digestives, fébrifuges, diurétiques. Comme si, dans ce décor muséal à ciel ouvert, les herbes elles-mêmes chuchotaient encore la mémoire des gestes anciens, révélant des secrets que l'on croyait perdus.

Mais il n'était plus l'heure de hanter ces lieux. Ni en site, ni en pensée. Trop de kilomètres derrière lui, trop de pensées brassées, et sans doute un repas trop riche — mais sobrement arrosé. La fatigue pesait désormais plus fort que l'enthousiasme. La nuit ne tarderait pas à l'absorber.

# XIII

Sous le soleil tiède de la mi-mai, ils avaient parcouru la roseraie. Les massifs, encore en avant-saison, commençaient timidement à éclore : corolles serrées, boutons vernissés, premières grappes de fleurs au parfum net. Des piquets discrets portaient des codes plutôt que des noms — signes d'un jardin d'essai où l'anonymat protège la rigueur des jugements à venir.

Tout en marchant, l'Alchimiste décrivait à Natrrix et Silène le rôle de ces plates-bandes : accueillir les variétés nouvelles venues de pépinières du monde entier, testées ici pour leur vigueur, leur remontance, leur parfum. Le concours, disait-il, ne se tiendrait qu'en septembre, quand les roses atteindraient leur pleine voix ; mais déjà les jurés observaient, prenaient note, comparaient.

Jadis installé dans la roseraie du parc princier, le Jardin des roses du Rœulx avait trouvé ici, derrière l'ancien hôpital Saint-Jacques, un écrin plus modeste : clos, légèrement abrité du vent, avec l'ombre exacte que ménagent les vieux murs.

Ils quittèrent les allées fleuries pour gagner l'édifice. L'ancien hôpital Saint-Jacques dressait encore fièrement ses murs, en un solide quadrilatère de pierre et de brique, dont les lignes austères portaient huit siècles de mémoire. De la rue, la façade imposante montrait son appareillage mêlé de moellons et de briques. La toiture ardoisée se haussait d'un clocheton élancé, comme un dernier signe d'autorité spirituelle sur ce qui n'était plus qu'un siège administratif. À l'arrière, les longs corps de bâtiment étiraient leur masse de briques rouges, percées de fenêtres régulières, face au jardin.

L'histoire du lieu, l'Alchimiste la connaissait par cœur. En 1202, avant de partir pour l'Orient, un bailli du Rœulx, Baudouin, avait remis ses biens à Eustache, seigneur du lieu, pour fonder une œuvre d'hospitalité : on y accueillerait « le pauvre et le pèlerin », en particulier ceux qui prenaient la route de Saint-Jacques. Le terme d'« hôpital » avait alors son sens premier : *hospitalitas*, le gîte, la soupe, la couche chaude, parfois le soin, toujours l'accueil. L'institution fut confiée à quatre administrateurs, dont l'abbé de Saint-Feuillien ; les siècles passèrent, l'argent vint à manquer, la discipline se relâcha. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, il ne restait plus qu'une sœur, sœur Péronne. En 1625, à l'initiative de la famille de Croÿ, quatre religieuses venues d'Ath — Augustines — reprirent la maison : règle, service, instruction des filles de la cité. De 1634 à 1736, campagnes sur campagnes, elles élevèrent le quadrilatère tel qu'il se dresse encore, une architecture d'usage, clairvoyante et sobre.

La Révolution balaya l'ensemble en 1796 : confiscations, ventes, fin de communauté. Mais le lieu, comme souvent, survécut à sa propre disparition. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on bâtit une grande salle pour les malades, puis, au fil des régimes, l'hôpital se mua en hospice, l'hospice en maison de repos. Depuis quelques décennies, le Centre public d'action sociale de la commune y tenait ses bureaux ; les murs, eux, continuaient de contenir la même idée, à peine déplacée : soigner les vivants, prendre soin des fragiles. L'Alchimiste chérissait cette continuité.

Ils s'engagèrent sous les arcades du cloître, qui avait gardé sa sobre beauté : galeries blanchies à la chaux, fenêtres à croisillons de fer ouvrant sur un carré ceint de haies basses. Le jardin n'avait rien d'ample ni de fastueux ; c'était un espace contenu, mesuré, mais chargé d'histoire. Le parterre central avait retrouvé depuis peu une vocation nouvelle : l'Alchimiste avait plaidé pour y planter des herbes médicinales — mélisse, consoude, hysope, valériane, angélique... fragiles héritières de celles qui jadis composaient les jardins hospitaliers. Un projet qu'il avait

porté, assez secrètement, avec conviction et enthousiasme. Ce jour-là en était la présentation publique.

Loin du grand jardin monastique, le geste se voulait modeste, presque intime. L'Alchimiste savait qu'un cloître n'était jamais pensé pour être utile, mais pour offrir un espace symbolique : un carré du monde réduit à sa forme idéale, où l'homme contemple et médite. Pourtant, en y ramenant les simples, il avait voulu renouer avec l'esprit premier de l'hôpital médiéval — accueillir, soigner, prendre soin du corps autant que de l'esprit. C'était pour marquer ce lancement qu'il avait convié Natrix et Silène : leur regard, à la fois savant et attentif au vivant, lui semblait nécessaire pour donner chair à ce projet.

Plusieurs invités flânaient encore au creux du cloître, observant les premières pousses, effleurant du bout des doigts une feuille de mélisse ou humant les tiges d'hysope. Sur le banc de pierre, un homme âgé, barbu, tenait compagnie au lieu lui-même. Le Maître de musique — confrère de l'Alchimiste, mais aussi président de l'ASBL Saint-Jacques — contemplait en silence ce qui renaissait ici. Il avait tant œuvré pour préserver ces murs, les défendre, rappeler leur mémoire. Il avait connu les dernières sœurs augustines, gardiennes obstinées de la vocation caritative des lieux, et s'était battu pour maintenir l'hospice dans sa mission sociale, dans le respect du patrimoine.

Le jardin, à ses yeux, était plus qu'un parterre d'herbes : un signe de continuité. Il comptait sur l'Alchimiste pour prolonger cet esprit, faire de ce cloître un espace d'hospitalité autant que de contemplation. « Ce banc, lui avait-il un jour confessé, m'a souvent recueilli dans mes heures d'incertitude. Ici, je retrouvais la paix. » Et l'Alchimiste, en l'écoutant, ne pouvait qu'acquiescer. Car ce carré clos, humble et fragile, offrait ce que le moderne tumulte du dehors empêchait : un havre, un écrin — et il était à préserver.

Revenus dans la galerie, ils gagnèrent le hall d'accueil et, enfin, la grande salle. Sol de pierre bleue patiné, poutres sombres, fenêtres profondes dans des embrasures épaisses : elle l'autre, interrompues par des

bouquets courts où pétillaient déjà quelques roses fraîches ; les verres, disposés en chevrons, attendaient le vin, ou la bière. Des coquilles avaient été disposées, ici et là, symbole de la vocation hospitalière du lieu, depuis longtemps étape pour les pèlerins de Saint-Jacques. La lumière, en tombant, prenait des teintes de miel sur les murs blanchis à la chaux.

On avait glissé, contre une paroi, quelques panneaux retraçant l'histoire du concours des Roses nouvelles : sa naissance au début des années 1960, sous l'impulsion municipale ; l'appui du domaine princier ; les premières roseraies de présentation, puis la création du Jardin Concours et sa reconnaissance internationale. Les dates s'égrenaient avec des noms de variétés et d'obteneurs.

En franchissant la porte, il sentit cette pointe familière lui traverser la poitrine, si brève qu'on l'aurait dite imaginaire. La chaleur monta d'un coup, battant aux tempes ; un rien de vertige, aussitôt noyé par le brouhaha.

Car la salle bruissait déjà : membres du comité d'organisation, représentants de la Ville, horticulteurs professionnels, amateurs fidèles, bénévoles de l'ASBL Saint-Jacques, jardiniers et techniciens, quelques journalistes locaux. Il y avait là aussi, mêlés aux tables, plusieurs confrères de l'Alchimiste : le Régisseur, le Meunier, le Semeur, le Maître de Musique et d'autres visages familiers. À l'écart, mais vite hélés, Natrix — veste sombre, maintien net — et Silène, dont la bonhomie ouvrait les cercles comme un couteau tiède traverse la cire. Des plateaux passaient, escortant les premières assiettes ; on parlait bouton, remontée, blackspot, parfum, port, résistance au vent ; l'argot des roses, précis et tendre, avait ses liturgies.

L'Alchimiste s'assit un instant, laissa sa main s'attarder sur le bois de la table. Il pensait à la longue chaîne qui liait ce repas aux siècles : de la soupe partagée avec les pèlerins du XIII<sup>e</sup> siècle aux vins du soir versés pour un jury moderne ; de la pharmacie des Augustines, avec ses pots d'étain et ses odeurs de simples, au jardin d'essai où l'on évalue méthodiquement vigueur, floraison et tenue au froid ; des registres en

gothique cursif aux tableaux de scores et fiches de notation. Les formes, les mots, les usages avaient changé ; l'élan d'hospitalité, lui, demeurait — donner du temps, de la table, du soin, et faire communauté autour d'une chose fragile : une fleur, un malade, un lieu.

Quelqu'un fit tinter un couteau contre un verre : on remercia les équipes, la commune, le cercle horticole, l'ASBL Saint-Jacques ; on évoqua la floraison de juin, la reprise d'août, l'arrivée annoncée de jurés étrangers ; on dit un mot de l'histoire du site ; on promit d'ouvrir plus largement au public le cloître, devenu jardin des simples. Les applaudissements roulèrent sous les poutres.

À sa table, l'Alchimiste retrouvait quelques visages familiers. Natrix et Silène s'étaient installées de part et d'autre de lui. Tous deux semblaient légèrement déplacés dans ce décor de nappes blanches et de verres alignés, mal assurés quant à la posture à adopter, comme si ce repas relevait d'un monde qui n'était pas le leur. Leur réserve trahissait une gêne sourde, celle de n'avoir ni titre officiel ni rôle assigné à cette assemblée. L'Alchimiste, attentif, s'efforçait de dissiper cette tension, de rendre l'instant plus simple qu'il n'y paraissait, moins mondain, moins pesant. Lui-même fuyait habituellement ce genre de convenances, mais l'occasion lui avait semblé juste. Il leur avait proposé de découvrir ce lieu qu'il habitait de ses projets, et ce repas était une manière de prolonger le moment.

Grégoire Callais, sculpteur établi dans la région, avait lui aussi répondu à l'invitation. On lui devait une statue de Foillan, commandée pour orner la place de la Chapelle récemment réaménagée. Artisan consciencieux, attaché à la tradition autant qu'à la justesse du geste, il partageait avec l'Alchimiste une longue complicité nourrie d'échanges sur l'art et l'artisanat, de récits et de livres prêtés. Leur toute première conversation, des années auparavant, avait tourné autour de *L'Œuvre au noir*, roman liant la quête alchimique au fil de l'Histoire, dans lequel Marguerite Yourcenar glissait une allusion discrète au château du Rœulx.

Plus loin, le Semeur, accompagné de sa compagne, échangeait déjà avec le Meunier, tous deux inclinés sur une anecdote agricole qui se transformait, au fil des phrases, en parabole paysanne. Le Maître de Musique, toujours attentif, observait la scène avec un sourire en coin. Le Sénéchal s'entretenait avec le Maître d'Autel, l'air sérieux.

Autour d'eux, l'Alchimiste fit la connaissance de quelques convives. Un pharmacien de l'entité, au verbe précis et mesuré, accompagnait l'échevine chargée des sports, de la santé, de la jeunesse et des aînés. À côté d'elle, une enseignante retraitée de l'école communale, vive malgré l'âge, racontait ses souvenirs avec une étincelle intacte dans le regard. Son mari, président du cercle horticole, l'écoutait en hochant la tête.

Autour de la table, les discussions naissaient en grappes, se séparaient, se reformaient. On parlait de fleurs, de voyages, des aménagements urbains, d'anciens élèves, de la saison qui s'annonçait. Les premières blagues fusaient, assez légères pour déclencher des rires rapides qui montaient, rebondissaient sous les poutres de la grande salle. Les verres se remplissaient, les voix s'échauffaient doucement.

L'Alchimiste, pourtant, peinait à habiter l'humeur. Il s'efforçait d'être présent, disponible à la situation, car déjà son attention glissait ; un vertige le gagnait. Le va et vient des visages et le brouhaha environnant l'assaillaient, chaque détail semblant crier sa présence. Quoiqu'il essayât de faire bonne figure, son regard fuyait vers la porte de la grande salle, dont il espérait déjà pouvoir s'échapper.

L'entrée arriva. Le pain sombre, découpé en tranches épaisses, circulait de main en main. Le calme revint peu à peu. Le cliquetis des fourchettes et les verres qui s'entrechoquent couvrirent un instant les voix. Puis, peu à peu, la rumeur retomba, et les conversations prirent un rythme plus posé.

À leur table, le Semeur s'immisça dans une discussion sur le sujet des roses, et la manière de les entretenir. Le président du cercle horticole défendait avec conviction l'importance des soins mesurés, des engrais organiques et de la patience, insistant sur la richesse des sols et

l'usage des préparations naturelles. Mais le Semeur, en professionnel des intrants, haussa légèrement les épaules, un sourire au coin des lèvres :

— Les produits de synthèse font mieux, dit-il. Ils ciblent le problème, agissent plus vite, protègent plus longtemps, et les plantes les supportent sans souci. Aujourd'hui, on y voit clair sur la chimie et ses effets. La maîtrise des dosages est acquise, et l'excellence des résultats justifie pleinement leur emploi.

— C'est le vendeur de produits phytosanitaires qui parle ! lança l'Alchimiste, comme pour évacuer le malaise qu'il présentait pouvoir suivre.

« Pas de lobbying à cette table ! » ajouta-t-il, déclenchant le rire des convives.

— Ce qui compte, finalement, reprit l'échevine en souriant, c'est la couleur, l'ardeur et le parfum. Le reste, la façon d'y parvenir, ce n'est que débat de spécialiste et de passionné. Moi, tant que la fleur est belle...

— C'est une esthétique, intervint Natrix. Je choisis mes rosiers comme on compose une palette. Je sélectionne un ensemble des teintes et nuances pour créer une harmonie visuelle, assurer une cohérence. J'en plante une bonne dizaine chaque année, et comme c'est un jardin de ville, je dois ménager les relations des plantes dans un espace restreint, en conservant une identité de structure. Et puis, quelques mois plus tard, je les observe, je les compare : leur forme, leur croissance, la lumière qu'ils captent ou reflètent, leur dialogue avec les feuillages et les lignes du lieu. Si ça ne fonctionne pas — trop terne, trop criard, trop incohérent — je les revends. C'est une pratique un peu obsessionnelle ; je l'ai aussi avec les orchidées. Avant, c'était les serpents !

Il marqua une pause, avant d'ajouter, presque en s'excusant :

— C'est une approche purement esthétique, de composition, de design paysager. Une déformation professionnelle que j'assume ! En revanche, je ne suis pas toujours capable de dire ce que chaque variété implique en termes de composition chimique, ou d'effets écologiques. Là, j'avoue mes limites.

— La finalité d'un jardin, c'est d'offrir de la beauté, renchérit le sculpteur, Grégoire Callais. Il en a toujours été ainsi ! Donc oui, c'est une *esthétique*. Un art un peu total, qui aiguise tous nos sens. Et un jardin n'est pas l'autre : c'est toujours une question de style.

Le Semeur, de sa voix forte, reprit :

— Tu vois ? Ce qui compte, c'est le résultat, pas le moyen d'y parvenir. Peu importe la voie, du moment que le jardin est beau.

L'Alchimiste était partagé quant à cette considération simpliste, qui manquait cruellement de nuance. Natrrix et le sculpteur semblaient du même avis : leur moue portait une réserve discrète.

Les finalités d'un jardin pouvaient être multiples — d'agrément, d'apparat, symbolique, cultuel, nourricier, d'étude ou de conservation, par exemple —, et s'il était pleinement d'accord sur sa nature esthétique, il savait le jardin tout aussi politique et philosophique, impliquant par ailleurs des manières et des techniques. Et toutes ne se valaient pas.

Comme s'il avait senti la réserve de son ami, Silène, resté en retrait, se manifesta en s'avançant doucement, comme un ermite surgirait sans prévenir à l'orée d'un bois. Il fallut se pencher un peu pour entendre ce qu'il nasillait dans sa barbe, mais ses mots n'étaient pas sans portée.

— Le moyen... c'est pourtant le cœur de la question. Ce n'est pas seulement une affaire de ravissement et de résultat, mais aussi de technique et de philosophie. D'éthique. Le professionnel — ou le passionné — doit se demander comment il agit, avec quoi, pour quoi. Bien sûr que le résultat est important. On cherche tous quelque chose. Mais il ne doit pas nous aveugler, il ne faut pas qu'il masque ce qui l'a rendu possible.

Il releva la tête, fixa un point indéfini sur le mur, puis continua :

— Une plante peut fleurir vite, bien, avec éclat, mais être saturée de régulateurs, de stimulants, de correcteurs de croissance. Le parfum peut sembler intact, mais la molécule qui le provoque n'est plus celle de la fleur libre. Prenez par exemple le cas du géraniol, utilisé en phytothérapie...

Il poursuivit, citant une étude sur l'interaction entre composés actifs, enchaînant avec une digression sur les effets cumulés des adjuvants sur les capteurs sensoriels du système nerveux. On sentait la maîtrise du sujet, mais aussi l'oubli, un peu brutal, des auditeurs présents autour de la table.

Quelques regards flottèrent, incertains, vers les assiettes. Puis la vieille enseignante, droite, calme, le visage clair, souffla avec bienveillance :

— Laissons la nature tranquille... et profitons d'elle, simplement, telle qu'elle est.

Alors le Meunier, qui jusque-là s'était contenté d'écouter, intervint à son tour. Sa voix portait cette gravité douce des hommes habitués à parler peu, mais juste :

— La nature est la plus belle chose qui soit. C'est par elle que nous sommes là. Et mon métier me le rappelle tous les jours. On doit la respecter, ça ne fait aucun doute. Après... les conditions actuelles de production, les marchés, les quotas, nous forcent à trouver un équilibre. Certaines années, les pertes sont telles que les agriculteurs ne s'en sortiraient pas sans les traitements. Il faut se rendre à l'évidence. Les produits sont devenus une béquille, parfois indispensable.

Il marqua une pause, ses yeux cherchant l'assentiment autour de la table, puis ajouta d'un ton plus grave :

— Le problème, ce n'est pas tant la chimie elle-même. C'est le modèle dans lequel on s'est enfermés depuis des décennies. Produire toujours plus, à tout prix. Être rentable et concurrentiel. Et voilà où ça nous mène.

Un silence se fit, ponctué par le bruit d'un couteau raclant une assiette. La discussion n'était pas close : elle ne faisait que commencer.

Le président du cercle horticole, reprenant le fil, soupira :

— La chimie, c'est bien... mais aujourd'hui, on ne sait même plus ce qu'on a dans notre assiette.

— Peut-être... mais je constate que tout le monde a terminé la sienne ! répliqua l'Alchimiste, qui, espérant alléger l'atmosphère, tentait une nouvelle diversion.

Un éclat de rire discret détendit quelques épaules, mais le Semeur, implacable, reprit aussitôt :

— On a un pharmacien autour de la table, non ? Autant lui demander. C'est son domaine !

Tous les regards convergèrent vers l'homme en veste sombre, le visage froid, que l'on n'avait pas beaucoup entendu jusque-là. Il posa calmement ses couverts, essuya ses lèvres à la serviette, puis, d'une voix posée mais sûre, déclara :

— La chimie contrôlée a démontré son efficacité. Je parle de ce que je connais, le secteur pharmaceutique — pas le secteur agroalimentaire. Et je peux vous dire que lorsqu'une molécule est isolée, purifiée, testée, calibrée, on sait ce qu'elle fait, pourquoi et comment. Oui, la nature peut produire de belles choses, mais elle est aléatoire. Le laboratoire, lui, est fiable.

Il avait parlé sans lever les yeux, comme on ne s'adresse à personne.

— Une molécule, rétorqua Silène, oui, peut être plus puissante, plus précise, quand elle est façonnée au laboratoire. Mais la plante... elle, c'est une symphonie ! Un assemblage de dizaines de molécules qui interagissent, s'équilibrent, s'amplifient parfois. C'est cette conjugaison, cet effet d'ensemble, qui peut donner un résultat que la molécule seule n'aura jamais. Le médicament agit plus fort, mais sur une cible étroite. La plante agit moins vite, mais parfois plus largement, avec une autre forme d'intelligence, plus systémique.

Un silence suivit, tandis qu'on remplissait les verres de la table. Puis le pharmacien, se redressant, tranchant :

— Soit. Mais il faut être clair : celui qui veut se soigner avec des plantes peut toujours essayer. Qu'il prenne sa tisane, ses décoctions, qu'il cueille ses racines. Mais qu'on ne vienne pas dire qu'on guérit une infection sévère, une pathologie sérieuse, ou un cancer, avec de simples herbes. C'est irresponsable. Moi, je suis tenu à la déontologie. Et la vérité, c'est qu'on ne sauve pas des vies avec des illusions.

Il parlait avec une assurance glacée, presque hautaine, laissant peu de place à la nuance. Ses yeux passaient au-dessus des convives, sans vraiment les rencontrer.

On apporta le plat principal — une pièce de viande nappée d'une sauce sombre, escortée de légumes de saison. L'Alchimiste, lui, n'avait déjà plus faim. Le fumet riche lui parvint comme à travers un voile. Il regarda autour de lui, les voix qui montaient, qui s'entrechoquaient, les gestes vifs, les regards appuyés. Tout cela lui paraissait flotter à distance, comme une scène dont il ne serait que le spectateur. Il prit une généreuse gorgée de bière, puis pensa intervenir, nourrir l'échange à son tour, mais songea, le cœur serré : « À quoi bon ? »

La vieille enseignante reposa son couteau, joignit les mains sur la nappe, et parla d'une voix claire :

— Vous savez... j'ai un cancer du pancréas. Ça fait des années, maintenant. J'ai dépassé les pronostics — bon, on ne gagne pas, mais on avance. À l'hôpital, dans la salle d'attente d'oncologie, il y a une affiche. Elle dit d'éviter les « traitements à base de plantes » pendant la chimio.

Elle marqua un silence, pour laisser venir l'objection. La compagne du Semeur, professant en milieu hospitalier, réagit :

— Attention, c'est un fait ! Ce message ne signifie pas « les plantes ne servent à rien ». C'est une mise en garde. Certaines plantes, ou même des compléments, peuvent gêner l'action des médicaments, ou au contraire la décupler. Ça en devient dangereux. On parle d'enzymes du foie, de transporteurs... Pendant la chimio, on ne joue pas aux apprentis sorciers. On dit tout à l'oncologue, au pharmacien. Sinon, on risque de gâcher le traitement.

Le pharmacien hochâ la tête, moins glacé, presque attentif.

— Je peux confirmer, dit-il. On a des interactions connues, solides : le millepertuis, par exemple, accélère la dégradation de certains anticancéreux — irinotécan, imatinib — et on perd en efficacité. Même des choses qui paraissent anodines, comme le pamplemousse ou certains thés, modifient l'absorption ou le métabolisme de molécules orales. C'est documenté.

— Voilà, reprit la vieille dame. Certains n'osent pas tout dire. Ils prennent du curcuma, de la griffe du chat, du reishi... et pensent bien faire. Mais ça peut interférer. On nous le répète : « Dites-nous tout ». Et puis... ne nous racontons pas d'histoires : la chimio, c'est la chimie lourde, c'est violent, mais c'est ce qui m'a tenue jusqu'ici. Les tisanes, j'en bois pour dormir mieux, pas pour « soigner » mes tumeurs. Et si une herbe peut soulager, on vérifie d'abord. Ils ont même des guides pour ça, paraît-il.

Silène inclina la tête, comme pour saluer la précision :

— Ce que tu dis me va. L'éthique du moyen, c'est aussi l'éthique de la prudence. La plante peut être une alliée — apaiser un symptôme, accompagner —, mais dans ce contexte, c'est l'oncologue qui tient la barre ; rien « en parallèle » sans concertation, parce que les interactions existent, et parfois sérieusement.

Autour des tables, le repas s'étirait. Quelques convives s'étaient levés, circulant d'un groupe à l'autre ; d'autres restaient assis, le coude posé sur la nappe, à moitié tournés vers un voisin. Les assiettes vides attendaient qu'on les retire, les verres, eux, se vidaient plus vite qu'ils ne se remplissaient. L'Alchimiste, en jetant un regard distrait vers le sien, se rendit compte qu'il avait sans doute englouti les premiers un peu trop vite. La bière locale, il la connaissait par cœur : ses amertumes

franches, ses rondeurs maltées, ses pointes de cardamome, de coriandre et d'anis, ses notes de pain grillé. Mais il s'en méfiait, chaque jour un peu plus. Déjà, il sentait le tournis poindre, un point obstiné dans sa poitrine. Un lancement dans la tête. Il tenta de repousser cette pensée, et prit une grande respiration. Mais l'idée revenait : il aurait aimé se lever, s'éclipser, gagner le jardin clos et y respirer, en silence.

C'est alors que la bourgmestre apparut, accompagnée de deux hommes. L'un, large d'épaules et de ventre, se déplaçait lentement avec une assurance tranquille : le président du Concours des Roses nouvelles, ancien notaire. L'autre, plus mince, cheveux blancs soigneusement peignés, un médecin à la retraite. Tous trois firent halte au milieu de la salle, saluant de-ci de-là, recevant des poignées de main, des sourires. Puis le notaire s'approcha de la table de l'Alchimiste.

— C'est vous, dit-il, le responsable de l'aménagement du cloître ?

L'Alchimiste acquiesça, un peu raide.

— Eh bien, reprit l'autre, sans s'embarrasser, c'est joli, certes, mais... ça manque de couleurs ! Pourquoi ne pas avoir mis des fleurs ?

Il avait lancé la remarque sur un ton de plaisanterie, mais la phrase, lourde et rieuse, tomba comme un couperet. Décontenancé, l'Alchimiste chercha ses mots.

— Ce n'est pas... ce n'est pas un cloître ornemental, ni religieux, monastique. Là, on y trouve parfois pivoines, iris... Mais ici, j'ai voulu... renouer avec le jardin hospitalier. Un jardin des simples. Des plantes médicinales. Pour faire écho au lieu. L'idée est aussi de proposer des ateliers de transformation : macérats, alcoolatures, boissons...

Sa voix hésitait, vacillait. Il avait l'impression de se justifier, de défendre un geste intime devant un tribunal improvisé. Mais il ne trouvait pas le ton juste — pas dans ce brouhaha de salle, pas avec cet homme debout, s'imposant sans la moindre gêne. Et qui l'écoutait à peine.

Le notaire haussa les épaules, sourire aux lèvres :

— Oui enfin, votre jardin, c'est plus un décor qu'autre chose. Vous n'en tirerez pas grand-chose.

Le pharmacien, un peu plus loin, esquissa un sourire ironique. Le médecin retraité, lui, renchérit, amusé :

— Alors quoi ? Vous allez préparer du sirop et des cataplasmes pour les pensionnaires de la maison de repos ?

— Oui mais du sirop bio, écologique et local ! ajouta le Semeur, taquin mais maladroit.

Les rires éclatèrent. L'Alchimiste, lui, sentait le malaise l'envahir. Comment pouvaient-ils ne pas comprendre ? Comment expliquer, ici, dans ce tumulte, qu'il ne s'agissait pas seulement de culture ou d'ornement, mais d'un geste de soin, et d'un jardin pour faire lieu et lien ? Cultiver la plante, la voir s'épanouir, la nommer, l'accueillir. Offrir à celui qui s'y arrête la possibilité de respirer une feuille froissée, de fermer les yeux, de laisser affluer souvenirs et sensations. De reconnaître, par-delà les principes actifs, la poésie d'un monde fragile, humble, mais porteur de sens. Y convier, à l'occasion, enfants et aînés.

Ses mains se crispèrent sur le bois de la table. Les mots, il les avait en lui, mais pas dans l'instant. Pas comme ça. Sa gorge se serrait. Le malaise montait, sourd et implacable, tandis que la rumeur des voix, des verres et des couverts semblait se refermer sur lui.

Reculant sa chaise comme pour mieux s'ancrer, et faire face, il décida de ne pas laisser la situation lui échapper davantage. Il prit une inspiration, sa voix d'abord posée, mais ferme :

— Ce qu'on cherche avec la plante, ce n'est pas le remède, au sens moderne. C'est une pratique qui apaise et restaure. Il ne s'agit pas seulement d'extraire des principes actifs, mais aussi d'apprendre à faire pousser, d'éprouver le passage des saisons, de récolter, de conserver, de transformer et de faire usage. C'est un rituel, un geste complet. Son effet ne se réduit pas à une mécanique de molécules : c'est une pratique de soin qui mêle le mental et le physiologique, le regard et la main, l'humain et la terre.

— C'est de l'*hortithérapie*, ajouta Silène, souriant, comme pour porter secours et soutien à son ami.

Le médecin, le sourire un peu las, répondit sans attendre :

— Ça peut être un loisir, un art de vivre si vous voulez, mais certainement pas une thérapie.

L'Alchimiste soutint son regard :

— Le mot « thérapie » est plein de nuance. Et vous n'avez pas l'apanage de son usage. Il signifie d'abord le soin, la cure, le service. Il désignait autrefois la guérison physique, le bien-être mental, ou même un service religieux. Le soin ne peut pas se contenter d'une approche réductionniste. Oui, la phytothérapie est limitée dans ses effets médicaux — je ne le nie pas, c'est une évidence. Mais elle porte un savoir, une culture, une mémoire séculaire. Elle fait vivre une relation avec la plante, avec la terre, qui a sa valeur propre.

Le pharmacien, d'un ton tranchant, comme pour mettre fin au débat :

— Il faut être de son temps. On ne soigne pas aujourd'hui comme au Moyen-Âge.

À ces mots, l'Alchimiste sentit une bouffée le traverser, comme une montée de chaleur et d'impatience. Sa voix se fit plus vibrante :

— Ces points de vue sont étroits. Tellement et tristement étroits ! Oui, la molécule est précise, efficace — mais elle n'est pas tout. Il nous faut autre chose. La séance de chimiothérapie, bien sûr qu'elle est nécessaire, pour survivre ! Mais je vous parle de réconfort. Demandez à Madame l'enseignante si elle éprouve du réconfort, quand on lui injecte ce produit, aux effets salvateurs et délétères. Et comparez cela avec la tisane infusée avec attention, que votre parent vous apportait, quand vous étiez malade : moins pour vous guérir que pour vous réconforter !

À ces mots, l'Alchimiste repensa à Elise, qui avait tant fait pour accompagner, par la plante et ses préparations, sa fille sur le seuil de la mort. Mille autres images, plus familières encore, plus proches, affleuraient. Tendresse, présence, affection et bienveillance. Voilà ce dont souffrait l'époque, ou plutôt l'humain, quand il perdait le sens des choses.

— Je ne suis pas médecin, et jamais je ne prétendrai pouvoir guérir qui que ce soit, reprit-il. Mais le réconfort... Ça ! Si vous ne pouvez pas en concevoir la nécessité, ne me dites pas être ou avoir été un professionnel du soin !

De l'autre côté de la table, une voix glissa :

— Mon père, qui soignait encore à cent deux ans, confiait à sa petite-fille, devenue à son tour généraliste, qu'elle ne serait jamais bonne praticienne si elle oubliait l'essentiel : s'asseoir au chevet du malade. Une présence au plus près, au coin du lit.

Par ces mots, soufflés dans un sourire honnête, le Sénéchal apaisait l'Alchimiste.

Le médecin haussa les épaules, résigné :

— Oui, enfin, la médecine n'est pas réconfort. Tout cela, ces « remèdes maison » et « recettes grand-mère », c'est la « médecine du pauvre ». Pire, du charlatanisme. On la pratique encore dans certains pays, on dit qu'elle a des effets. Placebo, peut-être. Et puis des bienfaits que je ne conteste pas. Mais on s'illusionne. La médecine est une expertise, une science, une technique, une industrie, et elle a un coût. Il faut avoir le courage de regarder la réalité en face. L'argent reste le nerf de la guerre. Il en a toujours été ainsi. Estimez-vous heureux de vivre dans un pays où les soins de santé restent accessibles.

— Vraiment ? rétorqua l'Alchimiste, un peu plus vif. Vous êtes ici dans un ancien hospice. On y soignait les malades par les remèdes autant que par les prières, sans verser dans la finance du soin. Le corps et l'âme n'étaient pas dissociés, et l'hospitalité n'était pas affaire d'argent. Certes, des nobles donnaient de leurs richesses pour fonder ces lieux — par espoir de salut, pour expier leurs fautes. Mais même si cela n'était pas désintéressé, c'était une œuvre de bienfaisance, tournée vers les plus pauvres.

Il marqua une pause, avant de conclure, plus grave :

— Aujourd'hui encore des institutions sociales, comme le CPAS dont c'est ici le siège, tentent de poursuivre cette mission :

permettre aux plus fragiles de vivre dignement. Mais voyez ce qui se passe : on leur retire les moyens, peu à peu. Donc non, il n'en a pas toujours été ainsi. La question n'est d'ailleurs pas l'efficacité, mais le sens du geste : ce que signifie, pour un être humain, prendre soin.

— C'est un beau projet, dit enfin la Bourgmestre, comme pour ramener de l'apaisement et de la cordialité dans cet échange, et je remercie notre ami ici présent d'y avoir mis tant de cœur. Mais il faut bien préciser que c'est une initiative temporaire. Le CPAS occupe encore les lieux, en effet, et tout cela s'est fait avec leur accord.

Elle leva le doigt, adoptant le ton assuré des discours officiels.

— Mais la commune réfléchit depuis plusieurs années à l'avenir de ce site. Nous envisageons la création d'un petit musée retraçant l'histoire de la ville, qui trouverait ici un écrin approprié. Et puis, nous travaillons aussi sur un projet d'hébergement : un espace hôtelier, pour accueillir les pèlerins de Saint-Jacques, bien sûr, mais aussi tous ceux qui recherchent un lieu insolite où loger. C'est important pour le tourisme régional.

Déjà, quelques convives acquiesçaient, comme séduits par la perspective.

— Imaginez, poursuivit-elle, un séjour combiné : visite du musée, de la roseraie, dégustation à la brasserie locale, excursion vers l'ascenseur à bateaux de Strépy-Thieu... Nous avons là de quoi proposer une offre cohérente, moderne, rentable, qui dynamiserait l'image de notre commune. Nous proposerons un projet budgétisé avant la fin de cette mandature.

Son ton avait pris des accents presque enthousiastes, ponctués de gestes assurés.

L'Alchimiste, lui, écoutait sans parvenir à se réjouir. Chaque mot sonnait comme une trahison feutrée. Rentabilité. Offre combinée. Séjour insolite. On parlait patrimoine comme d'un produit, mémoire comme d'un décor, hospitalité comme d'une prestation touristique. L'esprit premier du lieu — accueillir, soigner, contenir le silence et le souffle — semblait balayé au profit d'une rentabilité bien dans l'air du temps.

Il repensait à Æthelwin, Windham, Elise, et à cette tradition qui s'était défaite, fil après fil. Il aurait voulu replacer les choses dans leur histoire. Redire comment la médecine s'était bâtie sur les croyances et les plantes, comment la phytothérapie avait traversé les siècles, comment le soin lui-même avait changé de visage — et de cœur. Mais il n'était pas en chaire, devant des étudiants disposés à entendre. Ici, ce n'était qu'une table agitée de verres, de rires et de jugements rapides. On peut tirer une leçon d'une farce, mais certainement pas lui en donner.

Alors, comment leur faire comprendre ? Comment leur faire sentir que le soin, s'il ne nous relie pas aux autres et au monde, se réduit à n'être qu'un protocole, une procédure, une mécanique vide ? Travailler avec la plante, ce n'est pas chercher une efficacité brute ; c'est accepter d'entrer en relation, en attention. Et cette sensibilité ne peut qu'enrichir. Soi, la plante, l'autre, et le monde alentour. Relier, restaurer : c'est ainsi qu'autrefois — mais encore aujourd'hui, çà et là — on aurait parlé du soin.

Son regard glissa le long de la table. Les visages de ses complices, dans la clarté rase des lampes, semblaient s'étirer, mi-graves, mi-goguenards, comme des masques prêts à glisser hors de leur rôle.

Le Sénéchal plaisantait : « Moi, en tant que gestionnaire de parcs et forêts... les plantes, je les coupe ! » Il attendit un instant, savourant l'effet de sa boutade, puis ajouta d'un ton léger : « Mais avec soin, tout de même. » Praticien de la contrepèterie, le Prévôt glissa alors, l'air faussement sérieux : « J'ai cru voir dans votre cloître un pot de sauge...

ou peut-être était-ce un sot de page ? » Quelques rires fusèrent, aussitôt recouverts par le Pèlerin, gouailleur : « Ah, vos hospices ici... ça me rappelle ceux de Beaune ! Sauf qu'à Beaune, au moins, on soigne avec du vin ! » — « Ici, on a la bière ! », rétorqua le Sommelier, magnum à la main, servant à l'assemblée l'occasion d'un rire gras.

Un peu plus loin, le Maître d'Autel, vicaire général, silencieux depuis longtemps, se tenait légèrement penché, les mains jointes, attentif. Son visage, grave mais apaisé, semblait refléter une compréhension profonde des positions exprimées.

Plusieurs convives, déjà, avaient détourné leur attention. Certains s'étaient lancés dans d'autres conversations, sans lien avec le débat. D'autres avaient discrètement quitté la table, glissant leurs chaises en arrière avec une excuse murmurée.

Natrix semblait avoir disparu, et Silène quittait la pièce, probablement pour s'accorder la respiration d'une cigarette solitaire.

Seul avec son verre, l'Alchimiste s'efforçait de tenir bon. Mais tout se brouillait : la plaisanterie avait pris des accents d'injure, de raillerie ou de sarcasme, le bon sens se déguisait en excès de zèle. Il ne savait plus qui parlait sincèrement, ni qui ricanait. En comparaison, l'indifférence était l'attitude qui lui était la plus douce.

À quoi bon, pensa-t-il encore. Dans ce tableau aux accents « ensorciens », il se sentait récusé. Sous le regard empathique de saint Jacques, dont la statue assistait impuissante à la scène, quelques mètres plus haut, il titrait au fond de lui la peinture : « Plus la société s'éloigne de la vérité, plus elle hait ceux qui la révèlent ». Cet adage orwellien décrivait comment, dans un contexte de mensonge généralisé, les individus ou structures qui portent la recherche du vrai, du sens et du juste deviennent des menaces, et se voient attaqués par la société.

Un doute l'ébranla. Et si son cloître n'était qu'un mirage voué à s'effacer ? Un caprice passager, bientôt balayé par d'autres projets plus « utiles » ? Pire encore : un fardeau à porter, un espace à surveiller, à justifier sans cesse, sommé de prouver sa rentabilité, sa « valeur

ajoutée » ? Devrait-il passer son temps à défendre l'intérêt — ou plutôt l'« inintérêt » — d'un tel lieu, dans un monde obsédé par le résultat, la performance et le gain ? Une sourde inquiétude s'insinuait : ce lieu qu'il croyait refuge n'était-il pas déjà en train de se refermer comme une geôle ? Et son idéalisme, réduit à battre de l'aile, s'y trouverait bientôt enfermé, conscrit, étouffé.

Soudain, dans cette rumeur qui bruissait, tout vacilla.

Une sensation d'étourdissement monta, vague et insistante, brouillant les contours des visages. Sa respiration se fit courte, hachée. Une pression dans le crâne. Un poids lourd sur sa poitrine, comme une pierre déplacée de l'intérieur. Puis cette pointe, au côté gauche... fine, tenace, insidieuse.

Il tenta de se redresser, d'inspirer plus fort, mais l'air semblait se dérober. Une angoisse le saisit, brutale. Non pas la peur de la salle ni des regards, mais une inquiétude plus sourde, plus intime : son propre corps, ce souffle qui se dérobait, ce battement désordonné.

Autour, les voix continuaient de rouler, indifférentes. Dans sa tête, elles gonflaient, se boursouflaient, se distordaient, se brisaient en éclats de rire trop aigus, en bribes de paroles mâchées comme des os. Les visages, eux, semblaient s'allonger, grimacer, se fendre d'un sourire trop large où luisaient les dents.

Le tumulte, sourd et lointain, devenait comme une marée de fantômes : masques ridés, faces peinturlurées, profils de carnaval qui se penchaient sur lui. L'air manquait, et chaque souffle arraché résonnait comme une plainte. Son cœur cognait, en décalage, brutal et dérisoire à la fois.

Il n'avait plus qu'un désir : s'arracher à ce théâtre grotesque, à ce banquet de grimaces et de verres tintant. S'extraire, fuir, rejoindre la nuit fraîche, ou mieux encore, retrouver le silence clos de son jardin. Là-bas, rien ne ricane, rien ne déforme. Seulement des plantes droites et simples, qui respirent à leur rythme, et une paix qu'il voulait croire encore possible.

\*

C'était un détour qu'il avait accepté avec plaisir, et même soulagement. Raccompagner Silène dans ses contrées, au creux de la nuit, lui avait semblé être la juste échappée. La bouffée d'oxygène dont il avait besoin.

Les phares avaient dévoré la route en pans triangulaires, éclairant tour à tour des champs, des haies, des talus, des murs à demi effondrés. Arrivés à destination, Silène ouvrit un portillon, et tous deux gagnèrent le fond du terrain, là où commençait ce qu'il appelait son « jardin discret ».

C'était bien un jardin, au sens premier de l'enclos, de la parcelle réservée. Une haie de laurier-tin, dense, isolait le carré du reste de la parcelle, bordée par un haut mur. On entrait par un second portillon, plus étroit, dont le battant râpait le gravier à demi enfoncé dans la terre. À cette heure, la nuit rendait tout plus proche : l'odeur noire de la terre, l'haleine un peu âcre d'un compost encore tiède, un courant d'air qui ployait à peine les tiges.

Il éclaira quelques plates-bandes, en nommant telle ou telle pousse : *Digitalis purpurea*, *Atropa belladonna*, *Aconitum napellus*, *Datura stramonium*, *Hyoscyamus niger*, *Conium maculatum*, *Veratrum album*, *Taxus baccata* en godets — et, plus près du mur, des pots couverts d'une cloche de verre : *Ricinus communis* au feuillage vernissé, *Papaver somniferum* encore en rosaces. Certaines étaient communes, d'autres moins avouables ; toutes exigeaient de la prudence. L'Alchimiste les savaient fatales. Des tueuses, pour qui n'y prenait pas garde.

— Ça revient, dit Silène à mi-voix. Mai ranime les obstinées.

— Pourquoi... cultiver la toxicité ? risqua l'Alchimiste.

Silène eut un sourire qui n'appuyait rien :

— Et pourquoi pas ?

L'Alchimiste songea au jardin d'Alnwick, en Angleterre, fondé au XVII<sup>e</sup> siècle, mais redessiné au XX<sup>e</sup>, à l'inspiration du jardin des poisons des Médicis, à Florence. On y cultivait à dessein les plus nocives des plantes, comme pour montrer que le savoir du poison fait aussi partie de l'art du soin.

Ils avancèrent encore de quelques pas. À droite, une table de bois, la surface marquée de cercles où avaient reposé des pots mouillés. Un petit châssis froid alignait des semis serrés ; un filet protégeait un bac des chats du voisin. Dans le silence, on entendait l'insecte tardif qui bourdonnait contre la vitre du cabanon. L'Alchimiste se surprit à baisser la voix, comme s'il avait craint de réveiller les plantes.

— Tu sais, dit Silène, travailler le remède est toujours une affaire... relative. C'est une ambivalence inhérente à son principe même.

L'Alchimiste savait le double sens du mot — *pharmakon*, le remède et le poison. Deux faces, une seule pièce. On l'avait imaginé de bien des manières. Il songea au serpent : celui qui ceint le pommier, arbre de la connaissance, du bien et du mal, au fruit défendu, mais aussi le caducée. Le serpent qui dérobe à Gilgamesh la plante d'immortalité, le Nāga de l'Inde, l'Ouroboros se mordant la queue, le serpent arc-en-ciel en Afrique centrale et de l'Ouest, et dans l'Australie aborigène...

La pharmacologie, ou la science de cette ambivalence, pour laquelle une même chose soigne ou se révèle nocive, était une grande question philosophique, qui ne s'appliquait pas qu'à la médecine. Ce principe était pour lui comme une ritournelle, qu'il avait quantité de fois professée. Elle avait ponctué l'histoire des techniques, depuis l'apparition de l'écriture et de ses nombreux dérivés — l'imprimerie, la presse, le code informatique et l'intelligence artificielle. À chaque tournant, on a craint ce qu'elles feraient à la mémoire, à l'attention, à la

pensée. De même, l'atome fut pour la modernité une révélation porteuse de progrès, et pour la postmodernité, un cauchemar éveillé — bombe atomique, catastrophe voire apocalypse nucléaire. Ainsi en allait-il de la pharmacologie, éternel paradoxe de nos sociétés technologiques.

— La question, reprit Silène, c'est ce qu'on cherche.

Il s'arrêta devant une touffe sombre, effleura sans toucher.

— Moi, reprit-il, ce que je cherche, c'est l'effet sur la conscience. La psychoactivité de la plante. Pas pour se perdre — pour déplacer. Mon soin à moi, si tu veux.

Ils se turent un moment. Un merle remua dans la haie. L'Alchimiste entendit le briquet de Silène claquer ; l'extrémité de la cigarette s'alluma, rouge fixe dans la nuit.

— J'ai vu partir des proches, dit Silène sans pathos. Difficilement.

L'Alchimiste attendit, suspendu à ce qu'il pressentait être une confidence.

— Aujourd'hui, je me dis qu'avec une plante, tout peut être plus supportable. Plus facile, ajouta-t-il, dans un sourire.

Il ne précisa pas. L'ambiguïté demeura. L'Alchimiste se demandait... Parlait-il de soulager un état, ou permettre ce chemin ultime, dont on ne parle qu'à demi-mot ?

Il reprit, apaisant :

— Tu n’as pas à t’inquiéter. Ces solutions-là existent aussi... pour ne pas s’en servir. Face à elles préférer le sursaut de vie. Élise, tu l’as raconté, n’a pas choisi de raccourci pour sa fille. Elle aurait pu. Elle avait les connaissances suffisantes pour l’aider à partir. Quand on aime, on veut épargner à l’autre l’insupportable. Mais elle a accompagné. Jusqu’au bout. Parfois, la présence gagne — ce lien-là a plus de poids que n’importe quel médicament, même le plus fatal. Mais d’autres fois... certains n’ont rien ni personne qui les retienne vraiment. D’autres habitent la solitude, avec des souvenirs trop lourds à porter. Alors il faut qu’une possibilité demeure. Vivre libre, mourir libre... C’est aussi cela, la dignité, non ? On ne sait jamais ce que la vie demande. La vraie question, c’est : faut-il accepter toute épreuve, sans recours ?

La fumée montait droit, tant le vent s’était calmé. L’Alchimiste regardait autour de lui : les cloches de digitales dressaient déjà leurs puits mauves ; la jusquiame exhalait sa note rance, presque animale ; des rosettes d’aconit luisantes d’humidité, au pied d’une pierre ; le datura encore tassé sur lui-même, promesse blanche pour l’été ; plus loin, l’ombre d’un if juvénile tenait son coin de nuit. Ce jardin n’était pas une provocation : c’était un îlot du dernier recours. Un ultime refuge, une porte de sortie. Il en comprenait la rigueur, l’exigence.

— C’est ici le négatif de ton cloître, dit Silène, en souriant.

Ce que lui confiait l’herboriste, à demi-mots, ramenait l’Alchimiste à une idée souvent méditée : philosopher, c’était apprendre à mourir. De Socrate buvant la ciguë à Montaigne dans ses *Essais*, de Sénèque affrontant stoïquement sa fin à Rilke voyant dans la mort l’achèvement de la vie, de María Zambrano parlant de lucidité à Bowie mettant en scène son propre départ — tous, et bien d’autres, avaient su inscrire la mort dans un horizon de sens : une culture de la fin sublime.

Sublime, se répéta-t-il — *sub-limis*, « ce qui est au-delà des limites ».

— *Finis coronat opus*, souffla l'Alchimiste. La fin couronne l'œuvre.

Avant d'ajouter : « Mais la vie est ce à quoi il faut s'accrocher ». Sa voix tremblait.

Silène acquiesça.

— Il n'y a qu'elle qui compte, oui. Ce n'est pas pour rien que nous aimons les plantes. C'en est le plus beau symbole. La plante ne déçoit pas : elle est, simplement. On peut l'accompagner, et on la voit s'épanouir. Puis elle passe. Cultiver, c'est regarder grandir. Une sagesse de parent.

Le silence de la nuit sonnait comme une approbation.

Aussitôt, pourtant, il joua la nuance. Fixant l'obscurité du ciel, sa voix sembla s'égarer, soulignant une triste statistique. En Europe comme ailleurs, les signes d'épuisement étaient partout : la santé mentale s'effritait, les jeunes vivaient sous le poids d'angoisses nouvelles, et de plus en plus d'hommes et de femmes renonçaient à transmettre la vie. Non par égoïsme, mais parce que l'avenir paraissait incertain, sombre, si peu désirable.

L'atrocité insoutenable des guerres, les violences sociétales, l'inquiétude climatique, l'impuissance devant les mutations accélérées, l'extractivisme mortifère, la menace nucléaire, la possibilité d'un effondrement... Tout de cette hypermodernité justifiait cette anxiété généralisée.

Mais il voyait aussi ce que ce monde enseignait : on ne pouvait l'abandonner aux seuls idéologues du désastre, ingénieurs du chaos et entrepreneurs de la *tech*, qui s'évertuent à le plier aux chiffres, aux courbes et aux algorithmes, détruisant la nature tout en rêvant de longévité, de transhumanisme, comme si déjà nous avons épuisé ce que

signifie « être humain ». Non. Il fallait planter d'autres racines, semer sans relâche. Jusqu'au bout.

— Toi qui enseignes, dit Silène, tu le sais : ensemençer, c'est déjà agir. Une idée semée germe, parfois des années plus tard. Elle ouvre des brèches, des voies. Alors accroche-toi. Tant que tu peux transmettre, partager, ouvrir le champ comme on trace un sillon pour y jeter la graine, fais-le.

L'Alchimiste demeura pensif. Tout cela avait, pensait-il, une coloration profondément nietzschéenne : accepter la souffrance et la transfigurer, pour affirmer la vie. Là où Schopenhauer prêchait le renoncement, voyant dans le monde une mécanique de souffrance dont la seule issue était de refuser d'engendrer, de s'abstenir d'ajouter des vies à la douleur, Nietzsche répondait par la plénitude d'un être qui dit « oui » au monde, jusque dans son chaos. Sublimer, transvaluer, transformer la laideur du réel en force dionysiaque, en énergie créatrice.

Cette tradition vitaliste, qui s'efforçait d'affirmer la vie, par-delà les épreuves et l'angoisse inhérente au fait de vivre, théorisa la puissance et la plénitude du vivant : trouver dans la souffrance une source de fécondité, comme la sève monte dans l'arbre blessé. Sublimer ce qui accable, et y puiser la force de semer encore. « Voici, je vous enseigne le Surhumain ! » faisait dire le philosophe à Zarathoustra. « Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le Surhumain *soit* le sens de la terre. »

— Silène, tu portes bien ton nom, se contenta de dire l'Alchimiste, en regardant son ami.

Il comprenait maintenant que sa question n'était plus : *comment soigner ?* Elle était devenue : *pourquoi soigner ?*

La réponse, il la trouvait en lui : prendre soin, c'était déjà l'acte qui sauve, le contrepoison. L'antidote, fragile mais nécessaire, à ce monde qui violente, use et détruit. Et par ce revers, faire éclore.

Ils restèrent encore un instant, immobiles, à écouter le jardin respirer.

Au-dessus d'eux, le ciel était sans étoile — juste un plafond de nuit qui pesait sur les feuilles.

Autrefois, les hommes y cherchaient des signes, des messages, des chemins, ou y projetaient leurs rêveries. Désormais, lever les yeux nous rappelait à la réalité : avions, satellites, drones. Missiles, peut-être. La menace avait dissipé le rêve, et l'échappée ne tenait plus qu'à la force du regard.

Mais ils étaient de ceux qui devinaient encore les étoiles, et y trouvaient la force d'espérer.

— Tu rentres ? demanda Silène.

— Oui.

— Je ne te propose pas une tisane, tu n'oserais pas y tremper les lèvres.

L'Alchimiste sourit de bon cœur.

Au portillon, il se retourna. Il hocha la tête, remercia sans un mot. Puis il s'en alla, plus léger d'un poids qu'il n'aurait su nommer, la pensée encore traversée par l'idée simple et forte de ce contrepoint : un cloître pour veiller, un enclos pour s'extraire — et, entre les deux, la fragile mesure de l'homme.



# XIV

Il ajusta encore la pierre, une roche de pierre bleue de près d'un mètre vingt, qu'il avait tirée, heurt après heurt, avec ses maigres moyens, jusqu'à l'endroit choisi. Cinq cents kilos, peut-être davantage. Soixante mètres qui lui avaient paru des kilomètres, tant chaque pas demandait un souffle, chaque reprise une volonté nouvelle.

Il s'assit à quelques pas, les bras lourds, la nuque perlée de sueur. Il regarda la pierre ainsi dressée. Alors, en reprenant haleine, il songea à ces hommes qui, il y a quelques milliers d'années, sans roue, sans fer, avaient déplacé des blocs de dix, de vingt, parfois de quarante tonnes, traînés sur des centaines de kilomètres. Qu'était-ce donc que son effort, sinon l'ombre infime d'une peine millénaire ?

Autour de lui, les herbes renaissaient, foisonnantes. Mélisse et menthe, armoise, hysope et consoude, angélique, valériane, marjolaine, sauge et achillée. Plus loin, l'ortie dressait déjà ses hampes vert sombre, la bourrache éclatait de bleu, la camomille ourlait ses boutons de blanc, et l'aspérule odorante courait sur le sol. Partout, la poussée du vivant. Certaines tiges n'étaient là que pour être cueillies, macérées, transformées ; d'autres, il les laissait pousser, juste pour le plaisir de les voir s'épanouir, de les respirer, de les savoir là.

Le jardin annonçait ses teintes estivales. Le vert, dense de chlorophylle, se tendait sous la lumière, traversé d'éclats jaunes qui faisaient luire les feuilles comme les verrières d'un vitrail. Bientôt, il ne verrait plus l'horizon des champs alentour : les haies s'épaississaient, les arbres gagnaient chaque année un peu plus d'élan. Tenir ce monde en ordre devenait une tâche sans fin. Mais qu'importait ? C'était un monde en soi.

Quand la sueur eut séché à ses tempes, il remarqua l'enveloppe posée sur la table de bois, à l'entrée du jardin. Le livreur l'avait déposée là, tandis qu'il luttait avec sa pierre.

Sur le revers, il chercha un nom. Il trouva celui, rapidement écrit, de *Léna Plessis-Kermeur*.

Il sourit, et ouvrit le paquet avec précaution.

À l'intérieur, un petit volume, souple, au titre sobre : *Totum – Écologie du soin*. C'était l'ouvrage de Léna, fraîchement édité — fruit de ses recherches, mais aussi de ce qu'elle avait recueilli d'Élise, et prolongé à sa manière. Une façon de transmettre, de rendre tangible ce legs de savoirs, de gestes et d'intuitions.

L'Alchimiste feuilleta lentement. L'exergue, d'abord : « À ceux et celles qui cherchent la sérénité dans le silence et la tempête ». Quelques phrases, ensuite, au hasard, mais qui s'ancraient déjà.

Au fil du livre, Léna développait un concept dont il était familier, et qui exprimait la dimension holistique du soin, c'est-à-dire sa compréhension comme phénomène complexe — au sens premier : *ce qui est tissé ensemble*.

Le *totum* — signifiant « le tout », « l'ensemble » — désignait, dans l'art des plantes médicinales, l'idée que la plante ne se réduit pas à un seul composé isolé, mais qu'elle est un organisme chimique complexe dont tous les constituants — principes actifs et modulateurs — interagissent.

Ainsi, en pharmacognosie, on observe que les effets traditionnels d'une plante, comme ses vertus calmantes, tonifiantes, digestives, adaptogènes, par exemple, ne résultent pas d'une seule molécule isolée, mais de la composition intégrale des métabolites — alcaloïdes, flavonoïdes, tanins, huiles essentielles, glycosides, enzymes — qui interagissent entre eux, modulant absorption, synergie, effets secondaires, durée et efficacité globale.

La camomille l'illustre bien : elle contient de l'apigénine, un sédatif léger, qui est le principe actif, mais aussi des mucilages et des flavonoïdes divers — les modulateurs — qui apaisent la muqueuse

digestive et renforcent l'effet calmant général. L'écorce de saule contient, elle, de la salicine, active, mais les polyphénols et tanins présents modulent l'effet en réduisant les risques d'irritation gastrique.

Le *totum*, rappelait le livre, impliquait plusieurs principes.

D'abord, la synergie. Une plante n'agit pas du fait d'une seule molécule reine, mais par la trame serrée d'un tissu invisible. Les composés se conjuguent : l'un ouvre la voie, l'autre en module l'effet, un troisième prolonge la durée, un quatrième en atténue la rudesse, par exemple. Ce que la pharmacologie moderne nomme parfois « effet d'ensemble » : la tisane apaise parce que les molécules dialoguent, comme des voix dans une polyphonie. Isoler l'une d'elles, c'est rompre l'harmonie.

Ensuite, la complexité chimique. Toute plante porte en elle des centaines de substances : principes actifs, mais aussi sucres, fibres, pigments, minéraux, acides, dont la fonction n'est pas d'agir sur l'homme mais d'assurer la survie du végétal, ses défenses, ses échanges avec les insectes, le sol, le climat. Lorsque nous la consommons, c'est cette totalité qui s'imprime. La plante est un organisme entier : la fractionner, c'est la réduire.

Se pose alors la question des procédés de préparation. Sécher, extraire, distiller modifie les équilibres subtils. La chaleur détruit certaines huiles ; l'oxydation efface des arômes et des vertus. Léna évoquait le cryobroyage, ce geste extrême où l'on réduit la plante en poudre sous l'azote liquide, afin de préserver jusque dans leur fragilité les molécules volatiles. Là encore, le *totum* n'est pas une idée vague : il exige une fidélité technique, presque une ascèse, pour ne pas trahir la plante. Au fond, cet équilibre fragile, aucune extraction ne saurait pleinement le restituer.

Enfin, une vision holistique : le *totum* ne se limite pas au végétal en lui-même, mais s'élargit au contexte. Le sol où il pousse, l'eau et le soleil qu'il reçoit, la saison, l'heure de la cueillette, l'attention de la main qui le coupe, la lune même qui règle les flux de sève : chacun de ces

éléments influe sur son énergie. L'effet d'une plante n'est jamais dissocié du monde qui l'a portée, ni du geste de celui qui la prépare. L'homme, la plante, la terre, l'air et le temps : c'est l'entrelacs qui fait la chose.

Ainsi se dessinait le *totum* : une pensée du tout, où science et symbolique, chimie et contexte s'embrassent pour rappeler qu'aucune vie ne se comprend isolément. Le *totum* n'est pas addition mécanique, mais cohérence vivante. C'est une vision systémique, où l'on ne sépare pas l'objet de son milieu, ni le soin du geste qui l'offre. L'ensemble excède les parties, comme dans un jardin, comme dans la vie même.

Il reposa le livre sur ses genoux, le regard perdu dans les herbes qui s'inclinaient au vent. C'était là ce qu'il cherchait, sans le nommer : non le fragment, mais la relation ; non pas l'isolement, mais la reliance.

Comme tant d'autres, Æthelwin l'avait pressenti, en mêlant dans ses écrits botanique, médecine, croyances et coutumes. Son legs avait disparu, mais cette sensibilité persistait, dans de nombreuses cultures, approches, pratiques. Lui-même, en son jardin, ne faisait rien d'autre que d'accueillir ce tout, fragile et immense.

Là était l'essentiel. La plante, la terre, la saison, l'œil qui contemple, la main qui cueille, celle qui offre, le corps qui reçoit, le souffle qui respire.

Les herbes donnaient l'impression de danser à l'ombre du saule. Quelques butineuses s'attardaient sur une fleur de bourrache, et la pierre, dressée à quelques pas, semblait garder le silence du lieu.

L'odeur montait, mêlée à celle du sol. Et en elle une présence subtile : *Mycobacterium vaccae*, bactérie qu'on disait « du bonheur ». Présente dans l'humus, elle stimulerait la sérotonine, adoucissant l'humeur, apaisant l'esprit. Peut-être le jardin soignait-il vraiment.

Il se pencha pour arracher une feuille de sauge, qu'il pinça, frotta et huma. Tout était à sa place. La pierre lui semblait faire lieu, et lien. Ce petit monde, dans sa cohérence fragile, se donnait à qui savait

le lire.

Le jardin, pour lui, avait toujours été davantage qu'un enclos d'herbes : un refuge où se prolongeait une tradition silencieuse. D'autres, avant lui, avaient trouvé là leur consolation — et avaient su en faire une praxis ou une esthétique, d'Épicure à Rousseau, Candide, Jekyll ou de Précý. Et puis, son propre père. Tous avaient confié à ces parcelles de terre, qu'ils habitaient en gestes et en pensées, la tâche de délier l'esprit, d'apaiser ce que le monde froisse. Lui aussi s'y retrouvait, sans le dire, comme à une source discrète : il suffisait de s'asseoir, d'écouter l'air, de respirer, pour que les inquiétudes se dispersent, ou s'adoucissent — assez pour redevenir supportables. Peut-être l'ataraxie ne tenait-elle qu'à cela : une halte, un peu de silence, une respiration. Une paix, mais qui, fragile, sitôt se dérobe.

À quelques pas, un coquelicot s'était ouvert, délicate flamme presque effacée au milieu de l'herbe. Quatre pétales à peine, froissés comme du papier de soie, d'un rouge incandescent que le moindre souffle suffisait à troubler. La tige, mince et velue, semblait trop faible pour porter cette ardeur, et pourtant elle tenait, fragile mais obstinée.

Plus ferme, dans sa fierté, un iris avait fleuri au bord du carré, dressant sa hampe. Les pétales se déployaient en volutes d'un bleu profond, nervurés de blanc et d'or, comme une architecture miniature que la lumière du soir faisait briller. Celle-là exhibait sa beauté, baroque et fragile à la fois, presque trop parfaite pour durer.

L'Alchimiste s'y attarda, fasciné par cette beauté muette, dont l'apparente simplicité recouvrait une complexité insoupçonnée, comme si chaque pistil tenait sa place dans l'équilibre du monde.

Il sentit alors combien cette apparition, vouée à se flétrir sitôt l'été avancé, portait en elle la leçon de toute existence : brièveté, fragilité, passage. Cette splendeur fugitive, il la ressentit avec une intensité particulière — éclat fragile, promesse éphémère. À côté de la pierre levée — immobile, massive, promise à durer — la fleur rappelait l'évidence. Ce contraste entre ce qui demeure et ce qui s'éteint.

Entre la pierre qui reste et l'herbe qui passe : *vanité*.

Mais ce contraste, savait-il aussi, n'était qu'une affaire d'échelle : la pierre aussi s'érode, se fend, se dissout au fil des siècles. Rien, au fond, ne demeure. Tout s'écoule, tout se fond. La grande loi console par son équilibre — rien ne se perd, rien ne se crée. Pourtant, cette certitude, si belle en théorie, peine à apaiser la pensée de ce qui s'achève.

Savoir que son enfant, malgré le plus doux des soins, s'apprête à redevenir poussière, retourner à la terre et au vent, souffle mêlé à l'air, pour l'éternité, ne soulage que si peu de l'arrachement et de la perte. Pourvu que sa fin soit douce.

\*

Un bourdonnement rompit la quiétude vespérale.

Pas celui de l'abeille — le bruit venait de la table. Là, son appareil vibrait, comme un rappel du dehors.

Il le prit machinalement. Les mots défilèrent. Il lut, sans relire.

Son visage resta clos. Rien n'éclata, sinon en sourdine. Pas un mouvement, pas un cri. Mais en lui, quelque chose, venait de s'effondrer — d'un bloc, accablant. La pesanteur du trouble.

Le jardin continuait d'ignorer. Rien autour n'avait changé. Pourtant, tout venait de basculer.

# XV

Il était parti, sans autre but que la marche. Quand l'esprit ne se laisse plus taire, il lui fallait de l'espace, du sol, des kilomètres, quelque chose de simple et d'obstiné — l'enchaînement des pas, la mécanique du souffle, le monde qui vient au-devant à la vitesse d'un corps en mouvement. Marcher, pour reprendre le rythme juste : mettre la pensée au pas, la tenir par la bride jusqu'à ce qu'elle cesse de mordre.

Il laissait la ville derrière lui. Elle avait changé, et beaucoup perdu. Elle s'effaçait, comme s'effacent les visages quand on cesse d'y penser. Lui-même avait perdu des lieux familiers — ceux qui, jadis, tenaient lieu de soi. Être chez soi, se consolait-il, c'était moins habiter un lieu qu'habiter un lien — on n'est jamais chez soi qu'auprès des siens. Quoique ce fût, pour lui, une chose contre nature, il apprenait à s'en détacher, à consentir à leur disparition : accepter que la demeure n'est jamais qu'un passage, et qu'habiter, c'est aussi savoir partir. Tant qu'il reste la mémoire.

Le chemin longeait des parcelles en damier, blé encore tendre, betteraves au vert serré, prairies où luisaient les toiles entre les graminées. Les fossés retenaient l'eau de la nuit. Plus loin, un rideau de peupliers tassait son feuillage dans le vent. Sous ses semelles, le crissement régulier du gravier mesurait la foulée, presque métronomique. Il réglait sa respiration dessus, jusqu'à sentir se dénouer, dans la poitrine, ce nœud sans nom.

Le téléphone pesait dans la poche. Il savait. Pas le détail, pas l'étendue, mais la nature du choc : ce qui était redouté depuis longtemps avait fini par avoir lieu. Depuis des années, il s'y préparait en

secret, comme on répète un geste qu'on espère ne jamais accomplir. Le jour venu, il n'y a plus de répétition : seulement faire face. Traverser. Lui, et les autres.

La voie montait à peine ; l'effort suffisait à contraindre l'esprit à l'économie. Les pensées s'alignaient, plus simples, moins bavardes. Il observait ce qui s'offrait : un paysage. Tout lui rappelait ce qu'il savait désormais formuler : rien n'agit seul. Ni une plante, ni un homme, ni une vie.

Il entendait résonner cette formule, qu'il avait lue la veille, en exergue du livre : *À ceux et celles qui cherchent la sérénité, dans le silence et la tempête*. La tempête était là. Pas d'issue ni de solution — tenir, seulement. Accepter la violence du réel, non pour s'y soumettre, mais pour l'affronter, debout. Traverser ce qui vient, sans renoncer à ce qui relie.

Il passa une clôture, la paume sur un poteau tiède. Dans la friche, l'achillée poussait par plaques, la tanaïsie en boutons serrés, des ombellifères sans nom — de celles qu'il ne cueillerait pas. Il ramassa une pierre plate, la tourna dans sa paume, puis la jeta sur le chemin : geste inutile qui suffisait pourtant à rappeler la gravité des choses et leur poids exact.

Puis il reprit la marche.

Il n'imaginait ni plan ni dénouement. Trop d'incertitude ; le vertige du brouillard et l'angoisse du vide. Il savait seulement ce qui lui incombait : veiller, maintenir les liens, poser les gestes que la situation réclamerait, un par un, sans anticiper la seconde suivante. Il se répétait ces verbes simples, presque à voix basse : avancer, porter, accueillir, réparer. Et, s'il le fallait, recommencer.

Il se sentait prêt. À accepter, et à faire face.

La campagne ouvrait son horizon par paliers. À chaque bosquet franchi, une autre bande de champs se découvrait, un autre jeu de lignes, un autre ciel. Une bruine fine commença, presque impalpable ; elle posait sur la peau une fraîcheur qui obligeait le corps à se souvenir

qu'il est vivant. Il ajusta le pas, allongea légèrement la foulée. La pensée suivit.

Il s'arrêta au sommet d'un petit replat. En contrebas, un chemin blanc filait vers un bois. Rien n'indiquait la suite. Il inspira longuement, sentit le goût minéral de la pluie.

Il s'arrêta un instant au bord du sentier. À sa droite, le champ s'effiloçait ; là, comme une tache plus sombre sur le vert clair des cultures, un bosquet se dessinait.

Rien qu'une touffe d'arbres, une poignée de troncs serrés, mais dans la courbe douce du terrain, il paraissait disproportionné. Une anomalie, ou plutôt une survivance. Comme si la grande forêt ancienne s'y était retirée, réduite à cette enclave. Ici, la Charbonnière avait peu à peu disparu, progressivement défrichée. C'est ce que rappelait, par son nom même, Le Rœulx, dont l'essart était le sens premier.

L'Alchimiste ressentait toujours un frisson devant de tels îlots, oasis de verdure, dans le dégagement des terres agricoles. Ils étaient pour lui les vestiges d'un temps où l'arbre dominait l'homme.

Il songeait au nemeton des anciens Celtes : ces bois sacrés où l'on tenait les assemblées, rendait la justice et célébrait les rites. La nature elle-même offrait son sanctuaire : le bosquet ou la clairière suffisaient. L'espace était mis à part, consacré par la seule présence des arbres et du ciel ouvert. C'était un culte naturaliste : pas d'autel sculpté, mais un sol foulé avec respect ; pas de pierre sacrée taillée, mais la ramure vivante — colonne et voûte.

Dans ces bois, les têtes des morts étaient suspendues aux branches des arbres. Ce n'était pas un acte de cruauté, mais une offrande. On croyait que le souffle du défunt continuait de chanter entre les feuilles, que la sève, en montant, mêlait sa mémoire à celle du vent. Les arbres y étaient moins des symboles que des médiateurs. Quand vint le temps des croix, les têtes disparurent, mais les branches continuèrent à chanter.

Voilà comment agissait le « cordon des druides » : un seuil

tracé dans le monde pour en révéler la respiration. Henge, clairière ou bosquet, chaque forme en portait la mémoire. Là résidait le sens premier du temple : découper le ciel, domaine des dieux où les oiseaux tenaient lieu de messagers, pour en observer le mouvement. Et sur la terre, circonscrire des espaces où consacrer et ritualiser notre rapport au temps, aux cycles, au vivant. S’y tissait un langage secret : celui des augures, des signes lus dans l’air, quand le monde encore parlait à qui savait l’écouter.

Chaque arbre avait sa note, et les bardes savaient qu’en les écoutant, on pouvait entendre les mots du monde. Le frêne murmurait la loi, le sorbier le feu, le chêne portait la mémoire. On disait que les poètes gravaient leurs vers sur des baguettes, et qu’en les jetant dans le feu, le chant s’élevait intact, traversant la fumée pour rejoindre les dieux. Ainsi la parole redevenait souffle, et la flamme, en brûlant le bois, libérait le verbe.

Il existait aussi des forêts où nul ne devait pénétrer. Les branches s’y refermaient comme des doigts autour du silence. On disait que les oiseaux mêmes s’y taisaient. Abattre un arbre y était un crime, et la sève qui coulait du tronc blessé comptait pour du sang. Les Latins eux-mêmes, en arrivant, avaient noté ces tabous : « trois choses vivantes doivent être payées par la vie — un homme, un bœuf, un arbre sacré ».

Mais l’Alchimiste savait aussi ce qu’il en était advenu. Le paganisme avait cédé au christianisme, et avec lui, l’ombre des forêts s’était vue domptée.

Dans certaines vallées, les forêts entouraient un ancien autel de pierre. On disait que là, jadis, les dieux avaient parlé aux hommes, puis s’étaient tus. Le silence de ces lieux était une forme de mémoire. On y sentait la peur ancienne et la ferveur intacte. Les premiers missionnaires, en arrivant, n’avaient pas de suite bâti dessus : ils avaient prié à côté. C’est ainsi que naquit le sanctuaire, non comme rupture, mais comme prolongement du bois.

Quand les prêtres bénirent les moissons, ils reprirent sans le savoir le geste des druides. Chaque épi levé au soleil prolongeait un rite

plus ancien que l'Évangile. Sous les chapelles, les calvaires et les pardons, et jusqu'aux fêtes annuelles, la terre se souvenait encore du temps où l'on parlait à la pluie. Dans les campagnes, on honorait toujours les sources, on ornait les haies de rubans, on saluait les arbres d'un signe. La foi s'était changée de nom, non de rythme.

Alors, peu à peu, les clairières druidiques avaient été recouvertes de chapelles ; les sources, christianisées en fontaines à saints ; les bois sacrés, effacés ou absorbés dans le nouveau culte. Ainsi s'écrivait l'histoire, ici comme ailleurs : substitution patiente, effacement progressif. La mémoire d'Ampolline, ici, portait encore ce récit.

Face aux arbres, il se rappela les pierres d'Inchiquin, débusquées trois saisons plus tôt. Dans ses notes, il avait griffonné par quelques traits maladroits les signes décelés, cherchant à reconnaître les entailles. Des lignes verticales barrées de hachures, parfois si effacées qu'il doutait lui-même de sa lecture. Cet alphabet ancien qu'était l'ogham liait lettres et arbres, savoir et sève. Il en avait tenté la traduction, incertaine : *Fearn* (𐌿), l'aune, bois des marécages et des berges, compagnon des eaux ; *Luis* (𐌺), le sorbier, flamboyant dans ses baies rouges, arbre de protection contre le mauvais sort ; *Coll* (𐌾), le noisetier, porteur de la noix de sagesse, source d'inspiration des poètes. Et plus loin encore, une incision qu'il avait rapprochée de *Úr* (𐌹), le sol humide, la jeune pousse qui surgit de la terre. Était-ce une prière, une invocation, une simple liste ? Il n'en savait rien.

L'Alchimiste contemplait le bosquet comme on contemple une relique. Quelques arbres serrés, un petit cercle de bois dans une mer d'épeautre. Ces îlots devenus rares tenaient lieu de refuges : pour les oiseaux, pour la faune, pour la vie du sol, mais aussi pour l'imaginaire. Ils gardaient en eux quelque chose d'intangible, une force de retrait. À ses yeux, du moins. On n'y entrait pas. On respectait la lisière, comme si la nature y tenait son propre secret. Bois *sacrés* non pas parce que consacrés par un rite, mais parce qu'ils avaient échappé à la profanation des

siècles, aux labours, aux coupes, aux progrès. Pour le moment.

Il quitta le chemin et s'approcha du bosquet. L'air y paraissait plus dense, chargé d'odeurs de sève et d'humus. À mesure qu'il avançait, herbes hautes et orties lui frôlaient les jambes, comme pour rappeler qu'il franchissait un seuil.

Il tendit l'oreille. Les dernières gouttes retenues par les feuilles, et qui tombaient au sol. Un craquement, puis le choc sourd d'une lame dans le bois. Entre les troncs, il aperçut une silhouette : un homme, le dos voûté, fendait des bûches à la hache.

L'Alchimiste fit quelques pas encore. L'homme leva la tête, le salua d'un signe bref, puis reprit son souffle avant de dire :

— Vous l'entendez ?

Un chant clair jaillissait du couvert. Deux notes, répétées avec obstination. Le coucou.

— Il est revenu, reprit l'homme. Tant qu'il chante, c'est que la lumière avance encore. Mais bientôt, après la Saint-Jean, il se taira.

La chose était dite simplement, comme on énonce une vérité ancienne, éprouvée par les saisons.

L'Alchimiste resta immobile. À l'écoute. Le chant du coucou vibrait dans l'air, simple, régulier, comme une mesure donnée au temps. Ainsi en allait-il, avait-il appris à Seahenge : l'oiseau, par sa voix, annonçait la victoire de la lumière ou sa défaite. Au mitan de l'année, au moment du solstice, il taisait sa présence, dans le voile de l'ombre.

Il salua l'homme et regagna le chemin, le pas lent.

Il écouta encore. Oui, l'oiseau chantait. Il disait la lumière. Tant qu'elle durerait, tant qu'elle persisterait dans ce chant obstiné, il y avait une promesse à tenir.

Pas après pas, dans l'incertain, sous la nuée pâle qui voilait l'azur, il se prit à souhaiter, comme une prière muette, que le coucou ne cesse jamais de chanter.

# L'Alchimiste

*Totum*

— *de pierre et d'herbe*

Ce texte donne suite à  
*Ampolline, le chant de l'abeille*

Pour mettre en relation cette pièce  
avec d'autres gestes et pratiques  
enracinés dans le jardin, les herbes et la pierre,  
et pour extraire le suc du récit ou de la fable ici narrée,  
prière de contacter l'auteur.

**Sébastien STh Biset**

De l'automne 2024  
à l'automne 2025.

ISBN : 978-2-9603632-2-7  
Dépôt légal : 12.2025 - D/2025/15952/01

Tous droits réservés © sebastien biset · 2025



Sébastien STh Biset est docteur en histoire, art et archéologie,  
professeur de théories de l'art, musicien, zythosophe et oikopoïète.

Originaire du Rœulx (Hainaut, Belgique), il cultive une parcelle de terre en  
campagne hennuyère (Ch.-Notre-Dame-Louvignies).

Il livre dans ce texte le fruit d'une recherche herméneutique et de terrain,  
à la fois empirique, expérientielle et spéculative.

Une confrérie locale le surnomme l'Alchimiste.



Des terres de la Haine aux côtes battues du Nord, l'Alchimiste reprend la marche. La disparition d'un ouvrage ancien dessinait la trame d'une énigme. Un secret de moine : un savoir consigné, gratté jusqu'à l'oubli, puis retranché d'une main sûre. Il y devinait l'effacement d'un monde où la science s'accordait à la foi, où le remède s'enracinait dans la plante et le symbole. Au fil d'indices ténus — pierres levées, herbiers anciens — il s'attache à en retrouver la trace : celle d'une tradition qui jadis liait le soin à la nature, la connaissance au sacré, l'homme à la terre.

Les lieux qu'il traverse se dévoilent en palimpsestes : sanctuaire déserté, hôtel-Dieu rendu aux simples, chemins agrestes bordés de haies, marais d'eau lourde où le vent parle bas, falaises battues par le vent, pierres dressées contre l'oubli. Et dans le souffle salé du large, un nom résonne encore : Æthelwin de Wearmouth.

Aux côtés de quelques compagnons d'attention et de doute, il avance à pas mesurés, interroge les traces, recueille les empreintes d'une mémoire végétale. À chaque halte, le visible paraît se dédoubler : ce qui était décor redevient signe, ce qui semblait ruine reprend voix. Ici, une abbaye effacée par le temps ; là, un cromlech devenu ermitage ; plus loin, un jardin d'herboriste où la terre console. Tout semble parler, par éclats — les murs, les feuillages, les eaux —, comme si le monde retenait, dans ses replis, l'écho d'un savoir perdu, et d'une correspondance oubliée entre l'homme et le vivant. Sous ses yeux, un alphabet affleure à même le paysage. Et, à travers lui, se raconte l'histoire séculaire du soin.

Sous l'érudition de l'enquête se dessine un autre voyage, plus intime. Dans la pierre, il apprend la durée ; dans la plante, le passage. De l'une à l'autre se tisse l'écriture d'un même temps : celui du vivant, où tout s'efface, se sème et renaît. Dans cet itinéraire, qui est aussi un apprentissage, l'Alchimiste découvre moins un savoir qu'une manière d'habiter : prendre soin, consentir à la finitude, et rendre au monde la clarté qu'il avait perdue.

**Sébastien STh Biset** 2024 - 2025

ISBN : 978-2-9603632-2-7  
[www.oikopoiese.art/alkmst](http://www.oikopoiese.art/alkmst)



oikopoiese